

UNIVERSITE DE NANTES

UFR DE MEDECINE

ECOLE DE SAGES-FEMMES

Diplôme d'Etat de Sage-femme

**L'évolution de la maternité en France au XXème siècle.  
Analyse sociologique de récits de six femmes, âgées de 75 à 98 ans.**

Mémoire présenté et soutenu par

**Elise ROBINEAU**

Née le 11 février 1988

Directeur de mémoire : Madame Anne-Chantal Hardy

Années universitaires 2007-2011

# **SOMMAIRE**

<b>CHAPITRE 1 : GENERALITES</b> .....	1
<b>I <u>Les évolutions médicales et techniques en obstétrique</u></b> .....	1
<b>1 Le XVIIIème siècle, un tournant de l'obstétrique</b> .....	1
1.1 <i>L'évolution de l'extraction mécanique</i> .....	1
1.2 <i>La pratique de la césarienne</i> .....	2
1.3 <i>La lutte contre la fièvre puerpérale</i> .....	3
<b>2 Le XXème siècle, des « évolutions technologiques accélérées »</b> .....	4
2.1 <i>L'imagerie médicale et la surveillance fœtale</i> .....	4
2.2 <i>Les apports de l'endocrinologie</i> .....	5
2.3 <i>Les apports de l'immuno-hématologie</i> .....	5
<b>II <u>Implication de la société dans la maternité. L'évolution du lieu d'accouchement des femmes</u></b> .....	6
<b>1 La politique familiale et nataliste de l'après guerre</b> .....	6
<b>2 L'hôpital humanisé</b> .....	7
<b>3 Les plans de périnatalités pour une naissance plus sûre</b> .....	7
<b>III <u>La maîtrise de la douleur de l'accouchement</u></b> .....	8
<b>1 Le contexte socio-culturel des douleurs de la parturition</b> .....	8
<b>2 L'évolution des techniques anesthésiques</b> .....	9
<b>3 Les méthodes psychoanalésiques de préparation à l'accouchement, une spécificité française</b> .....	10
<b>IV <u>L'évolution de la condition féminine</u></b> .....	11
<b>1 L'instruction des femmes et le développement du travail salarié féminin</b> .....	11
<b>2 L'industrialisation au service de la ménagère</b> .....	11
<b>3 L'autonomie politique des Françaises</b> .....	12
<b>4 La maîtrise des naissances</b> .....	12
4.1 <i>L'opposition néo-malthusianisme et natalistes</i> .....	12
4.2 <i>Les « lois scélérates » de 1920</i> .....	13
4.3 <i>Le code de la famille du 29 juillet 1939</i> .....	13
4.4 <i>Le baby boom de l'après guerre</i> .....	13
4.5 <i>L'ascension du planning familial</i> .....	13

4.6	<i>La libéralisation de la contraception</i>	14
4.7	<i>De la légalisation de la contraception à celle de l'avortement</i>	14
<b>V</b>	<b><u>Un nouveau regard sur l'enfant</u></b>	15
1	<b>Modification de la prise en charge du nouveau-né</b>	15
2	<b>Le fœtus comme patient</b>	16
3	<b>De « l'accouchement » à « la naissance »</b>	16
<b>VI</b>	<b><u>L'évolution de la profession de sage-femme</u></b>	16
<b>CHAPITRE 2 : ETUDE</b>		18
<b>I</b>	<b><u>Introduction</u></b>	18
1	<b>Motivations et description de l'étude</b>	18
2	<b>Méthode d'analyse</b>	20
<b>II</b>	<b><u>Etude des personnages intervenant dans les récits</u></b>	20
1	<b>Le cadre familial</b>	20
1.1	<i>La place de la mère</i>	20
1.2	<i>La place du mari</i>	23
2	<b>Le cadre médical</b>	26
2.1	<i>La sage-femme à domicile</i>	26
2.2	<i>La sage-femme hospitalière</i>	28
2.3	<i>Le médecin de famille</i>	29
2.4	<i>Le médecin en structure hospitalière</i>	30
3	<b>Un remaniement de la place du familial et du médical, du rôle de la mère et du mari</b>	31
4	<b>Une multiplication des acteurs de soins dans les structures hospitalières</b>	32
<b>III</b>	<b><u>Sexualité, grossesse et accouchement : quels savoirs ?</u></b>	34
1	<b>Peu préparées à devenir femme</b>	34
1.1	<i>Les termes de l'ignorance</i>	34
1.2	<i>La place des parents</i>	34
1.3	<i>Comment se préparer à l'accouchement ?</i>	35
2	<b>Préparées à être une « bonne mère »</b>	38
3	<b>Grossesses non désirées et contraception</b>	39

3.1 La contraception .....	39
3.2 Des grossesses non désirées .....	40
3.3 L'avortement .....	41
<b>IV <u>Attendre un enfant. Vécu et investissement de la grossesse</u> .....</b>	<b>41</b>
<b>1 « Attendre neuf mois sans se poser de questions » .....</b>	<b>41</b>
<b>2 Une approche sereine de l'accouchement ? .....</b>	<b>42</b>
<b>3 Les risques de la maternité .....</b>	<b>43</b>
3.1 La peur de l'enfant « anormal » .....	43
3.2 La peur de mourir .....	44
<b>4 Etre enceinte « une respectabilité » .....</b>	<b>45</b>
<b><u>V La douleur de l'accouchement</u> .....</b>	<b>46</b>
<b>1 Douleur et « savoir » .....</b>	<b>46</b>
<b>2 De la « douleur » à la « contraction » .....</b>	<b>47</b>
<b>3 Les rôles de la douleur .....</b>	<b>48</b>
3.1 Le début du travail .....	48
3.2 L'évolution du travail .....	49
3.3 Devenir mère .....	50
3.4 « Il y aura une fin, et elle sera belle » .....	51
<b>4 L'utilisation des anesthésiques .....</b>	<b>52</b>
<b><u>VI La maternité aujourd'hui. Ce qu'elles en disent</u> .....</b>	<b>53</b>
<b>1 L'augmentation du recours à la médecine .....</b>	<b>53</b>
1.1 Un meilleur suivi de la grossesse .....	53
1.2 De la sage-femme au médecin .....	54
<b>2 Une modification du lieu d'accouchement .....</b>	<b>55</b>
2.1 Des accouchements plus sûrs .....	55
2.2 Raccourcissement de la durée de séjour à la maternité .....	56
<b>3 L'apparition de nouvelles techniques .....</b>	<b>56</b>
3.1 Connaitre le sexe de son enfant .....	56
3.2 Dépister les malformations .....	57

3.3 Evolution de la technique de la césarienne ..... 57

**CHAPITRE 3 : CONCLUSION ..... 58**

**BIBLIOGRAPHIE**

**ANNEXES**

## INTRODUCTION

« Je n'aurais jamais pu accoucher au temps de ma grand-mère », « C'était beaucoup plus naturel avant », « Heureusement que la péridurale existe aujourd'hui »... Autant d'idées reçues qu'entendent régulièrement les sages-femmes, et qui renvoient à ce que vivaient les générations précédentes en terme de maternité.

Qu'en était-il vraiment ? Comment les femmes ont vécu au cours du XXème siècle les évolutions autour de la maternité ? Quels bouleversements ces évolutions ont-elles amenés auprès des femmes ? Qu'en pensent-elles aujourd'hui ? Autant de questions qu'une future sage-femme peut se poser au fur et à mesure de ses études.

Dans un premier temps, il semble important de retracer les principales évolutions et mutations qu'ont connues l'obstétrique et la maternité, principalement au cours du XXème siècle. Nous comprendrons ainsi comment ces évolutions sont le résultat d'une intrication étroite entre science, technique et bouleversements sociaux. Par la suite, l'analyse des récits de maternité de six femmes âgées de 75 à 98 ans nous aiderons à répondre à ces différentes questions.

## CHAPITRE 1 : GENERALITES

### I. Les évolutions médicales et techniques en obstétrique.

#### 1. Le XVIIIème siècle, un tournant de l'obstétrique. (1) (2)

Même si les femmes accouchent depuis toujours, et que les médecins s'étaient déjà penchés sur la « médecine de la naissance », le siècle des lumières marque un tournant dans l'histoire de l'obstétrique. La seconde moitié du XVIIIème siècle donna lieu à l'éclosion d'une pléiade d'accoucheurs, principalement masculins, dont certains introduisent des progrès techniques fondamentaux dans cet art. En 1806, Napoléon nomme Jean-Louis Baudelocque titulaire de la chaire d'obstétrique, la première chaire de spécialité médicale en France.

##### 1.1 L'évolution de l'extraction mécanique.

Dès le XVIII l'utilisation du forceps, plutôt que l'utilisation du crochet dans les accouchements difficiles, traduit un désir de l'accoucheur de faire naître l'enfant vivant.

Le forceps déjà utilisé clandestinement dans la famille des Chamberlain, au XVIème siècle a connu de nombreuses modifications.

Au XVIIIème siècle, grâce à une bonne connaissance du mécanisme de l'accouchement, Smellie est sans doute le premier à proposer la rotation du forceps dans le but d'amener la tête fœtale dans la position la plus favorable à son dégagement. Il a également été promoteur de l'application du forceps pour l'extraction de la tête dernière dans l'accouchement par le siège. Smellie partage avec deux de ses contemporains, Pugh et Levret, la notion de la courbure pelvienne du forceps.

Au XIX ème siècle, le Français S.Tarnier met au point un forceps à traction axiale, permettant d'exercer une traction dans l'axe du détroit supérieur.

L'usage du forceps en France au XVIII et XIXème siècle par le chirurgien accoucheur s'est largement répandu, pouvant même être qualifié d'usage intempestif. Des compressions et des tractions intenses et brutales pouvaient se révéler extrêmement délétères pour le fœtus. Au XXème siècle, l'utilisation des forceps s'est considérablement amenuisée, et son application se fait aujourd'hui dans des indications obstétricales précises. La ventouse obstétricale et la sécurisation de la césarienne offrent de nouvelles alternatives au forceps, diminuant les traumatismes fœtaux et maternels dus à celui ci.

### *1.2 La pratique de la césarienne*

Même si certains récits du XVIème siècle relatent la survie de femmes après une césarienne, jusqu'à la fin du XIXème siècle, cette opération reste grevée d'une mortalité maternelle considérable, principalement due aux hémorragies et aux infections.

Au XVIIème siècle, la plupart des accoucheurs se montrent opposés à l'accouchement par l'incision. F. Mauriceau déclara qu'il est possible de venir à bout des plus grandes difficultés « sans qu'il soit nécessaire que par un trop grand excès d'inhumanité, de cruauté ou de barbarie, on en vienne à la section césarienne pendant que la femme est vivante ». De plus le baptême in utero, pratiqué par la sage-femme, permet de sauver l'âme de l'enfant.

Au XVIIIème siècle, devant un désir de sauvegarder l'enfant, et étant face à l'échec du forceps dans certaines situations difficiles, la transection du pubis a été largement pratiquée. Les conséquences de la symphyséotomie telles que des fistules urinaires, des séquelles articulaires et des décès maternels furent rapidement observées. Elle tombe en désuétude à la fin du XIXème siècle.

Par la suite dans la seconde moitié du XIXème siècle, la césarienne suivit de l'hystérectomie, préconisée par E. Porro se répand. Cette technique a diminué considérablement la mortalité maternelle en dessous de 25 % des cas.

A la fin du XIXème siècle, la suture utérine, longtemps considérée comme dangereuse et inutile, est enfin préconisée par deux Allemands A. Kerher puis M. Sänger. La mortalité maternelle par césarienne est alors réduite à 10 % des cas. En parallèle, les notions d'asepsie chirurgicale et

d'antisepsie qui se répandent grâce à Lister en Angleterre et Pasteur en France permettent de diminuer les infections post-opératoires. L'incision segmentaire sous péritonéale a été vulgarisée par Brindeau en 1921, même si son utilisation courante est plus tardive. Par la suite, le développement des antibiotiques entre les deux guerres, et la mise au point de nombreuses techniques anesthésiques font de la césarienne une opération parfaitement maîtrisée.

### *1.3 La lutte contre la fièvre puerpérale.*

Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, les maternités sont décrites comme de véritables mouroirs, les épidémies d'infections puerpérales y sont très répandues. Dans ces conditions, les maternités ne sont peuplées que de femmes pauvres qui ne peuvent faire leurs couches à domicile ou chez une sage-femme, et elles offrent une image terrifiante. En 1856 S. Tarnier, interne à la maternité de l'Hôtel Dieu de Paris, voit mourir 1 femme sur 19. En 1861, la mortalité maternelle atteint 10 %. Chaque année, la fièvre puerpérale fait mourir 500 femmes de Paris admises dans les hôpitaux (2).

La lutte contre les infections puerpérales fut longue. Dès 1795, Alexandre Gordon observe que cette fièvre ne touche que les accouchées examinées par des médecins ou des sages-femmes. En 1843, le docteur Ollivier Wendell Holmes évoque la nature contagieuse de la fièvre puerpérale. Au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, Ignaz Semmelweis incrimine comme facteur de risque les jeunes médecins qui pratiquaient des autopsies avant d'accoucher les femmes. Il constate que les femmes accouchées par les sages-femmes étaient d'autant plus protégées. Pourtant ces découvertes furent mal comprises et rejetées par une partie de la communauté scientifique. Par la suite, J. Lister inspiré par les travaux de Pasteur, propose une hygiène par le nettoyage des mains, et par une désinfection au phénol des instruments et du champ opératoire (3). Dès 1875, Tarnier applique aux accouchements les nouvelles notions d'asepsies et la mortalité des accouchements tombent de 10 % à 2,3 % des cas. En 1879, Pasteur fait connaître l'agent infectieux : le streptocoque (2). La prévention généralisée par l'antisepsie puis l'asepsie, dans toutes les maternités hospitalières va réduire considérablement la fréquence de ces infections. La diffusion des antibiotiques à partir des années 1940 est une avancée importante dans le domaine des infections périnatales.

## **2. Le XX<sup>ème</sup> siècle, des « évolutions technologiques accélérées ». (1)**

Les évolutions techniques du XX<sup>ème</sup> siècle ont sans doute découlé des progrès accomplis par les sciences fondamentales à la suite de l'application systématique de la méthode expérimentale, dès le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, dont François Magendie et Claude Bernard sont les représentants les plus éminents. L'art obstétrical s'est ainsi enrichi d'un arsenal de plus en plus étoffé de moyens d'investigations et d'armes thérapeutiques, de manière à tendre de plus en plus vers une approche scientifique et objective de la grossesse et de la naissance.

## *2.1 L'imagerie médicale et la surveillance fœtale.*

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, le chirurgien accoucheur avait déjà proposé des méthodes cliniques pour apprécier les dimensions et la forme du bassin avec l'aide de paramètres tels que « le conjugé diagonal interne » prôné par Smellie ou le « conjugé externe » de Baudeloque. La découverte des rayons X par le physicien Röntgen en 1895, et son application rapide en obstétrique par les méthodes de la radiopelvimétrie et de céphalométrie fœtale vers 1935, ont permis d'objectiver les disproportions foeto-pelviennes. Depuis, les indications de la radiopelvimétrie se sont vu codifiées et réduites au strict minimum.

Dès 1958, l'échographie ultrasonore obstétricale offre de nombreuses possibilités d'investigation diagnostique. Celle-ci est basée sur le même principe de réflexion d'ondes sonores et hertziennes que le sonar et le radar utilisés au cours de la seconde guerre mondiale. Par la suite, les sondes échographiques vaginales, mises au point en 1987, permettent de visualiser le sac gestationnel dès les premières semaines de grossesse.

Après l'invention du stéthoscope de Laënnec en 1815, le célèbre stéthoscope en trompette d'Adolphe Pinard voit le jour dans les années 1880. Par la suite, celui-ci est remplacé par la surveillance intermittente puis continue des battements cardiaques fœtaux grâce à la découverte de l'effet Doppler-Fizeau. L'enregistrement simultané du profil temporel des contractions utérines avec les tracés cardiaques fœtaux, est proposé par l'américain Reynolds dès 1948. L'interprétation des tracés du rythme cardiaque fœtal et des contractions utérines en terme de diagnostic de l'hypoxémie fœtale s'est largement développée dans les années 1950 grâce à R. Caldeyro-Barcia et E.H Hon. Cependant, l'utilisation courante du « monitoring cardio tographique » s'est fait dans les années 1970.

L'analyse de l'équilibre acido-basique sanguin du fœtus est proposée en 1961 par E. Saling.

## *2.2 Les apports de l'endocrinologie.*

L'endocrinologie des hormones sexuelles débute en 1849, par la mise en évidence du rôle compensateur exercé par la greffe d'ovaire chez le poulet castré, par A. Berthold de Göttingen. Par la suite, les œstrogènes et la progestérone sont identifiés en 1923 et 1929 par les Américains E. Allen et E. Doisy, puis G. Corner et W. Allen.

La découverte de l'insuline en 1922 par les canadiens F.G. Banting et C. Best a permis un meilleur suivi des femmes atteintes du diabète.

Les propriétés utéro toniques de l'hormone protéique dénommée ocytocine ont été découvertes en 1906 par Henry Dale. En 1948, l'utilisation d'ocytocine par perfusion intraveineuse est utilisée afin d'induire le travail dans certaines indications d'interruption prématurée de la gestation. En 1950, le biochimiste américain V. Vigneaud réussit à réaliser la synthèse chimique de cette hormone. Depuis le « syntocinon » reste universellement utilisé pour le déclenchement de l'accouchement, et le traitement des états d'inertie utérine au cours de l'accouchement.

Après la découverte en 1927 de « l'hormone de grossesse », dont l'origine placentaire est démontrée en 1930, un test immunologique de grossesse basé sur les propriétés antigéniques de l'Hormone Gonadotrope Chorionique, est mis au point en 1961. Depuis, cette méthode a été perfectionnée et largement simplifiée.

### *2.3 Les apports de l'immuno-hématologie.*

En 1900, les autrichiens K. Landsteiner et A.S. Wiener découvrent les groupes sanguins. En 1939, ils identifient le facteur antigénique rhésus. Une pratique rationnelle de la transfusion sanguine, basée sur les progrès de l'immuno-hématologie, a ainsi permis de sauver de nombreuses vies de femmes lors de leur accouchement. A la même époque, Levine et R.E. Stetson commencent des recherches qui ont permis d'aboutir à la compréhension de la physiopathologie de l'ictère hémolytique du nouveau-né, trois siècles après la description clinique de cette maladie par Louise Bourgeois. Par la suite, l'exsanguino-transfusion du nouveau-né et la transfusion in-utéro restent attachées aux noms de l'Anglais D. Bevis en 1950, et de l'Américain A. Liley en 1961. Les travaux de V.J Freda aux Etats-Unis en 1964, permettent une généralisation de l'immunoprophylaxie Rhésus, dans les années 1970 en France.

Selon Jean Paul Gaudillière (4), « cette mise au point d'outils et de procédures a été en rapport avec un processus général de « médicalisation », que les sociologues ont abondamment discuté et par lequel des aspects de la vie sans rapport avec la médecine, comme la folie, la sexualité, la reproduction sont devenus des problèmes de santé, objets d'un savoir expert et gérés par les médecins ».

## **II. Implication de la société dans la maternité. L'évolution du lieu d'accouchement des femmes.**

La fin du XIXème siècle a déjà marqué de nombreux progrès en ce qui concerne la santé de la femme et de l'enfant. L'apparition des notions d'antisepsie et d'asepsie, puis la mise au point des principes de vaccination (1920-1930) permettent de diminuer largement la mortalité maternelle en couche, et améliore aussi la santé de l'enfant.

Certaines lois vont aussi venir assister les femmes enceintes. En 1883, celles-ci peuvent bénéficier de consultations médicales gratuites peu avant l'accouchement. En 1910, un congé de maternité de 2 mois à plein salaire est accordé aux institutrices et aux employés des PTT en 1911. La loi Strauss de 1913 donne à toute femme travaillant à l'extérieur de son domicile le droit de prendre 4 semaines de repos avant, et 4 semaines après son accouchement en percevant une indemnité. (18)

Entre les deux guerres, les hommes d'Etat inquiets du déclin démographique de la France, veulent réduire la mortalité maternelle et infantile dans les quartiers pauvres des villes et dans les campagnes. Ils entreprennent de transformer les maternités en hauts lieux de soins, de recherche et d'enseignement. L'arrivée de nouveaux métiers comme les assistantes sociales, la création des assurances et des allocations, ont pour but de stimuler la natalité et d'encourager les femmes à se diriger vers des milieux médicalisés. Par la suite « la sécurité » des naissances, et la réduction « du risque » deviennent des préoccupations grandissantes.

### **1. La politique familiale et nataliste de l'après guerre. (5) (6)**

Après la première guerre mondiale, la population se voit imposer une surveillance médicale afin d'améliorer son état de santé. Dès les années 1920, des infirmières visiteuses de la petite enfance et des puéricultrices ont la double mission d'orienter les futures mères vers les hôpitaux et de leur inculquer les principes d'hygiène. Des assistantes sociales prennent le relais des infirmières en 1932.

Par ailleurs, les Assurances Sociales voient le jour en 1928. L'Assurance maternité prend en charge les frais d'accouchement et assure à la femme une indemnité journalière correspondant à la moitié de son salaire pendant douze semaines.

Les allocations familiales sont créées en 1932. Pour recevoir les prestations prénatales, une assurée sociale doit déclarer sa grossesse au moins quatre mois avant la naissance, se soumettre à plusieurs examens avant et après l'accouchement, et faire suivre son bébé. Les salariées ou épouses de salariés commencent alors à prendre le chemin des maternités hospitalières. Celles-ci, considérées au tournant du siècle comme un refuge de pauvres et comme un mouvoir, changent alors de réputation, et deviennent de plus en plus appréciées, considérées comme un lieu de soins efficaces. En 1941, les hôpitaux deviennent ouverts à tous les citoyens. Une part importante du personnel hospitalier reçoit le statut de fonctionnaire de l'Etat.

Avec la création de la Sécurité Sociale en 1945, les prestations familiales se diversifient. La création en novembre 1945 de la Protection Maternelle et Infantile (PMI) permet l'ouverture dans chaque circonscription territoriale d'un centre de consultations gratuites et obligatoires, pour les mères et les enfants.

### **2. L'hôpital humanisé. (18)**

Avec le développement des hôpitaux, l'une des réclamations du grand public a été qu'ils s'humanisent. A partir des années 1960, cette demande est prise en compte. Peu à peu, les salles communes vont disparaître, les visites vont être autorisées, le père est peu à peu invité à entrer dans la salle d'accouchement.

La prise en compte de la douleur de l'accouchement progresse à partir de 1952 grâce à l'Accouchement sans douleur. Dans les années 1980, l'utilisation de l'analgésie péridurale en obstétrique est considérée comme une révolution majeure. Le nouveau né lui aussi fait l'objet de beaucoup d'attention. Peu à peu, la suppression de la lumière en salle d'accouchement, la section du cordon ombilical par le père, le peau à peau, sont des principes qui se répandent.

### **3. Les plans de périnatalités pour une naissance plus sûre.**

Le concept de périnatalité a mûri dans les années 1970. La politique de périnatalité traduit une préoccupation de sécurité et de qualité de la grossesse et de l'accouchement de la part des milieux pédiatriques et obstétricaux. La périnatalité englobe l'ensemble des prestations et actes médicaux relatifs à la grossesse, à l'accouchement et aux premiers jours de la vie des nouveau-nés. L'objectif des trois plans successifs a été d'accroître la sécurité de la mère et de l'enfant lors de la naissance par le recours à des normes précises de fonctionnement, et par une restructuration importante de l'offre obstétrico-pédiatrique.

Ainsi on constate que l'accouchement à domicile régresse, à Paris et dans les grandes villes dès la fin des années 1920, le phénomène s'accroissant surtout après l'institution de la Sécurité Sociale. Au cours du XXème siècle, sous l'influence des progrès techniques et des transformations sociales, les parturientes, de plus en plus nombreuses, sortent du cadre familial pour aller à l'hôpital ou en clinique mettre leurs enfants au monde. Ainsi en 1930, 80 % des femmes accouchent chez elles. En 1952, elles sont encore 47 %, en 1968, 5 %. Aujourd'hui, elles ne sont plus que 1 % (7). La pratique des sages-femmes s'en trouve modifiée.

## **III. La maîtrise de la douleur de l'accouchement.**

### **1. Le contexte socio-culturel des douleurs de la parturition. (1) (8)**

Le « mal joli » était le terme par lequel on désignait autrefois les douleurs de l'accouchement. C'est dire à quel point elles étaient minimisées. L'expérience populaire de l'enfantement dit qu'il est douloureux, qu'il faut passer par ce mal nécessaire et qu'il est le prix à payer pour avoir la récompense d'un enfant.

La perception de la douleur de l'accouchement est exprimée en fonction de l'interprétation que l'on donnait de la « nature féminine ». La douleur spécifique des femmes renvoie au fait d'être née sexuée fille; elle est liée à l'anatomie et la physiologie féminine.

La signification que la civilisation judéo-chrétienne attribue à la douleur, a sans doute joué un rôle dans la perception des douleurs de l'accouchement par la société. En plus de la malédiction biblique, les doctrines et les pratiques chrétiennes accordent aux souffrances physiques et morales une valeur de rédemption : « comme instrument qui libère du mal, la douleur est un bien ». La conception chrétienne de la douleur est aussi liée à la conception chrétienne du travail humain en général. Toute création doit être douloureuse. Ainsi, l'accouchement est assimilé à un travail pénible, à une création douloureuse parce qu'il est une œuvre exceptionnelle.

Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, il se dégage une tendance à la « laïcisation » de la conscience médicale à l'égard de la douleur, sous l'influence des penseurs matérialistes d'outre Manche, relayés par les philosophes des Lumières sur le continent. L'analyse physiologique de la douleur tend à écarter l'approche religieuse de celle-ci. Il faut attendre le milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle pour que s'annonce une lutte efficace contre la douleur; les progrès réalisés en chimie, étant susceptibles d'en fournir les moyens matériels.

## **2. L'évolution des techniques anesthésiques. (1)**

L'anesthésie chirurgicale gazeuse se développe rapidement dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, avec le protoxyde d'azote créée en 1772, mais peu utilisé en obstétrique. Par la suite, l'éther sulfurique est largement utilisé à partir des années 1830, tant en anesthésie chirurgicale qu'en obstétrique. Plus tard, dans les années 1850, le chloroforme se répand largement dans l'analgésie obstétricale. Tout comme pour l'éther, on a vu se multiplier des cas de décès consécutifs à l'administration du chloroforme. Il a été cependant l'anesthésique le plus universellement utilisé jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. En parallèle, le bromure et le chlorure sont utilisés à partir de 1880.

L'anesthésie obstétricale par les sédatifs neurotropes est utilisée au début du XX<sup>ème</sup> siècle. On peut citer l'utilisation, en 1903, d'une combinaison de morphine et de scopolamine (alcaloïde voisin de l'atropine), qui induisait chez la patiente un état de demi-sommeil. Cette méthode a été largement utilisée durant la première guerre mondiale. Depuis, de nombreuses substances neurotropes ont été proposées comme analgésiques aux obstétriciens et sages-femmes.

L'inconvénient des neurotropes était de déprimer la fonction cardiorespiratoire de l'enfant et de sa mère, et d'empêcher celle-ci de participer de façon tout à fait consciente à son accouchement. Les techniques d'anesthésie loco-régionale dites de « conduction » qui se sont développées

parallèlement en chirurgie générale, vont trouver alors leur place dans le domaine obstétrical. En 1865, Göttingen isola la cocaïne. Au cours du XXème siècle, une série de substances de synthèse inspirées de la molécule de la cocaïne telles que la novocaïne ou la lidocaïne ont contribué à la mise au point de ces méthodes. La première « rachianesthésie » fut réalisée en 1885 et trouva son application en obstétrique aux Etats-Unis, en Allemagne et en France en 1900, en attendant que l'avènement de la lidocaïne facilite sa diffusion (1929). Diverses méthodes de blocage de certaines voies de l'innervation pelvienne, sont aussi proposées. L'anesthésie du nerf honteux interne par voie transpérinéale est décrite en 1908. Dès le début du XXème siècle, émergent des techniques dites « épidurales » ou « péridurales ». L'anesthésie péridurale lombaire fut étendue au domaine obstétrical en 1938. Largement réclamée par de nombreuses Françaises, son application courante en salle de naissance ne fut possible qu'à partir des années 1975. En 1979, Marie-José Jaubert déplore que l'utilisation de la péridurale ne soit pas accessible à toutes, en raison « de la mentalité particulièrement conservatrice du milieu médical français ». (9)

### **3. Les méthodes psycho analgésiques de préparation à l'accouchement, une spécificité française. (1) (8)**

En 1933, l'accoucheur anglais Read exprimait sa conviction que la cause principale des douleurs de l'accouchement réside dans l'état d'anxiété et de tension physique et mentale des parturientes. Il pensait pouvoir rompre le cercle vicieux de la triade « peur-tension-douleur » en rassurant et en informant les femmes enceintes sur tout ce qui concerne l'anatomie et la physiologie de la gestation et de l'accouchement.

En parallèle, en URSS, Pavlov développe ses travaux sur l'hypnose, et élabore sa théorie de l'activité nerveuse supérieure (1927,1932). C'est de ces travaux que fut issue une méthode de préparation à l'accouchement dite « psychoprophylactique », visant à maîtriser la douleur par un conditionnement positif à base de relaxation neuro-musculaire. En 1952, l'obstétricien Fernand Lamaze la baptisera « accouchement sans douleur » et sera le premier, après quelques perfectionnements, à la mettre en place à la clinique des métallurgistes, à la suite de sa visite dans le service du professeur A.Nicolaïev de Leningrad, en 1951.

A partir de 1960, la Sécurité Sociale rembourse six séances de préparation à l'accouchement ; actuellement la préparation à la « naissance et à la parentalité » se fait en huit cours. De nombreuses méthodes se sont développées comme le yoga, la sophrologie, le chant prénatal, l'acupuncture...

David Le Breton (10) explique que « L'action du professeur Lamaze ouvre une brèche dans la médicalisation de l'époque et contribue à rendre la femme active et lucide d'un bout à l'autre de son accouchement sans devoir s'en remettre aveuglément à une équipe médicale. La femme doit donc combattre la tendance à la passivité liée à son statut social et politique, et accéder à une forme d'autonomie, notamment devenir active dans la mise au monde de son enfant. »

Il est logique que l'importance et l'attention accordées à la douleur d'accouchement, soient calquées sur la qualité du statut de la femme dans une société donnée. Ainsi, il est sans doute significatif que la diffusion de l'analgésie obstétricale et la poursuite des recherches dans ce domaine se soient déroulées dans le contexte d'une évolution sociale vers l'émancipation féminine.

#### **IV. L'évolution de la condition féminine.**

##### **1. L'instruction des femmes et le développement du travail salarié féminin. (9) (11)**

En 1802, avec la création de l'école de sage-femme de Port Royal sous la direction de Mme La Chapelle, le métier de sage-femme a été le premier métier diplômé de femmes avant celui des institutrices. Elles seront d'ailleurs par la suite surnommées les « institutrices de la santé ». Même si les jeunes filles sont autorisées à étudier la médecine en 1868, c'est en 1875 que Madeleine BRES devient la première femme médecin en France, après l'accord de son époux. En 1907, est créée la première école d'infirmières à l'hôpital de la Salpêtrière.

L'instruction des jeunes filles, limitée au XIX<sup>ème</sup> siècle aux familles bourgeoises, se démocratise après la proclamation par Jules FERRY de l'école gratuite, laïque et obligatoire (1881, 1882). Cependant, ne suivant pas les mêmes cours que les garçons, et n'ayant pas accès aux mêmes matières, les filles sont surtout préparées à devenir de bonnes épouses et mères de famille.

Même si le travail ouvrier des femmes dans les usines existe dès le début de la révolution industrielle, le premier conflit mondial joue un rôle important dans le développement du travail salarié féminin. Les hommes partis sur le front, leurs épouses participent à l'effort de guerre en les remplaçant dans les champs et les usines. Certaines refusent, une fois l'armistice signée, de retourner à leurs fourneaux.

Peu à peu, les femmes accèdent aux études supérieures et à des postes de plus en plus qualifiés, même si des disparités persistent de nos jours, tant en ce qui concerne les filières d'études que la vie professionnelle et le niveau des salaires.

## **2. L'industrialisation au service de la ménagère.**

Après la seconde guerre mondiale, la France connaît une période de forte croissance économique, dénommée « les trente glorieuses ». Les ménages qui accèdent à un revenu fixe ou revenu fiable dans une période de plein emploi, peuvent donc épargner et s'équiper. L'apparition de la société de consommation de masse provoque des bouleversements sociaux majeurs. L'arrivée de l'électroménager est synonyme d'un gain de temps important pour les femmes. Les premiers équipements achetés à grande échelle furent les réfrigérateurs et les machines à laver le linge. Ce n'est qu'à partir des années soixante que le petit électroménager va se généraliser : le célèbre slogan « Moulinex libère la femme » date de 1961.

## **3. L'autonomie politique des Françaises.**

Le vote des Françaises résulte d'une ordonnance du 21 avril 1944 prise par le gouvernement provisoire du général De Gaulle, à Alger : «Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes». Le 29 avril 1945, tandis que la seconde guerre mondiale touche à sa fin, les élections municipales donnent l'occasion aux Françaises de voter pour la première fois de leur Histoire.

## **4. La maîtrise des naissances. (20) (12) (13)**

Le désir de limiter les naissances existe de tout temps dans toutes les sociétés. Le XXème siècle connaît un véritable bouleversement dans la maîtrise de la procréation.

En France, la première guerre mondiale aggrave le déficit de la population française, déjà présent depuis la fin du XIXème siècle. Cela conduit les Etats à penser la contraception et l'avortement dans le cadre d'une politique de population. La maîtrise de la fécondité sort alors du domaine privé et devient une véritable affaire politique.

### *4.1 L'opposition néo-malthusianisme et natalistes.*

Le néo-malthusianisme débute dès les années 1890. S'inspirant de la doctrine de l'économiste anglais MALTHUS qui affirme la nécessité de la limitation des naissances en posant le déséquilibre entre l'accroissement de la population qui suivrait une courbe géométrique et celui des substances qui ne connaîtrait qu'une courbe arithmétique (13). Ce groupe préconise la limitation des naissances

par l'utilisation de la contraception et de l'avortement dans de bonnes conditions sanitaires. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, plutôt porté par des individus que par des forces sociales, les néo-malthusiens sont peu entendus.

Après la première guerre mondiale, le gouvernement français relance des campagnes d'information sur la natalité française. Dans cette après-guerre, les nations se défient et se mesurent en terme de production économique, d'industrie lourde, mais aussi en poids démographique ! Les difficultés démographiques de l'époque ont pour conséquence une propagande nataliste qui se traduit par une répression très sévère, policière et judiciaire de tout ce qui pourrait être considéré comme contraire à la natalité. (12)

Après la libération, la politique incitative à la natalité amorcée entre les deux guerres, est renforcée par de nombreuses mesures sociales (allocation familiales, assurance maternité...)

#### *4.2 Les « lois scélérates » de 1920. (20)*

La loi du 31 juillet 1920 considère l'avortement comme un crime, qui est ainsi jugé en cour d'assise. Cette loi punit également la propagande anti-conceptionnelle, et la vente de contraceptifs. Seuls les préservatifs sont encore en vente libre, car nécessaires à la lutte contre les maladies vénériennes.

La loi du 27 mars 1923 requalifie l'avortement qui devient un délit, traité par le juge correctionnel, dans le but de rendre plus efficace la répression. Les peines sont aggravées et le taux des acquittements devient très faible.

#### *4.3 Le code de la famille du 29 juillet 1939. (13)*

La répression de l'avortement s'accroît encore à partir de 1939, même si l'Etat légalise de façon stricte l'avortement thérapeutique dans le cas où la vie de la mère est « gravement menacée ».

Les peines prévues sont aggravées, l'avorteur étant beaucoup plus sanctionné que l'avortée. La dénonciation de la pratique de l'avortement devient une dérogation au secret médical. « Toutes les personnes, médecins, chirurgiens et autres officiers de santé, citées en justice pour une affaire d'avortement, demeurent libres de fournir leur témoignage à la justice sans s'exposer à aucune peine. » Et « toutes ces personnes, sans être tenues de dénoncer les avortements jugés par elles, criminels dont elles ont eu connaissance à l'occasion de l'exercice de leur profession, n'encourent pas, si elles les dénoncent, les peines prévues... ». Le code de la famille organise aussi la surveillance des maisons d'accouchement.

Sous Vichy, les juges interprètent la loi dans le sens de la répression la plus sévère. La loi du 15 février 1942 fait de l'avortement un crime contre la sûreté de l'état, donc passible de la peine capitale. Elle sera appliquée une fois, le 30 juillet 1943, à l'encontre de Marie Louise Giraud.

#### *4.4 Le baby boom de l'après guerre.*

Après la seconde guerre mondiale, on observe une reprise de la natalité. La France connaît un taux d'accroissement naturel de sa population jamais observé, entre 1946 et 1960. La politique nataliste engagée, le rattrapage traditionnel de l'après guerre, et l'essor économique spectaculaire expliquent en partie ce baby boom.

#### *4.5 L'ascension du planning familial. (20)*

Dès 1914, la notion de « birth control », naît en Angleterre et aux Etats-Unis. La méthode OGINO-KNAUSS se répand. En France en 1955 est créé le mouvement de la « maternité heureuse » qui définit ainsi ses objectifs : « lutter contre les avortements clandestins, assurer l'équilibre du couple, améliorer les santés des mères et des enfants ». En 1960, il devient le mouvement pour le planning familial.

Le développement du planning familial à partir des années 1950 va déplacer le débat sur un autre champ que celui de la démographie, celui de la liberté de choisir.

#### *4.6 La libéralisation de la contraception. (20)*

En 1956, l'américain PINCUS découvre et propose un produit hormonal capable de bloquer l'ovulation, ce sera la première pilule contraceptive.

En 1967, la loi NEUWIRTH légalise la contraception. Elle est cependant très décevante par rapport à l'attente des militants du mouvement pour le planning familial. Elle ne règle pas le problème de l'avortement clandestin et interdit toute publicité concernant la contraception. Il faudra attendre 1974 pour le remboursement des contraceptifs par la sécurité sociale, et pour l'anonymat et la gratuité de la contraception pour les mineures.

#### *4.7 De la légalisation de la contraception à celle de l'avortement.*

Dans un contexte social où des revendications féministes apparaissent partout en Europe, les mouvements se radicalisent et de l'idée de contraception, on passe à celle de l'avortement légalement autorisé.

L'avortement clandestin, particulièrement meurtrier, est considéré comme un véritable fléau pour la société. Les démographes évaluent leur nombre à environ mille par jour, en France, dans les années 1950 (6). Les femmes issues des milieux les plus modestes s'adressent à des « faiseuses d'ange ». En

cas d'accident, les victimes n'ont pas d'autres recours que l'hôpital, où des curetages « à vif » sont alors pratiqués. Le pourcentage de décès par septicémie après un avortement est de 56 % avant 1944, et de 19 % pour la période 1950-1960 (14). De nombreux progrès thérapeutiques, en particulier l'arrivée des antibiotiques ont contribué à la baisse de cette mortalité, cependant l'avortement clandestin continue à tuer ou rendre stérile des millions de femmes.

Après des débats houleux à l'assemblée, la loi Veil est votée le 17 janvier 1975. Elle autorise l'interruption volontaire de grossesse à « toute femme qui s'estime en situation de détresse provoquée par la survenue d'une grossesse non désirée ». Le remboursement de l'IVG sera voté en 1982. Par la suite, la loi du 4 juillet 2001, suspend l'obligation d'autorisation parentale pour les mineures, allonge le délai d'IVG à 12 semaines de grossesse, et fixe les conditions d'utilisation de l'IVG médicamenteuse en ville, entre autre. Elle pose aussi les conditions de la stérilisation à visée contraceptive, et instaure une information et une éducation à la sexualité dans les écoles, collèges, lycées et structures accueillant des handicapés.

Ainsi même si les découvertes en matière de contraception donnent rapidement aux femmes la possibilité technique de dissocier sexualité et maternité, les aspirations à la liberté individuelle des femmes se sont heurtées pendant longtemps aux préoccupations démographiques particulièrement fortes en France, associées à une idéologie conservatrice d'une partie de la société.

## **V. Un nouveau regard sur l'enfant.**

### **1. Modification de la prise en charge du nouveau-né. (12)**

Dès le XVIIIème siècle, les économistes affirment que la richesse des nations dépend du nombre et de la qualité de leurs habitants. Les médecins observent que des soins que l'enfant reçoit tout petit, dépend la santé physique et morale de l'adulte qu'il deviendra. Jean-Jacques Rousseau appuie ce concept : « l'éducation de l'homme commence à sa naissance ; avant de parler, avant que d'entendre, il s'instruit déjà » (5). Toutefois, le nouveau-né sera longtemps considéré comme un simple « tube digestif », un être réflexe, sans aucune compétence.

Au cours de la seconde moitié du XXème siècle, avec l'apparition de la contraception moderne, des techniques d'assistance à la procréation, des études plus longues de la femme et son activité professionnelle, l'enfant devient de plus en plus désiré, rare et précieux.

La médecine des nourrissons fut longtemps intégrée à l'art obstétrical. Jusqu'au début du XXème siècle, les soins et la surveillance des nouveau-nés sont confiés aux sages-femmes ou aux médecins accoucheurs. L'enseignement de la pédiatrie est officialisé en France en 1878. Après la création de la

PMI, le diplôme d'infirmière puéricultrice est créé par le décret du 13 août 1947. C'est à partir de 1950 que se développe la pédiatrie néonatale, les pédiatres entrent alors en salle de naissance.

Le développement des incubateurs, l'apparition de l'oxygénothérapie néonatale puis de la ventilation mécanique, de la perfusion, ou encore de l'alimentation parentérale avec des laits de plus en plus adaptés permettent une prise en charge du prématuré de plus en plus précoce. Par ailleurs, des méthodes d'investigation et de diagnostic prénatal apparaissent.

Dans les années 1960, Françoise Dolto, pédiatre et psychanalyste, apporte une dimension psychanalytique à la pédiatrie en considérant l'enfant comme un sujet à part entière. En 1975, dans son ouvrage, « *Pour une naissance sans violence* », le gynécologue et obstétricien F. Leboyer, propose des conditions de naissances non traumatiques pour le nouveau-né. A partir des années 1980, le développement de la prise en charge de la douleur et de l'inconfort du nouveau-né prématuré témoigne d'une réelle évolution des pensées dans le champ de la pédiatrie néonatale.

## **2. Le fœtus comme patient.**

L'attention naguère centrée sur la future mère en travail se fixe dorénavant sur l'enfant à naître. La possibilité technique du diagnostic anténatal, la surveillance de la croissance, de la vitalité et du « bien être fœtal » sont des exemples des principales évolutions de la seconde moitié du XXème siècle. La surveillance continue du rythme cardiaque fœtal lors du travail et le recours à la césarienne en fonction de l'interprétation de celui-ci témoignent d'une prise en compte accrue du nouvel être à venir.

Pour Béatrice Jacques, (14), « l'enjeu se déplace, il n'est plus seulement placé sur le bien être physiologique de la patiente, mais se centre sur le « résultat fœtal ». Le fœtus devient l'objectif primordial. Lui aussi est surveillé et c'est directement sur lui que se pose la question de l'enjeu vital ».

Yvonne Knibiehler (5) souligne que devant un désir de l'enfant parfait, l'inquiétude des parents entraîne la délégation de leurs propres responsabilités aux professionnels soignants. Les professionnels sont confrontés à un appel à plus de surveillance, de prise en charge, et de certitudes diagnostiques et pronostiques.

## **3. De « l'accouchement » à « la naissance ».**

Jeanne Bethuys (19) souligne que « le terme d'accouchement semble avoir disparu au profit de celui de la naissance ».

D'ailleurs, progressivement, les termes « d'accouchement sans douleur », et de « préparation psychoprophylactique », laisse place à une « préparation à la naissance et à la parentalité ». Les

cours ne se concentrent plus seulement sur la maîtrise de la douleur de la femme. Le souffle sert aujourd'hui aussi à « bien oxygéner son bébé », les différentes positions adoptées pendant le travail « aident le bébé à s'engager dans le bassin ». L'accent est aussi mis sur la relation au nouveau né.

## **VI. L'évolution de la profession de sage-femme. (18) (6)**

Pendant longtemps, la maternité est une « histoire de femme », la matrone pratique les accouchements et assure les soins à la mère et à l'enfant dans les jours qui suivent la naissance. Ce n'est qu'au XVIIIème siècle que les médecins s'intéressent à l'obstétrique et entendent l'ériger en tant que science médicale. Alors que pendant longtemps les femmes, par pudeur et par préjugés ont refusé la présence de cet homme au moment de leurs couches, les mentalités évoluent. Les médecins sont de mieux en mieux formés, notamment à partir de 1881 avec la création du corps des médecins-accoucheurs. Peu à peu, l'accoucheur n'intervient plus seulement au sein de la noblesse, et les femmes font de plus en plus appel au médecin. Limitées dans leurs champs d'exercice et dans leur droit de prescription, à partir de la fin du XIXème siècle, les sages-femmes perdent peu à peu de leur indépendance.

Entre les deux conflits mondiaux, avec les progrès médicaux, et le début des assurances sociales, les naissances en secteur hospitalier augmentent peu à peu. A la ville, les premières sages-femmes hospitalières apparaissent. Dès lors, elles se placent directement sous l'autorité du médecin-accoucheur chef de service.

A cette période, les infirmières (1922) et les assistantes sociales (1932), tendent à supplanter le rôle social de la sage-femme auprès des femmes enceintes et des jeunes mères, lors des visites à domicile. Après les années 1950, alors que le nombre d'accouchements à domicile diminue fortement et que les sages-femmes hospitalières sont de plus en plus nombreuses, de nouveaux intervenants en salle d'accouchement tendent à réduire le champs d'action de la sage-femme en maternité. Les puéricultrices les remplacent peu à peu auprès des nouveaux nés et la néonatalogie se perfectionne. De plus, la spécialisation d'anesthésiste se développe et fait son entrée dans les blocs de gynécologie-obstétrique.

Par la suite, les sages-femmes doivent s'adapter à une médicalisation progressive des accouchements en milieu hospitalier, et travailler avec l'arrivée de nombreuses techniques médicales, étudiées précédemment.

Ainsi la seconde moitié du XXème siècle est une période de rupture dans la pratique traditionnelle de la sage-femme. Accompagnant dorénavant la naissance dans le cadre de maternité hospitalière, elle

exerce aujourd'hui au sein d'une équipe pluridisciplinaire et doit être capable d'intégrer et de travailler avec de nouvelles données scientifiques et techniques.

## **CHAPITRE 2 : ETUDE**

### **I. Introduction**

#### **1. Motivations et description de l'étude.**

En ayant travaillé en maison de retraite lors de nos études, et en discutant avec des personnes âgées, nous nous sommes rapidement aperçus, que du fait même de notre position de future sage-femme, les femmes nous livraient spontanément leurs récits de maternités. En écoutant leurs paroles, nous avons pu constater à quel point ces histoires de femmes étaient riches et intactes. Surpris par certaines de leurs aventures, et étonnés des profondes modifications dans le domaine de l'obstétrique en si peu de temps, nous avons décidé de nous pencher sur ces aventures de femmes, qui deviennent de plus en plus précieuses. L'objectif de l'étude était de comprendre comment ces femmes ont vécu leur maternité, et de comprendre les principales évolutions étudiées précédemment.

L'étude comprend six entretiens de femmes âgées de 75 ans à 98 ans, et ayant accouché de 1933 à 1967. Elles vivent dans une résidence pour personnes âgées du centre ville de Nantes. Cette résidence accueille des personnes d'origines sociales différentes. Ces personnes ont été choisies au hasard (parmi une liste des femmes en conditions physique et mentale permettant notre rencontre), avec cependant un choix de l'âge pour une certaine homogénéité.

Il s'agit d'entretiens semi-directifs, les femmes étaient donc libres de nous raconter ce qu'elles désiraient nous dire sur leurs grossesses et leurs maternités. L'ensemble de l'entretien était enregistré sur un dictaphone, puis retranscrit dans son intégralité par écrit.

On pourrait penser que le fait d'interroger des personnes âgées ne permet pas de comprendre « l'évolution » de l'obstétrique et les changements qu'ont connus les femmes au cours du XXème siècle, car chacune de leur histoire s'inscrit à une époque donnée. Cependant nous nous sommes aperçus que nous pouvions être témoins d'une évolution dans différents cas. Tout d'abord, certaines

femmes constatent des évolutions au fur et à mesure de leurs accouchements, en particulier celles qui ont beaucoup d'enfants. De plus, on constate une différence d'âge de 23 ans entre la plus âgée et la plus jeune des femmes interrogées. Les accouchements s'étalent de 1933 à 1967, ce qui correspond à une période de grands bouleversements, comme nous avons pu le montrer dans le chapitre 1. Nous avons ainsi pu dégager des aspects des maternités à différentes époques. Ensuite ces femmes ont souvent un avis de ce que vivent les femmes d'aujourd'hui de part leurs lectures ou le vécu de leur filles, belles-filles ou petites-filles. Elles comparent donc souvent la maternité d'aujourd'hui avec ce qu'elles ont vécu, traduisant ainsi une évolution. Nous nous sommes aussi aidés de récits récents. Trois entretiens réalisés par Laura Devin et Mathilde Ceignet, dans le cadre de leur mémoire de fin d'étude de sage-femme, réalisés entre mai et octobre 2009 nous ont servi de support.

### **Tableau récapitulatif de l'histoire de chacune des femmes interrogées.**

	<b>Années accouchements</b>	<b>Catégorie socio-professionnelle</b>	<b>Lieu d'accouchement</b>	<b>Mari ou mère à l'accouchement</b>	<b>Suivi de grossesse</b>	<b>Présence médicale à l'accouchement citée</b>
<b>Paulette</b> 98 ans	G 1933 G 1935 F 1938 G 1953	-Femme de ménage puis commerçante	-Hôpital de St Nazaire -A domicile à Nantes -A domicile à Nantes -A domicile à Nantes	-NR	-Médecin -SF -SF -SF	-Religieuses et SF supérieure -SF -SF -SF
<b>Thérèse</b> 96 ans	G 1937 F 1938 G 1943  G 1951	-Secrétaire  -Mari dans la marine	-Chez ses parents à Dinan -Chez ses parents à Dinan -Hôpital de St Cloud  -Chez une sage-femme	-Mère -Mère -NR  -NR	-NR -NR -Sage femme, médecin, médecin de la sécurité sociale -NR	-Médecin -Médecin -les infirmières  -SF
<b>Louise</b> 75 ans	F 1958 F 1959 G 1964	- Mari dans l'hôtellerie	-Clinique à Maison Laffitte -Clinique à Maison Laffitte -Clinique à Angers	-Aucun -Père -Aucun	Médecin 1 Médecin 1 Médecin 2	-Médecin 1 -Médecin 1 -SF
<b>Bernadette</b> 87 ans	F 1946  F 1947	-NR	-Chez ses parents dans la Meuse  -Chez ses parents dans la Meuse	-Aucun  -NR	-Médecin confirme la grossesse puis SF -Sage femme	-SF  -SF ?
<b>Marie</b> 77 ans	F 1953 G 1954 F 1956 G 1959 F 1960 G 1967	-Mari ingénieur	-Clinique à Rouen -Clinique à Rouen -Clinique à Rouen -Chez une sage-femme au Havre -Hôpital à Paris -Hôpital à Nantes	-Aucun -Aucun -Aucun -Mari ? -Mari -Mari	-médecin -médecin -médecin -SF -NR -NR	-médecin -médecin et SF -médecin  -SF -SF et medecin
<b>Madeleine</b> 82 ans	F 1949 G 1958	-Secrétaire pdt première grossesse Mari médecin	-Clinique à Nantes -Clinique à Nantes	-Aucun -Aucun	-médecin 1 -médecin	-médecin 2 -NR

NR : non renseigné

F/G: Fille / Garçon

SF : Sage-femme

### **Caractéristiques des deux récits récents utilisés.**

Entretiens réalisés par Laura Devin.

Delphine : 33 ans, travaille comme consultante dans une entreprise privée. Elle vit en concubinage avec un homme de 32 ans, présent à l'accouchement. Elle a fait une préparation à la naissance avec une sage-femme libérale. Sa grossesse est suivie par un gynécologue, puis une sage-femme de l'hôpital pour le 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> mois de grossesse. Elle accouche par voie basse sous péridurale. Elle cite la sage-femme, comme personne présente à l'accouchement, ainsi que d'autres personnes non identifiées.

Sarah : 38 ans, est coiffeuse. Elle vit en concubinage avec un homme de 36 ans qui est présent à l'accouchement. Elle fait une préparation à l'accouchement avec une sage-femme qui suit aussi sa grossesse. Elle est suivie par une autre sage-femme pour les consultations du 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> mois de grossesse. Elle accouche par voie-basse sous péridurale. Elle cite la sage-femme comme personne présente à l'accouchement. D'autres personnes non identifiées sont évoquées.

Entretien réalisé par Mathilde Ceignet.

Emeline : 31 ans, travaille comme responsable clientèle. Elle est divorcée d'un premier conjoint, et remariée avec un homme de 40 ans, présent à l'accouchement. Elle a eu un premier enfant en 2006. Elle ne suit pas de cours de préparation. Sa grossesse est suivie par son médecin généraliste puis par une sage-femme de l'hôpital au 8<sup>ème</sup> et 9<sup>ème</sup> mois de la grossesse. Elle accouche par voie basse sous péridurale. Elle cite la sage-femme, la stagiaire, et l'aide-soignante comme personnes présentes à l'accouchement. D'autres personnes non identifiées sont évoquées.

## **2. Méthode d'analyse.**

La principale difficulté rencontrée lors des entretiens était de ne pas nous laisser surprendre par ces récits parfois très perturbants, par l'émotion dégagée et par cet immense décalage. Le risque était de perdre le fil de l'entretien en nous laissant distraire par ces confidences. Les mêmes difficultés ont été rencontrées pour l'analyse des entretiens. Il a fallu sortir de notre statut d'étudiante des années 2000, pour comprendre au mieux ces récits anciens, sans vouloir tout comparer et « maîtriser ». Les recherches concernant le chapitre sur les généralités nous avaient procuré certaines « clés » pour mieux comprendre le contexte des entretiens. Il nous restait alors à tirer de l'ensemble des entretiens les données que ces femmes nous livraient, et de les analyser de manière transversale pour aboutir à des « thèmes généraux ». L'étude des personnages et les intrications entre le familial et le médical, nous ont permis de faire un premier constat sur le vécu des maternités. Par la suite, nous avons analysé les principales étapes de la maternité de ces femmes : la sexualité et la « préparation » à l'accouchement, les grossesses, et l'accouchement étudié principalement sous le versant de la douleur. Enfin, l'étude de leurs représentations des « accouchements d'aujourd'hui » nous ont permis de compléter notre analyse.

## **II. Etude des personnages intervenant dans les récits.**

## 1. Le cadre familial.

### 1.1 La place de la mère.

Qu'elle soit physiquement présente ou non lors de la maternité des femmes interrogées ; la mère est toujours évoquée : « ma mère », « j'avais une mère » ou « maman ».

Dans ces récits, on remarque deux comportements des femmes par rapport à la famille et par rapport à la mère en particulier. Deux d'entre elles accouchent « en famille » et montrent un désir de continuité de la lignée familiale, et ont un accouchement dans un cadre proche de celui des femmes des générations précédentes. D'autres récits témoignent plutôt d'une rupture avec le cadre familial.

Le lien important avec la famille, est évoqué par Bernadette, 87 ans, qui a accouché en 1946 et 1947, en région rurale chez ses parents. Elle raconte : « *on était en famille et puis ça se passait tout seul.* Ayant quitté ses parents, et vivant à Strasbourg, elle revient dans la Meuse pour « *faire ses couches, pour avoir maman près de moi* ». Elle insiste sur le besoin d'être près de sa mère « *Vous savez les filles, elles ont besoin de leur maman !* » Et évoque le lieu de l'accouchement, « *Dans le lit du milieu, je me rappelle que mes parents avaient déménagé de leur chambre pour me céder la leur. Et ils étaient allés dans nos chambres de gamines.* » comme une véritable tradition familiale pour « l'occasion ». D'ailleurs lorsqu'elle exprime la découverte de la première grossesse, Bernadette ne s'évoque pas enceinte, mais dit : « *Mais quand on apprend qu'on va être maman, on est heureux comme tout.* »

Thérèse, 96 ans, qui a eu ses deux premiers enfants en 1937 et 1938 chez ses parents, témoigne d'une réelle continuité familiale par cette phrase : « *J'ai accouché chez maman, avec le docteur qui m'avait mis au monde.* » Thérèse fait aussi référence à la génération de sa grand-mère « *Mais vous savez, ma grand-mère était veuve avec trois enfants, et la dernière, elle était à la campagne sur la terre battue, et elle a eu, si ça peut vous intéresser, elle a eu son dernier bébé toute seule! [...]Et elle avait le bébé et elle attendait la matrone, pour couper le cordon. Et trois jours après, comme elle dit, elle était au doué, le doué c'était le lavoir.* » Thérèse indique ici son milieu d'origine « *la campagne* » et « *la terre battue* », elle montre un désir d'appartenir « aux femmes de la famille », en nous parlant de sa grand-mère dont elle est fière. Cependant, elle indique une évolution pour elle et sa mère, la présence du médecin de famille pour l'accouchement.

Louise 75 ans, a accouché dans des cliniques privées, en 1958, 1959, et 1964. En racontant son accouchement, elle montre au contraire une rupture avec la façon dont a accouché sa propre mère. « *Et je pense que moi, du temps de ma mère, quand elle a accouché de moi, c'était encore à la maison.* » Elle évoque d'ailleurs très peu les liens qu'elle entretenait avec sa mère mais semble avoir

bénéficié d'une éducation plutôt stricte, « *vous savez bien, on n'avait pas le droit à la parole dans le temps* ».

Dans le récit de Paulette, 98 ans, on constate aussi une rupture avec le cadre familial. « *Ils étaient maraîchers, alors vous savez le métier c'est assez... excessivement dur. [...] Ils désespéraient d'avoir des enfants, ils n'en ont eu qu'une! (rire) Et bon, je tombe. Ils auraient voulu un garçon pour leur succéder, bah oui, malheureusement c'était une fille, je n'aimais pas le métier. Ah, moi c'était le commerce qui me plaisait enfin bon, alors quand j'étais en âge de me marier...* » Cette rupture se fait par une évolution sociale, et géographique. N'étant « qu'une femme » et ne désirant pas reprendre l'exploitation familiale, elle quitte le milieu rural traditionnel et mène une vie citadine en travaillant dans différents commerces. Elle accouchera à l'hôpital de St Nazaire puis à domicile à Nantes.

Marie aussi 77 ans, montre un éloignement de sa famille par une modification de son statut social « *oui, j'ai quitté ma famille très jeune, et oui parce que je me suis mariée en décembre 52...* »

Ainsi, dans tous les récits, la mère est rapidement évoquée, y compris pour Madeleine qui l'a perdue très jeune. Elle raconte dès la deuxième phrase, « *je me trouvais toute seule à Nantes sans sœur, sans mère, parce que je n'en avais pas...* »

Ce lien spécial qui se développe entre une fille et sa mère lors de la maternité, et cette ambivalence entre continuité ou rupture familiale est retrouvé à plusieurs reprises dans la littérature. Claude Revault d'Allones (8) évoque que la maternité est « le moment venu où l'enfant de sa propre mère devient mère de son propre enfant. La jeune femme devient mère comme sa mère, par référence à elle, même si c'est pour s'y opposer ou faire autrement. »

Béatrice Jacques (14) souligne que la grossesse réveille la question des origines et des générations. C'est dans ce double mouvement, être le semblable de sa mère en donnant un enfant et s'en différencier pour être sujet autonome que s'articule les rapports mère/fille.

Béatrice Jacques note aussi qu'aujourd'hui, la difficulté de la transmission entre mère et fille repose parfois sur le décalage existant entre l'expérience de la mère et le vécu de la fille. « Le récit produit par la mère est rendu non conforme par la modernité médicale. » Ainsi, les évolutions rapides en obstétrique pourraient avoir contribué à modifier les rapports mère/fille.

Dans trois récits d'accouchements d'aujourd'hui, choisis au hasard, la mère est aussi évoquée. Cependant, elle intervient moins rapidement dans le récit et elle n'est pas présente physiquement lors de la grossesse ou de l'accouchement.

Delphine, 33 ans, sait depuis le 5<sup>ème</sup> mois de sa grossesse, avec l'échographie, qu'elle attend « *un gros bébé* ». Elle évoque les accouchements de sa propre mère pour se rassurer sur sa propre capacité à accoucher ; de manière plutôt technique : « *Au 5<sup>ème</sup> mois on avait fait l'échographie, j'ai vu*

la courbe, j'avais eu largement le temps de me préparer à l'idée d'avoir un gros bébé. Ma mère elle a eu...Moi je suis née un mois avant terme, j'étais 3,2kg. Et ma mère fait 1,62m. Je m'étais dit : « Bon... ». [...] L'un dans l'autre, si c'est passé pour elle ça devrait passer pour moi. Y avait pas...J'étais pas effrayée... Et puis mes deux derniers frères faisaient 4,3kg et 4,4kg. Donc voilà ! Ça ne me faisait pas peur ! » Delphine n'est donc pas rassurée par des conseils ou des informations données par sa mère. Ce sont des éléments précis, simplement observés, et non transmis, qui la rassurent sur sa capacité à accoucher par voie basse.

## 1.2 La place du mari.

Le mariage a un rôle important auprès de ces femmes puisque cinq d'entre elles débutent l'histoire de leur grossesse par le mariage.

La première grossesse débute d'ailleurs souvent rapidement après le mariage. Comme le raconte Madeleine 82 ans, « J'avais 21 ans, je m'étais mariée vierge comme ça se faisait à l'époque. » ou Bernadette 87 ans qui dit « Oui parce qu'on était jeunes mariés, on était tous les deux, on avait envie d'un enfant tous les deux. Ça a été aussitôt que... (Elle sourit). »

Cependant, les circonstances de rencontre et du mariage ne sont que très peu évoquées. Paulette 98 ans, était en âge de se marier. Elle nous dit « ...alors j'aurais dû aller doucement ...Et puis mes parents forcément qui me disaient « oui, tu serais heureuse avec celui-ci et celui là », bon j'ai fait ma vie, j'ai pas bien choisi enfin tant pis pour moi. ». Madeleine avoue que « si c'était cette époque là, je ne me serais sans doute pas mariée ».

Le mariage semble donc être l'étape clé, et presque obligatoire pour avoir une vie de femme et fonder une famille.

Il en découle que le mari tient une place plutôt réduite dans la maternité de ces femmes.

Le mari est nommé de différentes façons : « mon mari », « il » ; mélangé au « nous », « on » ; ou assimilé à « les hommes ». Paulette est la seule à évoquer « le père » à une seule reprise. « Avec un commerce, le père prisonnier, ce que j'avais peur, j'ai dit « si moi je me fais tuer à Nantes et puis lui en Allemagne et puis trois enfants orphelins »... oh lala ! On passe de drôles de moments hein ! » Ici, le père a donc plutôt un rôle matériel de protection des enfants et de la famille. De plus, il est évoqué dans le contexte de son absence.

Le rôle premier du père évoqué par les récits est d'avertir la sage-femme ou le médecin, ou de conduire leur épouse à l'hôpital ou à la clinique. Selon les récits, ce rôle est plus ou moins bien rempli et souvent critiqué.

Ainsi, Louise 75 ans décrit un véritable « scénario catastrophe », de sa venue à la clinique en 1964 et de la réaction de son mari, « *Et puis je suis allée le chercher « écoute maintenant c'est pas de la rigolade, il faut que tu m'emmènes, faut que je prenne ma valise, il faut qu'on aille à la clinique ». Bon il me dit « d'accord ». Et puis on est rentré à l'appartement, ma valise était prête et tout ça. J'ai encore repassé ses pantalons, vous savez bien c'était l'époque où la femme était soumise un peu. Et nous voila partis... Et d'un seul coup ma pauvre, dans la cuisine, je perds les eaux ! Ah une marre. Alors lui affolé, affolé, je lui dis « mais j'ai plus le temps, je vais le faire dans la cuisine, je vais le faire dans la cuisine ! ». J'ai dit « mais mets moi une serviette », il fallait descendre deux étages, je lui dis « mais mets moi une serviette entre les jambes, je vais le faire dans les escaliers ». Oh il était affolé, plus que moi ! Il dit « pourvu que la voiture elle parte » ! Oh j'ai dit « c'est complet » ! J'ai dit « cette fois appelle l'ambulance ». Ma foi la voiture est partie, et puis il disait « sers les cuisses, sers les cuisses » ! Mais vous savez une fois qu'on a perdu les eaux, ça vient vite. On arrive à la clinique, j'ai pas eu le temps, elle m'a dit, tout de suite, « aller hop, tout de suite la salle d'opération ». »*

Quand à Madeleine pour son deuxième enfant en 1958, elle se contente de dire « *Et là j'ai téléphoné à mon mari, qui en DS, m'a emmenée à la clinique. Et je trouvais que sa voiture était très mal suspendue. »*

La présence du père à l'accouchement n'est jamais évoquée spontanément, mais seulement après que nous ayons posé la question. On constate que le père n'est pas présent lors des accouchements à domicile : « *ah nan, il attendait dans la cuisine !* » nous annonce Bernadette en riant.

Il est rarement présent lors des accouchements en maternité, et sa présence est décrite très rapidement, sans grand intérêt.

Louise, 75 ans se souvient, « *Nan ah nan, moi j'ai un mari qui était dans l'hôtellerie, et la seule fois ou il est venu pour la deuxième qui avait les cordons, j'étais peut être, un peu parti trop tôt de chez mes parents, il s'endormait sur sa chaise et c'est moi qui le réveillait. Alors je lui dis, ça c'est la meilleure, c'est toi qui dort et moi qui souffre. Nan je crois que maintenant les hommes sont plus présents, beaucoup plus présents que dans le temps. »*

Quand à Marie, 77 ans, elle éprouve même des difficultés à se souvenir si son mari était présent ou non, « *Alors écoute... Heu à ce moment là les hommes, c'était ... Hein... Peut être que mon mari... Il faudrait que je lui demande, peut être que mon mari a assisté à cet accouchement. »*

Les récits d'aujourd'hui témoignent d'une vision différente de la place du père lors de la grossesse et particulièrement lors de l'accouchement. Il est nommé de façons différentes « le papa », « le père », et est associé au « nous », « couple », « le nôtre ». De plus les femmes évoquent souvent le « on » pour parler des étapes de leurs grossesses.

Lors de l'accouchement, dans trois récits choisis au hasard, il est présent pour l'accouchement. Les femmes lui attribuent d'ailleurs un rôle important. Sarah, 38 ans, raconte « *L'accouchement c'est très très long ! Et donc là, c'était savoir, beh comment respirer et euh...que j'ai dit...Mon souhait, il le savait, c'est qu'elle puisse me reposer sur lui !* »

Emeline, 32 ans, dit « *Bah! De tout simplement m'accompagner, c'est vrai que c'est une présence qui vous rassure tout de même... et puis bah pour l'enfant c'est son enfant donc je comprends qu'il assiste à l'accouchement. Ça paraît. Ça me paraissait logique... Quand à ce que j'attendais de lui... rien de plus en fait...* ».

Delphine 33 ans répète une phrase de son conjoint « *ouais, on a accouché tous les deux, tous seuls* », qui montre que le père s'investit et prend un rôle important. D'ailleurs lors de son accouchement, Delphine accepte que le père observe le moment de l'expulsion, même si elle ne le souhaitait pas au départ : « *...voilà il était intéressé même pour voir la sortie du bébé, ça lui a pas fait peur, il s'est penché pour voir...Je savais qu'il était curieux de savoir. Je voulais pas trop qu'il regarde. Il me l'a demandé et j'me suis dit que je pouvais pas le priver de ça. S'il était prêt à voir, je pouvais pas lui enlever. Il est très content de l'avoir fait et je suis très contente qu'il l'ait fait.* » Le rôle du père est si important pour elle, qu'elle trouve « légitime » qu'il puisse observer l'expulsion.

Aujourd'hui, la place du père au moment de l'accouchement est aussi perçue comme un investissement auprès de l'enfant à venir. Ce n'est pas seulement la place du père au moment de l'accouchement qui a été modifiée, mais la place du père dans la vie de couple et de famille. D'ailleurs, Louise 75 ans, souligne « *Oui mais, ça a tellement changé l'évolution et tout ça. Je vois mes gendres, ils aident et tout ça. Hugo il a jamais su ce que c'était que de donner un biberon à cinq heures du matin. Enfin c'était toutes les trois heures quoi. Il a jamais su, jamais jamais ! Ah ça, je dis qu'il y a eu de la différence. Maintenant les hommes c'est plus comme dans le temps. Avant c'était vraiment le maître, c'était le premier servi à table, et ça c'était la mentalité. Heureusement ça a bien changé.* ».

Au fil du temps, on peut donc observer une nette évolution de la place du père dans la maternité, guidée par la modification du lieu d'accouchement, et le bouleversement du rôle du père dans la société. Il semble qu'au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les « maris » soient totalement exclus du cercle de la maternité, lors des accouchements à domicile, car c'est une « affaire de femme ». On en vient ensuite à « l'homme qui accompagnait la femme à l'hôpital » et qui était parfois contraint de rester pour l'accouchement sans y avoir un véritable rôle. Enfin le « papa moderne » revendique sa présence auprès de sa femme, et participe à l'accouchement de manière active.

## 2. Le cadre médical.

Les deux principaux acteurs de soins qui sont évoqués dans les récits sont la sage-femme et le médecin.

### 2.1 La sage-femme à domicile.

Il est intéressant de constater que les rôles de la sage-femme relatés par les différentes expériences, varient en fonction du lieu d'accouchement.

Lorsque Bernadette accouche chez sa mère, elle accorde surtout à la sage-femme un rôle de « veille ». La sage femme paraît intégrée au cadre familial, et ne semble pas bouleverser le déroulement de la grossesse, « Bah écoutez non, à cette époque là, on était en famille et puis ça se passait tout seul.[...]Alors on avait une sage-femme qui était à 5 ou 6 kilomètres qui venait un peu surveiller. » [...] On était enceinte et puis on attendait la délivrance, en bien ou mal. On avait des sages femmes qui venaient voir quand même si tout se passait bien. Mais elles ne faisaient rien, elles n'avaient pas de gros pouvoirs. »

Elle lui attribue plutôt un rôle médical et technique, en décrivant ses gestes par de nombreux verbes d'actions. « Et bah, elle nous palpait. Et puis elle nous disait si il était bien placé ou pas. Moi je me souviens que la mienne bougeait énormément, et qu'elle avait été obligée de me rouler des serviettes de toilette, comme ça, pour l'empêcher de bouger. Et bien elle bougeait quand même. Elle est née par le siège. Mais enfin c'était... C'est vieux ça... [...] Enfin elle surveillait... [...] Non, la sage-femme l'a nettoyée d'abord. Elle l'a pesée, je m'en souviens elle l'a pesée dans une boîte à chaussures. A cette époque là c'était les balances de ROBERVAL, elle l'a mise dans une boîte à chaussures. Et seulement après quand elle était propre et tout ça, elle me l'a donnée. »

Elle accorde aussi une importance à la compétence médicale de la sage-femme qui devait assurer sa sécurité, « Enfin fallait qu'elles soient compétentes hein quand même, parce que en général les sages-femmes couvraient plusieurs pays à la campagne. Et puis elles étaient toutes seules, s'il y avait un problème, c'était à elles de se débrouiller. Alors si ça allait mal... Elles avaient qu'une ressource, téléphoner à l'hôpital ... ».

Ceci dit, on peut préciser que cette sage-femme n'est pas « choisie » en fonction de ses qualités, puisqu'il n'existe alors qu'une sage femme dans les environs !

Le rôle de la sage femme est différent pour Paulette et Marie qui accouchent loin de leur famille.

Paulette accouche chez elle, avec la même sage-femme pour ses trois derniers enfants en 1935, 1938 et 1953. Marie vient accoucher directement dans le cabinet de la sage-femme pour son quatrième enfant, en 1959.

Dans les deux récits, on retrouve le champ lexical de la famille. Le rôle médical de la sage-femme est peu évoqué, elles parlent toutes deux des qualités humaines de la sage-femme. Marie évoque aussi la compétence de la sage-femme qui la sécurisait, cette compétence est basée sur « l'expérience » et la « renommée » de la sage-femme.

Paulette nous raconte *« Une sage femme, les trois c'était la même sage femme, oui. Je l'ai connu par une amie qui avait déjà eu affaire à elle, et puis ma foi, elle était excessivement gentille et complaisante et tout. Alors voilà, ça s'est bien passé. [...] c'est plus familial quand même, parce que la sage femme... elle était très familière et alors énergique hein ! De la sorte qu'elle expliquait bien comment il fallait faire et tout, et alors j'allais quoi... »*

Marie se souvient *« Chez la sage-femme. Heu parce que les trois premiers accouchements s'étaient bien passés et cette sage-femme, bon elle avait beaucoup de métier, c'était un peu la matrone qui était connue dans le quartier. Et alors cette sage-femme avait donc heu, consultait au rez de chaussée, et elle avait une chambre ou deux au premier étage.[...] Et donc j'ai eu ce bébé chez elle. J'étais très bien soignée, très bien nourrie, grand calme. Et je suis rentrée au bout de quatre cinq jours. Et j'ai beaucoup aimé cette formule là ! Pas du tout médicalisée, et puis en confiance avec cette femme qui représentait un peu la matrone, un petit peu ronde, enfin tu vois... Qui sécurisait... [...] Non j'ai bien aimé cet accouchement là, assez familial. »*

Il est intéressant de noter que dans ces deux récits, la sage-femme n'est pas imposée par des conditions géographiques, mais conseillée par une amie.

Ainsi, lorsque la grossesse était vécue plutôt en dehors du cadre familial, la « bonne sage-femme libérale », devait savoir apporter un « côté familial » dans sa prise en charge. Elle est surtout représentée par ses qualités humaines. Elle devait cependant faire preuve d'une grande compétence médicale pour acquérir la confiance de ses patientes.

Il semble que les qualités humaines d'écoute et d'attention de la sage-femme soit une attente constante des femmes d'hier et d'aujourd'hui.

Ce côté « humain » du suivi par la sage-femme libérale est relaté dans beaucoup de récits d'aujourd'hui. Delphine 32 ans raconte *« Ça commençait à faire beaucoup ! Et là-dessus j'ai rencontré ma sage-femme qui est arrivée comme, j'allais dire l'homme providentiel, en l'occurrence la femme providentielle ! Et qui...c'est la première personne qui m'a parlé, autre que mon compagnon, ma famille...qui m'a parlé de ma grossesse en des termes positifs, en des termes humains ... »*

## 2.2 La sage-femme hospitalière.

Louise 75 ans raconte son accouchement avec une sage-femme de manière assez neutre : « *On arrive à la clinique, j' ai pas eu le temps, elle m'a dit, tout de suite, « allez hop, tout de suite la salle d'opération ».* Elle nous a séparées par un paravent, il y avait une autre dame qui venait accoucher, elle a mis un paravent, et aussitôt, le docteur n'a même pas eu le temps de venir, c'est avec les sages femmes que j'ai accouché. »

La description des sages-femmes hospitalières par Marie, lors de son cinquième accouchement en 1960 à Paris, contraste énormément avec celle de la sage-femme libérale. Elle effectue d'ailleurs de nombreuses comparaisons entre ses deux accouchements. La sage femme hospitalière perd ses qualités humaines, même si sa compétence médicale reste intacte. Marie raconte « *Alors ensuite la cinquième, alors là j'ai un souvenir horrible de la sage-femme. (Elle rigole)... Et alors je suis tombée sur des sages-femmes très... Sûrement très professionnelles mais très dures. Et bon j'étais, en comparaison de l'accouchement précédant, chez la sage-femme à domicile où je me sentais bien choyée. Là j'étais, bon on m'avait mis, on m'a laissé sur le bassin pendant tout l'accouchement. Tout le travail et l'accouchement. J'ai trouvé que c'était pas du tout confortable ! Et c'était sûrement des sages-femmes très professionnelles mais que j'ai trouvé très dures très... C'était des religieuses en civil. Des religieuses en civil sûrement pas incompetentes hein, mais je trouve dures d'un point de vue humain. Je trouve pas que là, j'ai été très chouchoutée.* »

Dans le discours de Marie, une notion nouvelle apparaît. En effet, de la sage-femme libérale qui « avait beaucoup de métier », on passe à la sage-femme hospitalière « très professionnelle ». Ce glissement du « métier » à la « profession » a-t-il son importance ?

Le dictionnaire ROBERT, donne plusieurs définitions pour le mot métier, « Genre d'occupation manuelle ou mécanique qui trouve son utilité dans la société », « Tout genre de travail déterminé, reconnu ou toléré par la société et dont on peut tirer ses moyens d'existence », « Habileté technique que confère l'expérience d'un métier ».

Pour le mot profession, nous pouvons lire « Occupation déterminée dont on peut tirer ses moyens d'existence », « métier qui a un certain prestige par son caractère intellectuel ou artistique, par la position sociale de ceux qui l'exercent ».

Dans ces définitions, on observe un glissement de la référence « technique et traditionnelle » du métier de sage-femme, à une référence plutôt « experte et intellectuelle ». On peut alors se demander ce que devient « la profession » de sage-femme de nos jours.

En tout cas, le récit de Marie nous montre qu'en passant du domicile à l'hôpital, les caractéristiques et le rôle de la sage-femme se sont modifiés.

### 2.3 Le médecin de famille.

Thérèse accouche chez ses parents avec le « médecin de famille » pour ses deux premiers enfants en 1937 et 1938. Elle décrit son premier accouchement selon des termes très techniques *« J'ai accouché chez maman, avec le docteur qui m'avait mise au monde ! A Dinan. Dans la côte d'Armor, et voilà. Ma foi, finalement il m'a fichu un machin de coton avec de l'éther sans doute, je sais pas, sous le nez pour que je dorme, et il m'a mis les fers. Il m'avait un peu écorchée mais il s'en était pas aperçu alors je suis restée comme ça. Ca m'a jamais gêné ! (elle rigole). »*

Lors du récit de son deuxième accouchement, on observe une relation étroite entre la mère et le médecin qui échangent une conversation en mettant un peu à l'écart la parturiente. Le médecin a ensuite une attitude plutôt passive en s'asseyant au pied du lit. Thérèse raconte *« ...alors mon mari est parti chercher le médecin ; le même toujours. Et alors il a dit à maman quand il est arrivé : « ça fait combien de temps qu'elle souffre ? ». Moi je dis : « ça fait à peu près deux heures, deux trois heures »... « Et vous venez déjà me chercher ! », il se rappelait de moi. Bah elle dit « écoutez si ça vous va pas, vous repartez », puis il m'a regardée et il s'est assis au pied du lit. « Ah ! » qu'elle dit « vous restez là ! ». Et puis la petite fille est née, voilà. »*

Paulette fait le choix de ne pas être accouchée par son médecin, qui était pourtant *« très bon docteur et très bon accoucheur »* mais qui buvait *« quand il avait bu un petit coup, il prenait de l'ammoniaque pour se dessouler. Alors ça m'avait fait peur. »* Il la suivra tout de même pendant la grossesse. Elle demeure au Pouliguen à cette époque, et la sage femme du village étant enceinte en même temps qu'elle, elle n'a pas eu *« d'autres ressources »* que d'accoucher à l'hôpital.

Le médecin de famille semble être « au carrefour » entre les accouchements à domicile, et ceux pratiqués à l'hôpital par un médecin. En effet, le médecin de famille a une réelle compétence technique puisqu'il pose un forceps et réalise une anesthésie à l'éther. Mais il joue aussi un rôle familial, puisqu'il connaît bien ses patientes, qu'il a même mises au monde ! Il échange aussi avec la mère, et témoigne d'un réel accompagnement en s'asseyant au pied du lit.

### 2.4 Le médecin en structure hospitalière.

Louise accorde une réelle importance à « sa doctoresse », qui la suivait pendant la grossesse et était présente pour ses deux premiers accouchements en 1958 et 1959. Elle décrit sa progression du travail selon des termes très précis, relatés par « la doctoresse ». Elle raconte avec des termes très élogieux, et techniques comment ce médecin a pu ôter les cordons du cou de sa petite fille, in utéro, et la réanimer à la naissance. La compétence médicale et technique du médecin auquel Louise accorde une grande confiance, est donc particulièrement recherchée ici. Voici un extrait de ce récit :

« Elle me dit, oh vous savez ils vous auscultent et alors « oh bah nan, l'ouverture c'est pas encore comme une pièce de 2 francs », à ce moment là, c'était comme ça ! (rires). Et puis elle remonte vers midi et demi une heure, oh elle me dit « votre col s'est élargi » tout ça, mais je la voyais assez réticente. Je me dis « oh il y a l'air d'avoir quelque chose ». Après elle est revenue, elle me dit « bon bah là cette fois le travail se fait, mais maintenant vous allez bien nous écouter, et faire tout ce qu'on vous dit ». Vraiment, c'est que quand je l'ai vu passer tout son bras à l'alcool 90, oh là là, je me suis dit « ça y est, il y a quelque chose ». Et effectivement, comment je pourrais vous dire ça. C'est que la gamine elle avait deux cordons autour du cou. Et elle me dit « je vous le demande, de faire bien attention de nous écouter, parce que si vous l'expulsez normalement comme je vous ai vu la première, vous l'étranglez au passage ». Alors bah vous savez, j'ai eu du mal parce que, elle m'a enfilé son bras, mais c'était une doctoresse extraordinaire, elle m'a enfilé son bras de façon à ôter les cordons du cou de la gamine. Mais elle me disait « surtout vous nous écoutez, ne bougez pas vous faites tout ce qu'on vous dit ». Et puis au bout d'un certain temps quand même, elle dit « ça y est c'est fait », elle a du sentir que les cordons étaient passés tout ça. Elle me dit « maintenant vous allez l'expulser comme vous pouvez le faire ». Mais quand elle est née, elle était vraiment cyanosée, elle était asphyxiée. Elle l'a suspendu comme un lapin, et elle a mis des ciseaux froids, glacés pour la faire réagir et crier. Mais elle avait les ongles noirs, tous cyanosés, la peau je vous dis, elle était comme asphyxiée, comme morte quoi. Et quand elle l'a entendu crier elle a dit, « ça y est elle est sauvée », mais elle te l'a, comme un lapin, et tout, puis elle dit « bon bah ça y est maintenant c'est fini ». Puis après, bon bah elle a coupé le cordon ombilical et tout. »

Madeline était elle aussi suivi par un médecin de la clinique pour sa première grossesse en 1949, n'étant pas présent pour l'accouchement, elle n'a pas gardé de souvenir précis du médecin qui a réalisé l'accouchement, « Donc elle est née à la clinique notre Dame de Grâce, le Dr J qui nous appelait « mon petit lapin » était pas là. Alors je me souviens même plus qui c'était. » Cela témoigne sans doute, d'une confiance et d'une certaine attente du médecin qui a suivi la grossesse.

En étant suivies par un médecin en clinique, ces femmes cherchent une sécurité médicale qui passe par la réalisation d'actes techniques. Ces femmes offrent toute leur confiance à un seul médecin, qui est idéalisé et semble correspondre à l'ensemble de leurs attentes.

### **3. Un remaniement de la place du familial et du médical, du rôle de la mère et du mari.**

Cette analyse des personnages intervenant dans l'histoire de ces femmes nous permet d'observer, au fil du temps, une reconfiguration du familial et du médical.

Là où les mères avaient leur place auprès de leur fille, une interaction importante existait entre le corps médical, qu'il s'agisse du médecin ou de la sage-femme, et la mère.

Lors de son premier accouchement en 1937, Thérèse évoque les deux personnes présentes auprès d'elle, « *Vous savez j'avais juste ce vieux docteur avec moi et ma mère qui n'en savait pas beaucoup plus.* » Pour son deuxième accouchement, le médecin s'adresse directement à sa mère, ils échangent tous deux une conversation.

En 1946, c'est la mère de Bernadette qui, sans doute grâce à sa propre expérience, « diagnostique » le début de travail de sa fille et décide d'appeler elle-même la sage-femme. Par la suite, elle devient presque une « assistante » de la sage-femme. Bernadette se souvient, « *Ah nan, parce que je me rappelle qu'elle a dit à ma mère « Jeanne, fais nous un café, parce qu'elle n'est pas prête encore, c'est pas encore pour maintenant, fais nous un café Jeanne». Et ma foi, Jeanne ma maman, elle s'est exécutée. Et nous avons bu le café avant...* ».

A ce moment là, le mari n'a pas sa place auprès de la femme en couches.

Pour Bernadette, la sage-femme avait d'ailleurs pris la liberté de « mettre le mari dehors », comme elle nous le rappelle à deux occasions, « *Je me souviens la sage-femme qui a fichu, elle a mis mon mari à la porte. Ah bah ! Vous reviendrez quand ce sera fini. Alors que maintenant, c'est plus pareil. Et puis maintenant on va dans les maisons, dans les hôpitaux. Je me souviens qu'elle a mis les hommes à la porte ! Elle a bien fait !* »

On observe facilement une évolution à ce sujet dans le récit de Marie, qui explique « *Mais pas les trois premiers... Evidement dans la clinique avec le médecin heu !! Non, hein ! les hommes n'étaient pas acceptés.* ». Alors que pour son dernier accouchement, son mari est présent. C'est la sage-femme qui le sollicite et lui attribue un rôle plutôt technique : « *il devait suivant les conseils de la sage-femme, retenir le bébé qui arrivait pour donner le temps au médecin d'arriver.* » Cependant on constate que si le mari est accepté et même « utilisé » pour cet accouchement, sa présence ne semble pas forcément souhaitée ou prévue par Marie. Il se trouve là plutôt par hasard à cause d'un accouchement « *tellement rapide que mon mari était là* ».

On observe par la suite une diminution de la présence de la mère, exclue du domaine médical de plus en plus complexe, au profit du mari qui trouve peu à peu sa place auprès de sa femme et se fait accepter par le milieu médical.

La mère de Marie est exclue par le médecin qui « *l'avait remise à sa place « Madame, votre fille est adulte* », lorsqu'elle était venue de Paris pour aller avec sa fille chez le médecin. Elle trouve alors « *sa place* » autrement, par une présence auprès de sa fille après l'accouchement, et auprès de ses petits enfants, « *Mais c'est vrai que, après les naissances, ma mère était toujours là. Elle est toujours venue. Mère ou belle mère. Et ce qu'il y a, c'est qu'elles venaient plus pour tenir la maison parce qu' on restait quand même plus longtemps à la maternité.* »

D'ailleurs Emeline, 32 ans, qui n'était pas très proche de ses parents pendant la grossesse malgré une proximité géographique, précise « *Ma mère tout de suite, ouais c'est la première personne parce que j'ai énormément de mal à faire confiance aux gens vis à vis de mes enfants, quoi Max ,à part à ses grands mères, je ne le laisse jamais à qui que ce soit d'autre* ». Ici, la mère tient une place exclusive auprès des enfants d'Emeline.

#### **4. Une multiplication des acteurs de soins dans les structures hospitalières.**

Dans certains récits de femmes ayant accouché en milieu hospitalier, on constate une multiplication des personnages du milieu médical, qu'ils interviennent dans le suivi de la grossesse, ou à l'accouchement. C'est une notion nouvelle, qui n'existait pas dans les récits des femmes ayant accouché à domicile. Différentes raisons à cette augmentation du nombre de soignants sont évoquées.

Thérèse qui avait accouché à domicile pour son premier enfant avec son médecin, rencontre trois intervenants médicaux pendant sa troisième grossesse, et accouche à l'hôpital avec du personnel soignant nouveau. « *Alors le troisième est donc né en 43 et c'était la guerre. Et alors la sage femme m'avait dit : « vous savez, c'est un siège ». Moi j'ai dit « un siège ! ». Et alors je passe la visite de la sécurité sociale et le docteur me dit « mais il est pas bien placé votre gamin », je dis « bah oui, la sage femme m'a dit que c'était un siège ». Il dit « pas du tout, c'est un placenta praevia ». Alors il me dit « faut aller voir votre médecin parce que faudra que vous soyez à L'hôpital ». Alors j'habitais St Cloud à l'époque, je suis allée voir le médecin qui m'a fait rentrer 10 jours avant l'accouchement prévu.*» Ici, les mesures sociales créées par l'état tendent à multiplier les acteurs de soins car, l'un des intervenants, le docteur de la visite de la sécurité sociale, est différent de son médecin habituel. Ils exercent pourtant tous deux la fonction de médecin, et se renvoient l'un vers l'autre.

C'est en accouchant en clinique pour son deuxième enfant que Marie rencontre deux acteurs de soin différents, la sage-femme et le médecin. Elle nous dit « *Je vais te dire quelque chose qui va te faire plaisir... C'est que les sages-femmes ont joué un grand rôle. [...] Parce que pour le second, mon fils Paul le second, heu, ça a été très très étonnant. Je l'ai attendu très vite parce que, [...] il y a dû y avoir des erreurs dans les calculs de la date du terme, parce que quand le médecin m'a dit « vous êtes à terme, il faut provoquer la naissance puisque vous êtes à terme ». La sage-femme qui m'a reçu pour me faire l'injection de je ne sais pas quoi, m'a dit, « je suis sûre que vous n'êtes pas à terme ». Alors en effet, il a fallu que je rentre chez moi et que j'attende encore un mois pour avoir une naissance normale. Et bon, c'est la sage-femme là, qui a eu du nez plutôt que le médecin.*» Ici les deux intervenants n'ont pas la même fonction, le médecin prend la décision et la sage-femme réalise les soins. Cependant, aux yeux de Marie, ils se contredisent, ce qui l'amène à juger l'un des intervenants par rapport à l'autre.

Lors de son cinquième accouchement à l'hôpital, Marie nous dit « *Heu, par contre alors là aussi, un accouchement rapide, très rapide, tellement rapide que mon mari était là, et devait suivre les conseils de la sage-femme retenir le bébé qui arrivait pour donner le temps au médecin d'arriver. Pour que, alors moi on m'a dit, c'est vrai que c'était pour que le médecin puisse toucher son chèque. Alors qu'il y avait une sage-femme et que l'accouchement aurait été plus rapide, si heu... (rires), parce que c'était un accouchement facile.* » Ici, Marie distingue bien le rôle de la sage-femme par rapport à celui du médecin « *c'était un accouchement facile* ». Elle nous annonce clairement que la présence du médecin pour cet accouchement était justifiée par une raison financière.

Les femmes interrogées qui ont accouché en maternité emploient aussi de nombreux pronoms « ils, on », et des pluriels « les sages-femmes », « les infirmières », « les religieuses ». En effet, à part Bernadette qui n'a pas connu le milieu hospitalier, les cinq autres femmes qui ont accouché au moins une fois en clinique ou à l'hôpital, utilisent ces sujets impersonnels, pour des actes pourtant loin d'être anodins. Par exemple, Madeleine nous dit « *Alors ils m'avaient quand même mis un petit peu de peroxyde d'azote. Je me souviens de ça. J'avais été déchirée, il a fallu qu'ils me recousent.* ». Louise nous raconte « *Et ils l'ont emmenée tout de suite, tellement elle avait des cheveux, ils lui ont fait un shampoing.* », en parlant de sa fille. Thérèse relate « *Alors j'ai donc été à l'hôpital de St Cloud où on m'a fait une césarienne* ». On peut interpréter cela comme une certaine dépersonnalisation des acteurs de santé en structure hospitalière. Ainsi l'intervention de multiples intervenants, qu'elle soit nécessaire ou non, tend à déshumaniser le milieu hospitalier, en dépersonnalisant les acteurs de santé.

On constate que les femmes d'aujourd'hui rencontrent de plus en plus de personnes ayant la même fonction dans différents services. Les acteurs de soins sont aussi multipliés par l'augmentation des gestes médicaux et techniques pendant la grossesse (bilan sanguin, échographie, radiographie), mais il est également apparu une prise en charge « multidisciplinaire », avec l'apparition de nombreux métiers tels que les assistantes sociales ou les psychologues, et de nombreuses spécialités en médecine (endocrinologie, cardiologie).

### **III. Sexualité, grossesse et accouchement : quels savoirs ?**

#### **1. Peu préparées à devenir femme.**

##### *1.1 Les termes de l'ignorance.*

Dans de nombreux récits, ces dames emploient des termes assez forts pour marquer leur manque de savoir concernant les étapes de la vie d'une femme. Thérèse 96 ans, nous dit « *Ben non, enfin j'étais pas idiote quand même, pas tout à fait. Mais enfin, quand je vois les jeunes maintenant ça*

*change. ». Bernadette 87 ans, raconte « Parce que on était assez cruches hein dans notre temps ». Marie 77 ans explique « C'est vrai que je me sentais assez démunie aussi parce que j'étais très gamine, j'étais très très gamine. ».*

## *1.2 La place des parents.*

La mère et la famille étant très présentes dans l'ensemble des récits, nous aurions pu penser que celles-ci jouaient un rôle clé dans la préparation de ces jeunes femmes au mariage et à la grossesse. Or, c'est l'inverse que nous avons mis en évidence. Ainsi dans la plupart des récits, la sexualité et l'accouchement étaient plutôt des sujets « tabous » peu abordés par la famille.

Pour Bernadette, qui accouche deux fois chez ses parents dans la Meuse, en 1946 et 1947, l'approche de la physiologie de la femme par la mère a été quasi nulle, elle raconte ses premières menstruations : *« Ah (elle sourit). Bah c'est vrai, les premières règles ça a été toute une histoire. Parce que j'avais une peur bleue. Je ne savais pas ce que c'était, maman ne nous avait jamais rien dit. Jamais ! Alors ça a été épouvantable, je me suis réfugiée au grenier pensant bien que j'allais mourir... ça je l'ai cru. Et alors quand je suis descendue, maman s'est aperçue que... Elle m'a dit « t'inquiète pas, c'est rien, tu auras ça tous les mois ...Voilà tout ! Tu n'es plus une jeune fille, tu es une femme et tu auras ça tous les mois... » Bon bah... Mais les parents ne parlaient pas, on ne disait rien. C'était des sujets tabous avec les parents.»*

Bernadette trouvait donc quelques informations à l'école, mais elle nous confirme que les parents n'intervenaient en aucun cas dans l'enseignement de la sexualité. Cet extrait d'entretien le montre bien *« Oui ! Alors que nous, c'est tout juste si on savait comment ça se passait. Tout juste. [...] Oh surtout pas ! Oh les parents non Surtout pas ! [...] A l'école, les choses se disaient comme à l'école et puis entre nous. Oui parce que les parents ne disaient rien. »* Plus loin elle nous dit *« Et puis alors on n'avait même pas droit au chéri, rien du tout hein. A cette époque là. Mais alors là, les parents c'était pas du tout la même mentalité que maintenant. »*

Les sujets de la grossesse étaient aussi considérés comme « tabous », dans le village de Bernadette, les femmes *« enceintes se cachaient, elles mettaient de grands trucs pour que ça ne se voit pas. »*. Elles s'habillaient *« avec des robes bien larges »*. Elle précise ensuite *« Je vais pas dire qu'on cachait. On ne cachait pas mais on en faisait pas étalage disons. Pas du tout comme maintenant. »*. Le ventre rond était-il interprété comme le symbole et le fruit d'une sexualité ?

Cependant, avant d'accoucher, Bernadette a quand même quelques « notions » en tête puisqu'elle nous dit *« je savais que ça ne passerai pas comme une lettre à la poste »*.

Marie 77 ans, issue d'une famille de 12 enfants, plutôt catholique, n'était pas non plus très au courant, *« Faut dire que l'éducation sexuelle qu'on avait à cette époque là, c'était très très modeste »,*

sa mère ne l'a jamais informé et « *sur le côté grossesse accouchement, je trouve que ça restait des questions encore un peu taboues.* » Elle trouve quelques informations dans les livres, « *J'avais lu un bouquin ou deux, très classique, hein, schéma très classique, et c'est vrai que non, alors là au point de vue contact avec ma mère sur ce plan là c'était zéro.* »

Quant à Madeleine, 82 ans qui a été élevée au couvent, après avoir perdu sa mère très jeune, elle nous dit « *Je me suis mariée à 19 ans. Heu bon, j'ai passé mon brevet élémentaire à 16 ans, c'est là que j'ai quitté le couvent. Les garçons c'était un monde à part, j'avais pas de frère, et puis alors à cette époque là, l'école laïque et puis l'école privée, dans un petit pays, on ne se connaît pas !* »

Concernant l'accouchement, elle nous dit « *Bah, le fait d'accoucher, c'était l'inconnu...* ». D'ailleurs lorsque Madeleine pense se mettre en travail, elle se fie à une « expression populaire », n'ayant sans doute pas beaucoup d'autres références : « *Donc chez le boucher qui habitait en bas de l'immeuble, j'ai eu une sensation bizarre et c'était, l'expression perdre les eaux, je me suis dit : ça doit être ça.* ».

### *1.3 Comment se préparer à l'accouchement ?*

Paulette, 98 ans, était « préparée » dans un cadre familial : « *Parce que j'avais été à un accouchement, deux même, à une amie et à une cousine germaine. Et je savais qu'on souffrait, mais on souffre, on sait pourquoi.* » Avant son premier accouchement, elle a donc une idée précise de la douleur. De plus, son premier accouchement lui sert de « point de départ » pour les suivants, « *Alors mon premier est né à minuit un 15 août et à l'hôpital de st Nazaire.[...] Alors j'avais vu là comment ça se passait.* »

Même si Bernadette n'a pas reçu beaucoup d'informations concernant l'accouchement, lorsqu'elle accouche dans un cadre très familial, elle se base sur une notion simple, « Je savais que ça ne passerait pas comme une lettre à la poste, alors on attendait. »

Parmi les six femmes interrogées, seule une d'entre elles a bénéficié d'une « préparation à l'accouchement » en tant que telle.

Même si elle ne la nomme jamais par cette appellation, il semblerait que Louise ait bénéficié d'une « préparation à l'Accouchement Sans Douleur », lors de ses accouchements en 1958 et 1959, à Maisons Laffitte, en clinique privée. Elle raconte « *J'ai accouché à Maison Laffitte en Seine et Oise. Et il y avait une doctoresse qui s'appelait docteur Vittos, je m'en rappelle toujours. Et j'étais enceinte de ma première fille en même temps que, (elle rigole) Grace Kelly de Monaco ! Et quand on nous faisait les réunions pour, vous savez, apprendre à respirer... tout ça. On nous disait « ne vous inquiétez pas, vous accoucherez pareil que Grace Kelly, elle sera exactement comme vous » ! [...] Ah oui, il y avait des journées, il fallait apprendre à respirer, à relâcher. Oui oui. [...] Ah nan, c'était une fois par semaine qu'on allait, c'était un jour où on avait des cours. [...] mais c'est vrai qu'elle nous apprenait à*

*respirer, à relâcher, à nous dominer. Parce que, et c'est vrai que bon après il y en a qui criaient qui criaient, moi je me suis dis, on arrive à se dominer quand même. Malgré que j'avais mal aux reins et tout ça. J'ai dis mais c'est pas possible qu'on n'arrive pas à se dominer. Mais il y en a... suivant le tempérament.* ». Louise marque un véritable changement, et se rapproche plus des « femmes d'aujourd'hui » car elle est la seule à être « préparée » pour accoucher, par une personne du corps médical. Elle décrit en effet cette préparation avec des termes assez « techniques » et même « professionnels » en parlant de « réunions », et de « cours ». Elle utilise à plusieurs reprises le terme « apprendre » ce qui montre qu'elle attendait de ces cours un savoir et des connaissances utiles pour accoucher. Ces cours de préparation semblent avoir porté leurs fruits puisque Marie nous dit, avec une certaine fierté, avoir réussi à « se dominer » contrairement aux autres femmes présentes en salle d'accouchement. Il semble que le médecin qui a réalisé ces cours a eu une grande importance pour Louise, puisqu'elle emploie le présent pour nous dire « je m'en rappelle toujours ».

Marie est issue d'une famille de 12 enfants, elle décrit un milieu assez « bourgeois » et très catholique. Elle a eu six enfants entre 1953 et 1967, quatre dans des structures hospitalières et un à domicile. Elle évoque « ces cours d'accouchements » mais ne les a pas suivis, « *Alors maintenant bon, c'est vrai que j'ai jamais eu de péridurale, ça n'existait pas. On parlait de l'accouchement sans douleur un peu. Mais je n'ai jamais suivi de cours d'accouchement. Je n'ai jamais...* » On peut penser que dans une famille où la norme était d'avoir beaucoup d'enfants, Marie n'éprouvait pas la nécessité de se « préparer » à l'accouchement. De plus, Marie nous dit avoir été très influencée par le « modèle familial ». Le pronom « on » pour désigner ceux qui parlaient de l'accouchement sans douleur, désigne sans doute « la population générale » ou des « connaissances » extérieures à sa famille. Cela peut expliquer que, accouchant pour la première fois au tout début du développement de l'accouchement sans douleur, Marie n'ait pas suivi ces cours.

On retrouve donc dans les récits une rupture à partir des années cinquante avec l'apparition de l'accouchement sans douleur, évoquée par deux femmes. Même si Louise et Marie accouchent toutes deux en clinique privée avec un médecin, pour les deux et trois premiers accouchements, seule Louise décide de suivre ces cours. On constate que celle qui décide d'assister à ces cours, avec une certaine conviction est celle qui est plutôt en rupture avec son milieu familiale qu'elle évoque très peu dans son récit. Celle qui ne souhaite pas faire de cours de préparation est très imprégnée par un « modèle » familial qu'elle décrit très bien à postériori.

Le milieu social est aussi différent puisque Louise se dit « banlieusarde », « différente des « dames à chapeau », alors que Marie est issue d'une famille plutôt bourgeoise.

Pour mieux situer le contexte de ces récits, il est important de rappeler que l'accouchement sans douleur a été amorcé à partir de 1952 par le Pr Lamaze, dans la maternité des Bluets à Paris, créée à

l'origine pour des familles ouvrières et bénéficiant du soutien financier de l'Union des syndicats de la métallurgie.

On peut penser qu'au cours des premières années de la pratique de l'ASD, le contexte familial et le milieu social avait une importance dans les cours de préparation.

De nos jours, il semble que le contexte familial reste toujours important. En 2010, Laura Devin réalise un mémoire de fin d'étude du diplôme de sage-femme, qui s'intitule « La préparation à la naissance et à la parentalité, étude qualitative à partir de sept entretiens de femmes ». Lors de l'analyse de sept entretiens de femme ayant accouché en 2010, elle constate : « L'éloignement géographique des familles, et l'aseptisation des paroles, induisent que la transmission transgénérationnelle est beaucoup moins présente. De ce fait, les femmes ont moins accès à ce savoir théorique et pratique tiré d'une expérience familiale, la préparation à la naissance et à la parentalité paraît pallier ce manque. »

## **2. Préparées à être une « bonne mère ».**

Même si les femmes n'étaient pas vraiment informées sur la grossesse et l'accouchement par la famille, elles recevaient de nombreux conseils concernant le langage ou l'éducation de l'enfant. Ces informations sont aisément partagées en famille, plus particulièrement dans les familles nombreuses.

Contrairement au domaine de la sexualité ou Bernadette, 87 ans, se trouvait un peu « *cruche* », elle n'est pas « *une innocente* » dans le domaine de l'éducation des enfants. Après avoir observé les oncles et tantes, elle semble tout à fait prête à s'occuper de ses enfants, « *Alors on savait que quand il y avait un bébé, il fallait s'en occuper. Il fallait faire telle ou telle chose.* »

Marie est née dans une famille de douze enfants, elle raconte « *C'est vrai qu'on parlait peu, on parlait beaucoup de nos enfants, mais sur le côté grossesse accouchement, je trouve que ça restait des questions encore un peu taboues. Par contre, le point de vue éducation des enfants, tout ça on échangeait beaucoup avec les sœurs et les belles sœurs oui.* » Ici, tout comme Bernadette, elle met bien en évidence la différence entre l'échange sur la grossesse et l'accouchement, et sur l'éducation des enfants. Marie a d'ailleurs reçu de la part de sa famille un « modèle » précis pour élever ses enfants, « *Mais on était quand même très cadrées, parce que bon les tétés tout ça, on nous disait c'est toutes les trois heures... IL fallait, il y avait une règle du jeu, un parcours qu'il fallait suivre, alors il fallait réveiller le bébé quand c'était l'heure, le laisser pleurer quand c'était pas l'heure...[...] Et ça*

*j'ai été je pense très normalisée par ma famille au départ, très très jeune. Donc on nous donnait un savoir qu'il fallait, respecter heu... La société, les habitudes des mères... »*

Paulette qui est fille unique, et Madeleine qui a été élevée au couvent après la mort de sa mère, semblent avoir bénéficié de cours pour apprendre entre autre, à emmailloter les nouveaux-nés, ce qui était tout à fait important pour les mères jusqu'aux années 1960.

Paulette a reçu des cours avec un baigneur, elle ne donne pas plus de détails : *« Il était tout petit alors moi qui n'avais jamais vu d'enfants parce que j'étais fille unique... J'avais suivi des cours mais avec un baigneur. C'est facile à emmailloter un baigneur. »* A la maternité la sage-femme lui explique aussi comment s'occuper de son bébé : *« Alors, quand je suis arrivée chez moi, je n'étais pas trop fatiguée mais enfin bon, j'ai mis deux chaises comme la sage femme m'avait fait voir; parce qu'il y avait pas les tables à langer, il y avait pas tout ça et comme en début de ménage on n'est pas trop aisé... Alors quand il a été bien, parce qu'on faisait des maillots, je sais pas si vous connaissez. On leur séparait les jambes comme ça et puis on relevait le tout et on attachait ça derrière (elle mime). J'ai dit « bah ! J'ai quand même réussi à bien l'emmailloter ». Alors... quand je l'ai pris sous les épaules, v'là le maillot par terre ! Oh ! Alors je pleurais « comment je vais faire, j'arriverai pas, j'arriverai pas ! »*

Ayant perdu sa mère très jeune, Madeleine a été élevée au couvent, et n'a pas reçu de modèle « familial ». Madeleine s'était aussi entraînée à emmailloter, elle se trouve cependant devant les mêmes difficultés que Paulette après la naissance : *« J'avais donc fait des essais sur un gros ours ; et puis quand j'ai levé ma fille, je l'avais mise sur le lit et je l'ai emmaillotée... Et quand j'ai levé ma fille, tout est tombé... mais enfin on a dû s'arranger quand même. »* Cependant elle ne nous dit pas qui lui a appris à faire ces maillots, puisqu'elle est peu entourée lors de sa première grossesse et nous dit même, *« Vous comprenez, quand on a 21 ans et qu'on a personne autour de soi... Moi les bébés je n'en avais jamais vu. »*

Même si elle nous dit ne pas avoir « souffert » de l'absence de sa mère, Madeleine se pose tout de même des questions sur sa capacité à avoir été une « bonne mère ». Elle nous dit *« Et je crois que j'étais pas une mère extraordinaire parce que je n'avais pas, on n'a pas forcément une fibre maternelle ultra développée. D'ailleurs quand j'étais petite fille, moi je me souviens j'avais peut-être 10 ou 11 ans, j'avais une voisine, bon bah, si un bébé passait dans un landau. Elle disait « ola la ola la », moi je disais, bon c'était mignon mais elle, ça la mettait en transe, pas moi. Il paraît que c'est pas naturel la fibre maternelle. [...] Oh j'étais pas une marâtre, mais il y a sûrement des mères... Et alors dans la littérature les mères, les mères !! Enfin moi je suis pas Folcoche hein... Ah nan. Mais j'ai pas eu besoin de me sacrifier pour mes enfants, ils avaient pas de maladies extraordinaires, ils ont pas eu d'accidents extraordinaires.»*

Ces histoires d'emballage, semblent avoir marqué Paulette et Madeleine, qui s'en rappellent avec une grande émotion, non sans une pointe d'humour. Cependant, il semble que leur capacité à bien emballer leur bébé, même s'il s'agit d'une préoccupation matérielle, reflète leurs inquiétudes à pouvoir bien élever leur enfant. On constate que dans les récits des femmes issues d'une famille nombreuses et très entourées, celles-ci ne témoignent pas d'inquiétude particulière à pouvoir s'occuper de leur nouveau-né.

### **3. Grossesses non désirées et contraception.**

#### *3.1 La contraception.*

Seules les deux plus jeunes femmes nous parlent de la contraception, Louise 75 ans et Marie 77 ans.

Marie est la seule qui nous dit avoir utilisé une contraception. Elle nous dit « *Et c'est vrai que le manque de contraception, ça nous a beaucoup marqué parce qu'on a entendu parler de la pilule, on avait quatre enfants* ». Marie a utilisé différents moyens de contraception, la pilule, le stérilet puis a bénéficié d'une ligature des trompes. Son histoire montre une réticence de la part de certains médecins à prescrire la contraception « *ah bah c'était une gynécologue qui la prescrivait parce que mon généraliste ne voulait pas en entendre parler. Des fois, il faut aller voir ailleurs, tu vois !* ».

En 1972, lorsqu'elle demande une stérilisation tubaire, Marie rencontre des difficultés auprès d'un médecin, « *J'ai quitté le médecin ! Il voulait bien le faire techniquement parlant mais il ne voulait surtout pas en parler. Et je me rappelle, bon, mon mari était là, on discutait de cette démarche qui n'est pas très classique, et qui n'était pas très autorisée... Et alors mon mari disait au médecin « mais on pourrait parler un tout petit peu des effets psychologiques pour la femme »... Et le médecin lui a dit du tac au tac « Monsieur, vous raisonnez comme une casserole* ». Il est difficile de savoir si il s'agit d'une non considération de la femme par le médecin, ou d'une difficulté à parler du sujet, encore tabou à l'époque, et non officiellement autorisé.

Louise évoque son admiration pour Simone Veil en ces termes : « *Et vous savez, je pense souvent que Simone Veil, elle a le droit, le jour où elle mourra, elle a le droit à une statue. Une rue et une statue ! Parce que je dis « que de services elle a rendu à des femmes quand même. Avec la pilule, tout ça. Ah je trouve que j'ai une admiration pour cette femme là, c'est pas croyable ! Vous allez dire que je suis bavarde hein !! Ah elle s'est quand même démenée à l'assemblée, tout ça. Je dis : les femmes, elles peuvent la remercier. Mais faut dire que la mentalité a tellement changé maintenant.* ». Dans ses propos, Louise évoque Simone Veil pour l'accès à la contraception mais aussi pour l'évolution de la condition féminine en générale.

#### *3.2 Des grossesses non désirées.*

Dans les récits, les grossesses non désirées sont souvent évoquées. Soit les femmes nous disent ouvertement que tel ou tel enfant n'était pas désiré, soit elles expriment les difficultés d'avoir élevé leurs enfants, et mettent l'accent sur la contrainte des grossesses rapprochées.

Paulette 98 ans, est mère de quatre enfants, nés entre 1933 et 1953. Elle nous dit « *Et alors voila le début ! Et puis ma fois, bah je disais, j'aurais voulu rester avec un seul enfant, je me disais que c'était un garçon, ça me plaisait bien, j'étais contente. Oh ! J'ai dit « un deuxième si seulement j'avais une fille ». Manque de pot, trois fils! Et une fille.* » Ici Paulette nous dit clairement que si elle avait eu le choix, elle n'aurait sans doute eu que son premier enfant. Elle raconte par la suite « *Remarquez c'est beau. Mais des enfants, y a quelque chose qui ne va pas. C'est trop facile à faire* » Paulette sait que les rapports sexuels sont la cause directe des grossesses, puisque les enfants ne sont pas le fruit de « *l'opération du St Esprit* ». Cependant, elle dit ne pas y penser, la grossesse survient « *tout d'un coup* » comme une fatalité, les enfants sont « *trop faciles à faire* ».

Bernadette, 87 ans, a eu deux enfants en 1946 et 1947. Elle aussi exprime clairement que, du fait des grossesses très rapprochées, le deuxième enfant était moins attendu. Elle nous dit « *Et la deuxième tout de suite après, pareil, elles avaient 14 mois d'écart alors c'est pas beaucoup.[...] Mais un premier enfant, c'est toujours, attendu disons. Le deuxième, peut être moins. Un peu moins, mais enfin, c'est quand même une bénédiction.* »

### 3.3 L'avortement.

Bernadette témoigne d'une tante qui ne désirait pas poursuivre une grossesse, « *Remarquez que dans notre temps aussi, il y a eu des grossesses, ou ma foi, ce n'était pas souhaité. Oui mais dans le temps, il y en avait pas de solutions [...] J'ai eu une tante qui ne voulait pas en avoir, alors elle sautait sur les haies. Elle faisait tout ce qu'il fallait pour le faire tomber. Et puis ça ne s'est jamais décroché. On croyait au père Noël ! ça serait maintenant bah, ce serait pas pareil hein. Enfin c'est vieux tout ça.* » On constate que Bernadette ne prononce jamais le mot avortement, comme si c'était un sujet tabou, elle ne s'attarde d'ailleurs pas sur le sujet et clos rapidement la conversation. L'image du « père Noël » montre à quel point ces femmes étaient démunies et manquaient de ressources face à ces situations, comme si le fait que la tentative d'avortement fonctionne relevait de l'ordre d'une légende... Elle a conscience que les choses ont évolué aujourd'hui.

## IV. Attendre un enfant. Vécu et investissement de la grossesse.

On pourrait penser que des femmes peu informées, et pas « préparées » (au terme où on l'entend aujourd'hui) pourraient se poser beaucoup de questions et appréhender l'accouchement. Pourtant,

à travers les récits, très peu de femmes relatent des sentiments de peurs ou d'angoisse. Elles semblent vivre leur grossesse simplement sans que cela ne vienne bouleverser le cours de leur vie.

### 1. « Attendre neuf mois sans se poser de questions ».

Bernadette 87 ans, qui a accouché en milieu rural, parle à plusieurs reprises « d'attente ». N'ayant pas bénéficié d'un suivi régulier ou seulement par une sage-femme qui n'avait pas de « *gros pouvoirs* », elle vit sa grossesse « sans se poser de questions ». Elle se souvient : « *On savait qu'on allait avoir un enfant, et puis on l'attendait. [...] ça ne m'a pas marqué. Je savais que ça ne passerait pas comme une lettre à la poste, alors on attendait. [...] On était enceinte et puis on attendait la délivrance, en bien ou mal. [...] C'était pas la même chose, on ne vivait pas dans le même contexte. Là les jeunes femmes, elles veulent peut être savoir où ça en est... Mais là, on était enceinte, on se disait bon bah il y a plus qu'à attendre neuf mois. On se posait pas de questions. C'était pas la même mentalité non plus. Mais là, maintenant les jeunes femmes elles ont évolué, heureusement, heureusement.* »

Marie 77ans, mère de six enfants admire la manière dont les « *jeunes ménages* » d'aujourd'hui vivent « *beaucoup plus intensément les attentes des grossesses et des accouchements* ». Elle explique cela par plusieurs raisons. Tout d'abord le regard sur l'enfant qui a changé, elle fait d'ailleurs référence à Françoise Dolto qui « *a apporté quand même une espèce de révolution* ». De plus les enfants sont moins nombreux, et plus désirés. Ensuite le « travail matériel » pour tenir la maison et s'occuper des autres enfants l'a empêchée de jouir de ses grossesses. Enfin, les pères étaient moins présents, « *D'abord les jeunes femmes ont leurs enfants plus tard, il y a plus un désir d'enfant... Et heu, comme elles en ont moins aussi il y a plus... J'allais dire c'est plus intense aussi, les pères sont plus présents... Et moi j'ai souvenir d'avoir beaucoup travaillé, avec mes enfants très rapprochés mes trois aînés, très rapprochés. [...] Et je pense que le poids du travail matériel, m'a empêché de jouir des ... De jouir de mes grossesses et de mes bébés...* »

Paulette, ayant donné naissance à quatre enfants entre 1933 et 1953, est la seule qui a pris des précautions particulières pendant sa première grossesse, « *j'ai quand même mené; mais alors pas de vélo, marche à pied tout doucement, fallait prendre une vie au ralenti, j'ai mené à terme.*», sur les conseils de son médecin de famille, après avoir eu des saignements au premier trimestre de la grossesse. Cependant pour sa deuxième grossesse, elle travaille dans un commerce à Nantes « *sans réfléchir* », « *Enfin je n'ai pas eu de problèmes, j'aurais pu... j'ai tellement travaillé, j'aurais pu le perdre quand même. Et quand on est jeune, on voit pas tout.* ».

Les autres femmes ne semblent pas avoir modifié leurs habitudes de vies. Madeleine qui accouche en 1949 semble avoir bénéficié d'un congé maternité alors qu'elle exerçait comme que secrétaire. Elle ne nous donne pas plus de détails sur ce congé. Cependant, Madeleine ne semble pas avoir plus profité de ses grossesses, que les autres femmes puisqu'elle nous dit « *Non, mes grossesses ne m'ont*

*pas tellement marqué hein » et « Je vous parlerais bien plus facilement de ma vie au couvent que de mes grossesses. ».*

## **2. Une approche sereine de l'accouchement ?**

Aucune femme n'aborde d'elle-même la crainte ou l'appréhension de l'accouchement. Lorsque nous leur posons la question, elles ne redoutent que rarement ce moment de leur vie.

Thérèse, 96 ans dit ne pas appréhender son premier accouchement, elle ne détaille pas ce sentiment, et revient rapidement sur le ressenti de la douleur, *« Ben non, j'appréhendais pas, mais j'ai eu mal, alors j'étais pas contente. Vous savez, quand on a mal, quand ça prend dans les reins, ça n'avance pas. J'étais trois jours. »*

Bernadette 87 ans, a un discours plus ambigu, puisqu'elle nous dit une première fois *« Ah bah là je ne m'en rappelle plus. Mais il est certain que pour un premier enfant, on a dû appréhender un peu. C'est sûr. »* Puis plus loin, *« On n'y pense pas, on n'y pense pas. On est tout à la joie d'avoir un bébé, on ne pense pas que ça puisse mal se passer. Enfin moi personnellement. »*

Marie, 77 ans nous dit *« Non, pas eu de frousse... Je trouvais pas ça très confortable... mais bon c'est vrai que je savais pas grand chose... Mais peut être que quand on sait pas grand-chose on s'inquiète moins ! (Rires). Peut être que j'étais naïve et... Je crois que je devais être naïve et confiante ! »*. Ici, elle met en parallèle une grossesse sereine avec le « peu de savoir ». Ainsi le fait ne pas savoir grand-chose sur cette grossesse, et de s'investir peu dans la grossesse, amène Marie à se sentir plutôt rassurée. On peut alors se demander si le « peu d'informations » concernant la grossesse et l'accouchement de la part de la famille, est seulement « un tabou » ayant rapport à la sexualité, ou un moyen de « protéger » les jeunes femmes des risques qui les attendent à l'accouchement.

D'ailleurs, on remarque que Paulette, 98 ans, et Marie 77 ans, disent ne pas avoir eu d'appréhension avant l'accouchement, mais le mettent en relation avec le fait d'avoir toujours eu des accouchements normaux qui ce sont bien passés... *« Ah non! J'ai pas eu peur, jamais. Enfin j'ai jamais été endormie ni rien, j'ai eu des accouchements tout à fait normaux. »* et *« Enfin faut dire que oui, je n'ai pas eu de problème du tout du tout. »*. On peut alors se demander s'il s'agit vraiment d'un ressenti « préalable » à l'accouchement, ou si elles se souviennent ne pas avoir eu peur « au moment » des accouchements, dans le cadre d'un déroulement facile des événements.

## **3. Les risques de la maternité.**

### *3.1 La peur de l'enfant « anormal ».*

La moitié des femmes interrogées disent craindre des malformations fœtales. Elles emploient des termes assez éloquents.

Paulette, 98 ans, nous dit, « *Mais je recommanderais à quelqu'un qui veut vraiment avoir un enfant normal, de faire attention quand même. [...] Déjà ce que j'avais peur moi, pendant mes grossesses, c'est d'avoir des enfants anormaux ou alors un petit peu... je sais pas, estropiés, quelque chose d'anormal. Enfin j'ai pris toutes les précautions qu'il fallait prendre mais je recommanderais moi, à quelqu'un, de faire très attention quand même. On veut ou on veut pas. Malheureusement, il y en a bien qui prennent des précautions et puis que ça vient ...* ». Ici, Paulette exprime la responsabilité directe de la mère dans « l'anormalité » d'un enfant, et pense que le comportement de la mère a un lien avec la santé de l'enfant.

Madeleine 82 ans, relate « *Ah et surtout surtout surtout, je me disais pourvu qu'elle soit normale, c'est ça qui m'angoissait [...]. La deuxième fois, c'était pareil hein, pourvu que le bébé soit normal, qu'il n'ait pas de tares, de maladie extraordinaire. Bah oui mais ça arrive. Enfin il y a des gens qui sont admirables, je crois qu'il y a une grâce d'état.* »

Bernadette 87 ans, nous parle aussi des risques de malformation, même si elle ne l'évoque pas clairement comme une peur pendant sa grossesse, « *Ou de malformations de trucs comme ça. Alors que maintenant vous êtes suivies, s'il y en a un qui est malformé, bah on le sait tout de suite. [...]. Il y a eu combien d'enfants, je ne veux pas dire, heu, estropiés, mais presque. Ça c'est beaucoup passé à cette époque là. Soit boiteux, soit sourds, il y a eu beaucoup de... Je veux pas dire des déchets, c'est un peu péjoratif, hein mais enfin, il y a eu une époque où il y en a eu vraiment.*» Cependant, elle a conscience que les malformations sont dépistées aujourd'hui.

Béatrice Jacques (14) évoque que les femmes d'aujourd'hui redoutent aussi « l'anormalité du bébé » en particulier pendant les trois premiers mois de la grossesse. Selon elle, ce risque est « construit » par le caractère iatrogène de certains examens médicaux proposés dans le cadre du diagnostic anténatal.

Ainsi, on constate que les femmes de l'époque craignaient ces malformations car celles-ci étaient particulièrement fréquentes, « *ça c'est beaucoup passé à cette époque là* », et qu'elles ne pouvaient savoir « qu'à posteriori » si leur enfant était normal. Aujourd'hui, les femmes seraient plutôt inquiètes par la possibilité même de pouvoir savoir si leur enfant est porteur d'une anomalie génétique, ou une malformation. La notion de « risque », alimentée par les examens diagnostics, fait exister différemment cette crainte de l'enfant anormal.

### *3.2 La peur de mourir.*

Pourtant consciente que cela existe, aucun témoignage n'exprime clairement une peur de mourir en couches. Cependant, deux femmes évoquent la diminution du nombre de décès maternels de nos jours.

Paulette qui a accouché trois fois à domicile nous dit « *Et puis on est plus autant... Ma mère avait une amie quelle aimait beaucoup ma foi, et elle a eu des fièvres puerpérales et elle est morte. Et le bébé, il n'a pas survécu bien longtemps, on voit plus ça maintenant. Mais faut beaucoup d'hygiène, on peut pas se confier à n'importe qui. Mais maintenant, forcément ça n'existe plus les accouchements à domicile et c'est peut être aussi bien parce qu'il y a tout dans la maternité. [...] Non et puis à domicile quand y a personne pour aider, hein... J'en ai eu deux dans mon commerce, ça n'a pas été drôle. »*

Bernadette nous dit « *je pense que dans le temps, il y avait plus de décès aussi que maintenant* ». Bernadette a accouché à la campagne et elle parle du fait que le médecin était très loin et que la sage-femme n'avait pas beaucoup de ressources en cas de problème, « *Bah ça dépendait, nous comme on était à la campagne, va savoir quand il aurait pu venir. Le bébé ou la maman auraient pu mourir avant que le ... [...] Enfin je sais pas, aucun médecin n'aurait pu arriver à temps si ça c'était mal passé. Parce que déjà, il fallait aller dans le pays même, pour téléphoner. Et puis pour que le médecin vienne il fallait une voiture, il fallait qu'il soit là.* ». Cependant, elle n'évoque pas directement la peur de mourir, dans son récit.

#### **4. Etre enceinte « une respectabilité ».**

La grande majorité des femmes interrogées se sont senties très épanouies pendant leur grossesse, du moins pour leur premier enfant qui était, pour toutes, désiré.

Les seuls « maux » de la grossesse décrits sont les nausées et les vomissements relatés par quatre des six récits. Thérèse et Louise ont tout de même été marquées par ces vomissements puisqu'elles se rappellent avoir bénéficié d'un traitement médical, « *Bah non, pour l'ainé j'ai vomi ! Oh j'ai été malade, oh là là, un mois, tout le mois d'août, finalement il m'a donné... Du sérum de jument grvide!* », « *Alors là, à la deuxième, pareil heu, vomissements mais vraiment très très forts; qu'ils m'ont fait des piqûres. Mais là, je pourrais pas vous dire le nom... intraveineuses.* »

A part cela, Louise, qui a accouché trois fois en clinique privée de 1958 à 1964, et qui a suivi des cours d'ASD, nous dit avoir été très heureuse pendant sa grossesse. Elle évoque « *Mais vous savez je garde toujours un bon souvenir, et combien de fois je le dis, j'étais très contente quand j'étais enceinte. [...] Et d'être enceinte, on a une respectabilité, on est, je sais pas. Et on est fier.* » Est-ce parce qu'elle avait enfin accompli son rôle de femme et d'épouse, un des rares « rôles » importants donné à la femme, à l'époque, et encouragé par la société ?

Paulette a quitté le milieu rural pour la ville, en s'éloignant de ses parents maraichers, elle donne naissance à quatre enfants entre 1933 et 1953. Elle nous dit « *Moi j'étais très forte de ventre, tout de suite ça s'est vu hein... Je m'en fichais pas mal. J'ai une de mes petites filles, là c'est son premier, arrière petite fille, qui avait son bébé fin janvier. Et ben elle était heureuse, elle était heureuse de le*

*montrer !* » Paulette se compare aux jeunes femmes d'aujourd'hui, heureuses de montrer leur « ventre rond ».

Dans le cas de Paulette et Louise, les grossesses étaient donc tout à fait assumées.

Cela contraste avec Bernadette qui a accouché à la maison, à la campagne, dix ans avant Louise et qui nous dit « *Je trouve, les jeunes femmes ont des visites qu'elles sont obligées de passer, elles sont mieux suivies.[...] Tandis que nous dans le temps, on nous regardait pas hein...* ». Ici le peu de médicalisation pourrait être ressenti par Bernadette comme un désintérêt du corps médical, qui ne « la regardait pas ». D'ailleurs dans le village de Bernadette, les femmes enceintes ne montraient pas leur grossesse et s'habillaient avec des vêtements larges.

## **V. La douleur de l'accouchement.**

### **1. Douleur et « savoir ».**

Sur les six entretiens, deux femmes n'évoquent pas du tout la douleur avant que nous introduisions cette notion. Quatre d'entre elles l'évoquent spontanément, plus ou moins rapidement, et selon une intensité variable.

Louise qui a été préparée par des cours d'accouchement sans douleur, et qui accouche trois fois en clinique privée, semble amplifier la douleur qu'elle a ressentie, car elle est finalement très fière d'avoir pu « se dominer ». Pour elle, le fait de se dominer paraît être assimilé à une absence de « cris », contrairement à d'autres patientes « *qui criaient, qui criaient* ». Elle se compare d'ailleurs à ses filles qui accouchent sous « péridurale », et ne vivent pas de « vrais accouchements ». Elle emploie le champ lexical de la « souffrance », du « mal », et des termes assez forts, « *j'avais un chien qui me rongait les reins tellement j'avais mal* », qui se transforme plus loin en « *une armée de chiens qui me mangeaient les reins* ».

Paulette, accouche de quatre enfants de 1933 à 1953, le premier à l'hôpital pour une césarienne, et les autres à domicile avec la même sage-femme. Au contraire, elle n'évoque pas du tout la douleur avant que nous lui posions la question de « l'appréhension » avant l'accouchement. Elle nous dit n'avoir eu aucune crainte, et met cela en relation avec le fait qu'elle ait déjà assisté à deux accouchements pendant sa jeunesse. Elle savait donc qu'on souffrait, mais « *elle savait pourquoi* ». Il semble donc que le fait d'avoir assisté à d'autres accouchements lui a permis de « savoir » avant, et de se préparer à sa façon, à ce qu'elle allait vivre à son tour.

Qu'en est-il des accouchements à domicile chez les parents ? Thérèse qui a accouché en 1937 et 1938 chez ses parents à Dinan, évoque rapidement la difficulté de la longueur du travail pour son

premier enfant « *Oui, ça a été dur, j'ai été trois jours à gémir* ». Le verbe gémir, montre aussi l'émission de sons, même s'il n'a pas tout à fait la même connotation que le « cri ». Le gémissement fait ici plus penser à une « plainte ». Dans son récit, elle emploie aussi le champ lexical de la souffrance, pour décrire les douleurs d'accouchement. Thérèse elle ne semble pas avoir été préparée à une telle douleur, « *j'ai eu bien mal aux reins hein, et puis je savais pas ! [...] dans ce temps là on n'était pas très au courant* ».

Bernadette elle, n'évoque pas du tout la douleur, avant que nous lui demandions si elle se souvenait avoir eu mal. Pour son deuxième enfant, elle accouche très rapidement, elle ne relate pas la moindre douleur, « *C'était encore plus vite, c'était encore plus vite, parce que je me souviens que ma mère m'avait dis « écoute tu arrives à ton terme, ce serait peut être pas mal de penser à préparer les layettes* ». Alors je dis bon bah j'y vais. J'étais en train de faire justement, de laver la layette. Et voilà, elle s'est présentée, c'était 8 heures du soir. Très rapide. ». Même si elle n'a pas assisté à d'autres accouchements comme Paulette, elle aussi « *savait que ça ne passerait pas comme une lettre à la poste* », alors elle « *attendait* ». Il semble donc qu'elle était prête elle aussi, par un certain « savoir commun ».

On peut donc penser que pour les accouchements à domicile, le savoir transmis par le cadre familial, avant l'accouchement permet de mieux tolérer la douleur. La manière dont les femmes étaient préparées « à leur façon » a donc un rôle dans le ressenti de la douleur.

## **2. De la « douleur » à la « contraction ».**

Dans les récits récents, même si les termes de « douleur » et de « souffrance » sont utilisés, ce sont surtout les « contractions » qui sont décrites par leur intensité et leur régularité. Elles permettent aux femmes de nous faire part de l'état de douleur dans lequel elles se trouvaient. La capacité à « gérer » la contraction est très souvent relatée, comme pour témoigner du « niveau » de la douleur, « insurmontable » ou pas.

Delphine 33 ans, nous explique « *puisque les contractions ont commencé...on a commencé à les compter à 21h, puisque ça devenait un peu plus régulier. [...] Même si à la première contraction, celle qui a vraiment...J'me suis dit : « Tiens, des comme ça j'en ai jamais eu ! ».[...] Euh, et elles ont commencé à monter en puissance et j'ai appris pendant...donc elles ont commencé à bien remonter, tout repartait [...] Donc là j'avais des contractions assez espacées, très fortes mais assez espacées, c'était gérable. J'étais beaucoup moins sûre de ma capacité à les gérer rapprochées.*»

Dans les récits actuels, dans la grande majorité des cas, la douleur est évoquée en association avec la péridurale.

Sarah 38 ans, raconte « : *Puis il y avait aussi toute la douleur qui était là, je...Parce que la péridurale a pas très bien marché, donc du coup...voire même pas du tout marché ! Elle a marché sur ma moitié. Et c'est vrai qu'à la fin, bah, accoucher sans...Fatiguée, j'ai vomi, j'en pouvais plus !* ».

Delphine nous dit « *Et en fait, j'ai appris pendant le travail, parce que moi je suis arrivée en disant : « La péridurale pour l'instant, j'en ressens pas le besoin. »* ».

Il est intéressant de constater que Marie, 77 ans, qui a accouché de six enfants entre les années 1953 et 1967, ne parle pas du tout de douleur dans son récit. Elle commence aussi par parler spontanément de la péridurale, « *et alors pour l'ainée, heu j'ai, il était pas du tout question de péridurale naturellement, je n'ai pas eu sur les six accouchements, heu jamais, la péridurale n'existait pas hein.* » Marie tente ici de comparer son récit par rapport à l'idée qu'elle se fait des accouchements actuels.

### **3. Les rôles de la douleur.**

Dans ces entretiens, la douleur est aussi évoquée comme quelque chose de positif, ayant divers rôles à jouer dans le déroulement de l'accouchement.

#### *3.1 Le début du travail.*

Dans de nombreux récits, la douleur et les sensations, jouent le rôle de l'alerte du début de travail, les femmes savent d'ailleurs rapidement lorsqu'elles sont en travail.

Louise, 75 ans évoque simplement cette phrase « *Et quand les douleurs m'ont prise pour accoucher...* ». Elle établit directement le lien entre le « moteur », la douleur et le « but », l'accouchement. « Les douleurs » deviennent ici le sujet principal, puisqu'elles « prennent » Louise pour la faire accoucher. Louise pour son deuxième accouchement nous dit « *Bon, alors la voiture, et puis je pensais pas, et puis d'un seul coup, on dinait chez ses parents, et je lui dis d'un seul coup, « écoute on ferait bien de rentrer ».* » De la même façon, Louise pour son deuxième enfant sait « *d'un seul coup* » qu'elle est en travail par des sensations qui l'alertent, « *Parce que je commençais, il y avait des petits quelques choses qui m'alertaient un petit peu.* »

Thérèse, 96ans, décrit « *Alors ça m'a pris... Je jouais aux cartes jusqu'à dix heures, je me suis couchée, je commençais à avoir un peu mal.* » Thérèse a aussi été « prise » par le « ça » qui décrit sûrement le travail, elle le met en relation avec le début des douleurs.

Marie 77 ans, a aussi su rapidement « *Quand j'ai eu les premières contractions je suis allée chez elle.* ».

De même pour Madeleine 82 ans, raconte « *Et puis bah j'ai senti que ça allait venir. Et là, j'ai téléphoné à mon mari* ».

Cependant dans deux récits, c'est la rupture de la poche des eaux qui annonce le début du travail.

Contrairement aux générations précédentes, de nos jours, certaines femmes semblent avoir du mal à réellement identifier le début de travail, et paraissent douter. Il semble que les douleurs et les sensations soient moins utilisées comme témoin de début de travail, au profit de la description de la contraction (régularité, intensité), et d'astuces (Spasfon, bain...).

Emeline 33 ans, se repère à son premier accouchement pour analyser les contractions qu'elle ressent, « *donc j'ai eu mes premières contractions mardi dernier vers 20 h, ça s'est installé progressivement, en plus ce qui est bien, c'est que c'est mon deuxième, je les ai reconnues immédiatement. Alors que pour le premier, j'étais un peu plus dans le flou, je ne savais pas trop ce que c'était.* »

Delphine, 33 ans, utilise un moyen médicamenteux pour s'assurer qu'elle est bien en travail. « *J'ai pris un Spasfon, j'ai vu que ça passait pas, donc j'me suis dit : « Bon ça devrait pouvoir enfin commencer à être ça ! ».* »

### 3.2 L'évolution du travail.

Les douleurs ont aussi un rôle dans l'évolution du travail, et sont donc nécessaires à la bonne avancée des évènements.

Lorsqu'elle accouche chez ses parents en 1938 de son deuxième enfant, l'intensité de ses douleurs guide Thérèse qui raconte « *Je jouais aux cartes jusqu'à dix heures, je me suis couchée, je commençais à avoir un peu mal. A minuit je me suis réveillée alors là, c'était plus mal, alors mon mari est parti chercher le médecin ; le même toujours.* ».

Lorsque Marie accouche chez une sage-femme en 1959, pour son quatrième enfant, c'est la fréquence des contractions qui guide la sage-femme qui peut ainsi se libérer à temps pour l'accouchement. Elle nous explique « *Et alors cette sage-femme avait donc heu, consultait au rez de chaussée, et elle avait une chambre ou deux au premier étage. Quand j'ai eu les premières contractions je suis allée chez elle. Heu, elle m'a installé dans une chambre au premier, et j'avais une sonnette, et à chaque fois que j'avais une contraction, je sonnais ! Donc la sage-femme a pu suivre les rythme des contractions et se libérer, bah, en temps voulu. Et donc j'ai eu ce bébé chez elle.* ».

On remarque que l'on passe entre ces deux extraits de l'étude des « douleurs » à l'étude des « contractions ».

Aujourd'hui en salle de naissance, la sage-femme guette le « tocographe » du monitoring sur des ordinateurs, et décrit la contraction en fonction de « son intensité, sa durée, sa régularité, son intervalle, sa forme, son relâchement ».

On peut penser que, de la même manière que les femmes souhaitent « objectiver » le début du travail par des procédés rationnels, le personnel médical tend à « objectiver » l'avancé du travail par les contractions. D'autant plus lorsque la « douleur » est biaisée par la péridurale.

Cependant, il serait réducteur de dire que la sage-femme de nos jours ne s'intéresse qu'aux contractions enregistrées par le tocographe, puisqu'elle peut aussi juger de l'activité utérine et du déroulement du travail par son sens clinique.

### 3.3 Devenir mère.

Dans ces deux récits, il semblerait que les douleurs de l'accouchement permettent à ces femmes de devenir ou redevenir mère de l'enfant à naître.

Louise 75 ans, exprime une très grande fierté d'avoir souffert à ses accouchement, en particulier lorsqu'il s'agissait de sauver sa fille lors de son deuxième accouchement. Elle y revient par trois fois dans son récit. On peut citer plusieurs passages de son histoire qu'elle exprime avec une vive émotion « *Mais maintenant je vois mes filles, là, mes deux filles qui ont accouché. Et je leur dis souvent « mais c'est pas des accouchements, vous avez pas connu comme moi [...]. Et ben je dis, « oui mais vous savez pas ce que c'est vraiment accoucher ». [...] Moi je dis à mes filles, c'était rien vos accouchements à côté de moi. [...] Oh je dis avec ça, vous savez même pas ce que c'est que d'accoucher. Je dis si t'avais eu comme moi, à ta sœur, avec les deux cordons, qu'il fallait que j'écoute et sans être endormi, il y avait pas de péridurale. Et il fallait, parce que sinon je l'expulsais, je l'étranglais.* » Ici, Louise garde à l'esprit que cette douleur lui a permis d' « accoucher » au sens premier du terme. Elle est persuadée que sa maîtrise, face aux douleurs de l'accouchement, lui a permis de mettre au monde sa fille, en vie.

Après que nous lui ayons expliqué en quoi cela consistait, Bernadette 87 ans, qui a accouché deux fois dans la Meuse chez ses parents, donne aussi son avis sur la péridurale, « *Mais enfin il y a certainement des jeunes femmes qui en ont envie d'avoir les douleurs. Parce que, moi je crois que si j'étais à cette époque là, je me laisserais... Parce qu'on a plus l'impression d'accoucher à ce moment là hein... Enfin chacun son optique ! Mais il me semble que si j'avais eu des enfants sans avoir mal, ça n'aurait peut être pas été pareil. Parce que vous savez, pour la première j'ai beaucoup souffert, pour la deuxième pas du tout. Ca a quand même fait une différence... A mon avis. Je ne suis pas sûre, mais je trouve que, la deuxième... Pas qu'elle a été moins aimée. Non mais, c'était pas pareil. [...] Moi je pense que ça doit jouer. Je ne sais pas, je ne peux pas juger. Le fait d'avoir eu la deuxième là, comme une lettre à la poste ; ne m'a pas marqué comme la première. » La aussi, Bernadette exprime une certaine « nécessité » de la douleur pour pouvoir « avoir l'impression d'accoucher », elle met même en relation la douleur ressentie avec le lien créé avec le nouveau-né.*

Thérèse marque une certaine opposition aux deux récits précédemment étudiés. Elle nous dit en parlant de la péridurale, « *Il y en a qui ne veulent pas en avoir parce que faut souffrir, c'est vrai j'ai entendu ça déjà ! Sauf qu'on souffre assez après ! Quand il faut les perdre, quand il faut les mettre dans la terre, je vous assure que ce n'est pas drôle.* » Cette phrase est très éloquente. Thérèse compare ainsi la « souffrance physique » de l'accouchement à la « souffrance morale » d'une mère qui enterre son fils. Thérèse a en effet été présente « aux deux extrémités de la vie » de deux de ses quatre enfants. Ici, Thérèse nous dit qu'elle ne se sent pas seulement mère à l'accouchement, mais aussi tout au long de la vie de ses enfants, y compris lors de leurs décès.

Dans la littérature, les arguments donnés par Louise et Bernadette sur l'utilité de la douleur sont évoqués par plusieurs auteurs.

En 1976, Cl Revault d'Allonnes (8) donne plusieurs raisons invoquées par les femmes pour ne pas suivre de cours d'accouchement sans douleur. L'une d'elles concerne « certaines femmes qui estiment que la souffrance est nécessaire pour aimer l'enfant », il s'agit ici « d'une dimension de l'esprit où toute relation d'amour implique la souffrance ». En 2010, D. Le Breton (10) explique le refus de la péridurale par une volonté de certaines femmes de « ressentir les mouvements de l'accouchement sans en être le témoin extérieur », « la douleur a une dimension de mémoire d'une expérience décisive ».

Une autre raison expliquée par Cl. Revault d'Allonnes (8) renvoie à la notion de « tradition familiale » déjà étudiée lors de l'analyse du rôle de la mère. Il s'agit pour elles, « d'un refus catégorique de se dresser contre les générations précédentes, contre les choses apprises, contre l'attachement à des traditions dans une famille très hiérarchisée ; ces jeunes femmes veulent devenir mère comme leur mère, ou leur grand-mère. » En 2007, cette notion est reprise par B. Jacques (14) qui explique les raisons du refus de la péridurale par certaines femmes.

Ainsi l'arrivée de nouvelles méthodes comme l'accouchement sans douleur, ou la péridurale relance des débats sur la nécessité de la douleur de l'accouchement. Même si les arguments, qu'ils soient culturels, religieux ou médicaux, sont divers et correspondent à l'histoire personnelle de chaque femme, certains semblent perdurer au fil des générations.

### 3.4 « *Il y aura une fin, et elle sera belle* ».

La récompense ultime de l'accouchement, celle d'avoir un enfant, est décrite par certains récits, et vient « relativiser » la douleur.

Paulette nous dit, « *Et je savais qu'on souffrait, mais on souffre, on sait pourquoi. Ce n'est pas comme une maladie qu'on dit «mais où ça va t-il aller ?». Tandis que moi, c'est comme ça que je prenais ça ;*

*il y aura une fin et la fin, elle sera belle ! [...] enfin on sait bien que la personne souffre, mais on sait pourquoi on souffre, c'est ce qui me donnait du courage. »*

Dans la même optique, Marie explique que les douleurs de la montée de lait étaient plus difficiles à supporter que la douleur de l'accouchement, car elles ne s'inscrivent pas dans un même « but positif ». Elle raconte, « *A part mes montées de lait ! Et tu vois presque plus que l'accouchement, parce que t'as plus envie d'avoir mal, moi j'ai trouvé que c'est les montées de lait qui étaient pénibles, douloureuses et tout ça ! [...] Alors c'est à ce moment là que tu as vraiment envie de pleurer, parce que bon, l'accouchement tu as eu mal, mais ça a débouché sur quelque chose !! Et puis après bah, tu as envie de jouir, de te laisser aller... Vlan ! voilà les montées de lait ! ».*

Louise qui a pourtant eu mal, relativise, « *Ah lala, il y avait pas de péridurale, il y avait pas de piqûres pour nous... J'avais une armée de chiens qui me mangeait les reins. Enfin c'est un beau souvenir, un très très beau souvenir.* »

Heureusement, on constate que cette donnée ne s'est pas égarée au fil des années... Emeline 33 ans évoque « *Franchement oui, complètement, quand on a les contractions, c'est une douleur qui est terrible bien évidemment, mais après, lorsque votre enfant vient en 30 s, vous avez déjà oublié tout le travail qui a été effectué au préalable. C'est à dire que dès qu'il sort et que la sage- femme vous le remet sur votre ventre, vous avez déjà oublié et je pense que toutes les mamans disent ça après, vous verrez, mais on a complètement oublié, c'est vrai qu'après quand ils sont là, c'est une véritable joie quoi ! Toutes les douleurs sont effacées.* »

#### **4. L'utilisation des anesthésiques.**

Trois des femmes interrogées ont « bénéficié » de méthodes anesthésiques.

Lors de son accouchement chez sa mère, Thérèse a reçu une anesthésie générale par l'éther, même si elle émet un doute quand à la nature du produit. Elle évoque la raison de cette anesthésie par la pose d'un forceps. « *Ma foi, finalement il m'a fichu un machin de coton avec de l'éther sans doute, je sais pas, sous le nez pour que je dorme, et il m'a mis les fers. Il m'avait un peu écorchée mais il s'en était pas aperçu alors je suis restée comme ça. Ça ne m'a jamais gêné ! ».*

Thérèse a eu une césarienne pour son deuxième enfant, on suppose donc qu'elle a aussi bénéficié d'une anesthésie dont elle ne parle pas du tout.

Marie parle d'une anesthésie générale dont la raison invoquée est l'épisiotomie. Elle précise qu'il n'y a pas eu de forceps. « *Alors pour l'ainée, j'ai eu une anesthésie générale à la fin [...]. Et ben je pense que c'était parce que la dilatation avait été complète mais bon j'ai eu quand même heu... Bon on appelle ça une épisiotomie ? Et je pense que j'ai eu ça. C'était pas une histoire, bon il y a pas eu de forceps... [...] Et ben j'ai dû avoir quand même une incision... Et c'est pour ça qu'on m'a endormie... »*

Madeleine explique « *Heu j'ai trouvé que c'était très douloureux. Très douloureux. Alors ils m'avaient quand même mis un petit peu de peroxyde d'azote. Je me souviens de ça. J'avais été déchirée, il a fallu qu'ils me recousent. Je m'en souviens plus trop, de ma fille.* » Madeleine est la seule qui bénéficie d'une anesthésie pour pallier à la douleur et non pas pour que le médecin effectue un geste technique. Quoi qu'il persiste un doute dans la formulation de cette phrase. A-t-elle reçu du peroxyde d'azote pendant le travail, ou pour effectuer la suture de la déchirure ? On ne sait pas bien non plus si c'est l'effet du peroxyde d'azote qui lui rend difficile de se souvenir de sa fille, ou s'il s'agit d'autres raisons plus complexes.

Dans ces trois récits, aucune des femmes n'exprime d'avis ou d'émotion, par rapport à cette anesthésie. Elles lui attribuent une raison dans chaque cas, et semblent plutôt subir cette intervention sans rechigner.

On note cependant que lorsque Paulette évoque le fait d'être endormie, elle nous dit « *Ah non! J'ai pas eu peur, jamais. Enfin j'ai jamais été endormie ni rien, j'ai eu des accouchements tout à fait normaux.* ». Pour elle l'anesthésie est donc associée à un déroulement « anormal » de l'accouchement.

## **VI. La maternité aujourd'hui. Ce qu'elles en disent.**

Même si les femmes interrogées racontent les grossesses et accouchements qu'elles ont vécus à un moment donné, elles contextualisent souvent spontanément leur récit avec leur idée de la maternité d'aujourd'hui. Il nous semblait intéressant de prendre en compte leurs idées et de les rassembler, pour nous permettre d'observer une réelle « évolution » au fil du temps, et non pas de considérer ces récits figés dans une époque.

### **1. L'augmentation du recours à la médecine.**

#### *1.1 Un meilleur suivi de la grossesse.*

Marie 77 ans, est la seule qui emploie le terme de « médicalisation ». Il semble que pour elle, un des aspects de cette médicalisation de la maternité soit l'augmentation du suivi de la grossesse. Pour ces trois premières grossesses suivies par un médecin à la clinique de Rouen en 1953, 1954 et 1956, elle bénéficie d'un suivi « *beaucoup, beaucoup plus simple, beaucoup moins médicalisé que maintenant* ». Pour elle le « simple » fait référence à l'absence d'examen complémentaires pendant la grossesse. Elle nous renvoie en effet à ses belles-filles, qui « *au moment d'une grossesse font tout de suite des examens pour savoir si elles ont eu la toxoplasmose, et tout...* » Marie regrette de n'avoir pas bénéficié de ces examens car sa fille aînée souffre de problème auditifs, qu'elle attribue à un

manque de surveillance « *Mais à la limite pas surveillée du tout parce que je te dis que l'ainée a eu ce gros problème* ». Plus loin, elle nous demande d'ailleurs depuis quand ces examens sont devenus systématiques.

Marie qui a eu six enfants, a pu constater une évolution du suivi de la grossesse entre ses premières grossesses, et la dernière, à l'hôpital de Nantes en 1967. Elle nous dit « *Et puis alors après pour le dernier, c'était ici à Nantes. Un suivi classique de grossesse, puisque j'ai un souvenir un peu plus médicalisé... Mais pas d'ennuis parce que ça c'est toujours bien passé, nan nan j'ai eu toujours des grossesses superbes.* » Pour elle, un suivi « classique », se rapproche plutôt d'un suivi « médicalisé », elle fait sans doute référence aux suivis actuels.

Bernadette 87 ans, qui a accouché deux fois chez ses parents à Dinan en 1946 et 1947, pense que les femmes d'aujourd'hui sont « mieux suivies ». Pour elle, le suivi actuel de la grossesse passe par une augmentation « *des visites qu'elles sont obligées de passer* ». Les femmes « *passent des visites tous les deux ou trois mois ou quelque chose comme ça* ». Pour elle, ces visites, obligatoires et régulières permettent plutôt un dépistage des complications « *Alors si il y a un pépin, tandis que nous dans le temps, on nous regardait pas hein...* »

### *1.2 De la sage-femme au médecin.*

Pour Marie et Bernadette, l'évolution du suivi de la grossesse passe aussi par une modification du soignant intervenant dans ce suivi. Pour elles, le médecin devient de nos jours le témoin de la médicalisation du suivi des grossesses.

Pour Marie, un suivi médicalisé de la grossesse coïncide forcément avec l'intervention d'un médecin. Pour son quatrième accouchement, Marie accouche au domicile de la sage-femme en 1959. Elle nous dit, « *Mais je pense que j'ai pas dû avoir d'accoucheur, c'était au Havre, donc je pense que ma grossesse a été suivie par la sage-femme. Pour le quatrième, je n'ai pas eu affaire à un médecin. Je pense que maintenant, c'est plus du tout possible ça si ?* ». Ainsi, Marie est persuadée que de nos jours, avec un suivi « classique », donc « médicalisé », la femme ne peut plus se passer de l'intervention d'un médecin. Elle met d'ailleurs directement en relation le suivi par la sage-femme comme quelque chose de peu médicalisé, « *Moi j'ai bien aimé mes suivis de sage-femme et là, bon il n'y avait pas beaucoup de médicalisation.* »

Pour Bernadette aussi, le suivi actuel de la grossesse passe par l'intervention d'un médecin. Lorsque Bernadette accouche à domicile, c'est une sage-femme qui suit la grossesse, « *On n'était pas suivi par les médecins comme maintenant. Ce n'est pas le même... En général ça se passait bien, on prenait rendez vous avec des sages-femmes. C'était des sages-femmes, enfin chez moi, j'étais à la campagne.* »

## 2. Une modification du lieu d'accouchement.

### 2.1 Des accouchements plus sûrs.

A travers leurs paroles, les femmes nous montrent qu'elles sont conscientes que les accouchements à domicile diminuent au profit des accouchements en structures hospitalières.

D'ailleurs, pour Louise 75 ans, qui donne naissance à ses trois enfants en clinique en 1958, 1959 et 1964 ; les accouchements à domicile sont déjà dépassés et correspondent à la génération de sa mère, « *Et je pense que moi, du temps de ma mère quand elle a accouché de moi c'était encore à la maison. Il y avait pas d'hôpital ou de clinique.* »

Cependant quatre des femmes interrogées ont vécu au moins une fois un accouchement à domicile, en dehors d'une structure hospitalière.

Pour Paulette et Bernadette, de nos jours, les femmes accouchent plus en sécurité à l'hôpital.

Paulette 98 ans, pense que les accouchements à domicile ont totalement disparus, « *Mais maintenant, forcément ça n'existe plus les accouchements à domicile et c'est peut être aussi bien parce qu'il y a tout dans la maternité.* » Elle évoque les nombreux risques liés à la maternité « *il y a de tout* », et se rappelle que « *sa mère avait une amie quelle aimait beaucoup ma foi, et elle a eu des fièvres puerpérales et elle est morte.* » En précisant « *on voit plus ça maintenant. Mais faut beaucoup d'hygiène on peut pas se confier à n'importe qui.* », Paulette montre l'évolution de la prise en charge de la mortalité maternelle grâce à l'hygiène, en particulier à l'hôpital. Elle évoque aussi le manque de recours en cas de problèmes « *Non et puis à domicile quand y a personne pour aider, hein...* »

Bernadette 87 ans, a accouché deux fois à domicile en milieu rural. A propos des accouchements à domicile, elle évoque la difficulté de l'accès au médecin en cas de problème puisque la sage-femme « *n'avait pas de gros pouvoirs* ». Elle montre donc aussi le manque de recours en cas de survenue d'un problème. Elle nous dit « *Enfin je sais pas, aucun médecin n'aurait pu arriver à temps si ça c'était mal passé.* » Elle montre aussi une diminution de la mortalité maternelle et infantile de nos jours « *je pense que dans le temps, il y avait beaucoup plus de décès aussi que maintenant* ».

### 2.2 Raccourcissement de la durée de séjour à la maternité.

Les femmes interrogées devaient rester longtemps alitées après leur accouchement, qu'elles accouchent à l'hôpital ou à domicile. Elles sont alitées en moyenne 8 à 10 jours après l'accouchement. Certaines parlent d'un raccourcissement de la durée du séjour en maternité, de nos jours.

Paulette nous dit « ... *autrefois, on n'avait pas le droit de se lever avant le 9<sup>ème</sup> jour, même juste pour aller aux toilettes et encore si on pouvait arriver à avoir un bassin dans le lit... ça c'était trop long, trop long quand même. Alors, « oui mais vous aurez des descentes d'organes et ci et ça ».* Dieu merci, j'ai fait comme on m'a dit, je n'ai pas eu de descentes d'organes, j'ai pas eu d'ennuis, jamais de problèmes. Mais maintenant, c'est peut être un peu quand même trop tôt. Parce que je trouve qu'enfin, c'est à chacun de voir son tempérament, mais quand on est jeune, on ne réfléchit pas toujours quand même. ». Le repos strict imposé à la maternité était difficile à supporter pour Paulette. Cependant elle semble dire qu'aujourd'hui, les sorties se font un peu trop tôt. Paulette, qui est encore persuadée que le fait de se lever trop tôt entraîne des descentes d'organes, ne comprend pas bien cette « contradiction » de prescription médicale.

Louise pense que les femmes restent moins longtemps en clinique, mais elle ne nous donne pas son avis sur la question, « *Et puis je suis restée, comme maintenant, on reste plus trop longtemps en clinique, moi je suis restée quand même dix jours. Maintenant ça change, et c'est vrai qu'ils nous gardent plus trop longtemps maintenant, à l'hôpital et à la clinique. »*

Marie a constaté une évolution entre ses différents accouchements, puisqu' elle est « poussée dehors » pour son dernier enfant en 1967, faute de place. Elle se souvient, « *on restait quand même plus longtemps à la maternité. Parce que... Ah non ! ici par contre à la clinique, il y avait beaucoup de monde et on m'a poussé un peu dehors pour le 6ème.* » Pour elle, le fait d'être obligée de sortir plus tôt est très mal accepté.

### **3. L'apparition de nouvelles techniques.**

#### *3.1 Connaitre le sexe de son enfant.*

L'un des principaux changements en matière d'obstétrique est l'apparition de l'échographie, souvent évoquée par les femmes.

Le médecin de Louise, 76 ans, devinait le sexe de l'enfant grâce à l'auscultation cardiaque, « *Mais quand elle m'auscultait, la doctoresse, elle me disait « ça c'est un cœur de fille qui bat », oh je me disais, elle dit « c'est un cœur de fille, il bat lentement, c'est un cœur de fille ».* » Concernant l'échographie, Louise nous dit « *Mais ce que je regrette maintenant c'est que, c'est ça, ils font trop les choses. Je vous dis, nous l'échographie, on savait pas ce que ça allait être. Alors quand la docteur avait dit « c'est un cœur de fille, et c'était un garçon... ».Mais c'est très...je regrette pas... »*

Bernadette, 98 ans, parle de surprise, mais ne donne pas vraiment son avis concernant la découverte du sexe par l'échographie « *Et ça on le savait pas avant, maintenant on sait. Maintenant on sait ce qui vous attend. Dans le temps on ne savait pas. C'était la surprise. »*

### 3.2 Dépister les malformations.

L'échographie permet aussi de nos jours de dépister de nombreuses malformations fœtales. C'est Bernadette qui l'évoque, même si elle ne cite pas le mot « échographie ». Elle dit « *Ou de malformations de trucs comme ça. Alors que maintenant vous êtes suivies, s'il y en a un qui est malformé, bah on le sait tout de suite. Et alors que, dans le temps, bien formé ou malformé on le laissait venir. [...] Tandis que maintenant, les jeunes femmes sont suivies, et si il y a quelque chose qui va pas, on le leur dit tout de suite. Pas comme dans le temps. Dans le temps, on allait jusqu'au bout. Bon ou mauvais, on allait jusqu'au bout.* » Par les termes « laissait venir » et « jusqu'au bout », Bernadette pourrait vouloir évoquer une interruption médicale de grossesse, même si elle ne détaille pas le sujet.

Paulette parle de l'apparition de nouveaux appareils, « Bon enfin, et pis y avait, y a tout ce qu'il faut, y a des appareils maintenant... », même si elle ne détaille pas ces différentes techniques.

### 3.3 Evolution de la technique de la césarienne.

Thérèse évoque la cicatrice de sa césarienne « *Alors j'ai donc été à l'hôpital de St Cloud où on m'a fait une césarienne, j'étais vexée! Vexée d'avoir mon pauvre ventre ouvert. Vous savez, quand j'ai été bien, je pouvais coucher mon doigt dans la coupure, alors regardez les jeunes femmes de maintenant, que ça se voit à peine. Et enfin, j'étais malheureuse parce qu'à chaque instant, les infirmières descendaient à l'abri parce que ça sonnait, alors ... C'est comme ça.* » Elle a conscience que les cicatrices sont plus discrètes de nos jours. Sa cicatrice très visible ne semble pas l'avoir aidée à accepter cette césarienne, et lui renvoie l'image de ce moment désagréable dans le contexte de la seconde guerre mondiale.

On constate donc que ces femmes semblent intéressées, et très au courant sur l'état actuel de la maternité, de part leur lectures ou le vécu de leurs filles ou belles filles. Elles évoquent des avis différents et sont bien conscientes qu'il « *y a le pour et le contre* », « *du positif et du négatif* » et que « *ça va d'une extrémité à l'autre* ».

## CHAPITRE 3 : CONCLUSION

La réalisation de ce mémoire nous a permis de mieux connaître les évolutions en obstétrique et de comprendre comment le vécu de la maternité s'est progressivement modifié au fil des générations.

Tout d'abord, nous avons pu observer comment ces évolutions de la maternité sont ancrées dans une évolution de la société, sont parfois motivées par des données politiques et sociales, et s'inscrivent dans un élargissement globale du champ de la médecine. Cependant, les récits nous

montrent comment des données personnelles, familiales et culturelles viennent aussi modifier la manière dont les femmes vivent leurs maternités.

A ce propos, Y. Knibiehler (7) montre qu'une rupture s'est produite entre les générations de femmes. « Entre les générations, ce n'est pas l'âge qui fait la différence : l'appartenance à une génération se fonde essentiellement sur des références sociales et culturelles, ici les choix et les comportements liés à la maternité. »

Ce mémoire était aussi une manière de nous interroger sur le terme « d'accouchement naturel » qui semble de plus en plus présent à l'esprit des femmes, et de certains praticiens, dans une époque de forte médicalisation de la naissance.

Ainsi, nos grands-mères accouchaient elles de manière plus naturelle que les femmes d'aujourd'hui ?

Nos lectures nous ont permis de nous questionner sur ce sujet. Cl. Revault d'Allonnes (8) évoque que « l'homme ne voit et ne vit jamais les faits biologiques qu'à travers le statut que leur donne sa propre société, et ce statut change incessamment dans l'espace et dans le temps. Ainsi, chaque société a sa manière traditionnelle, apprise et transmise, de se moucher, d'uriner, de se laver, d'être malade et de se soigner, de pratiquer les rapports sexuels, de mourir et de naître. La représentation de la grossesse, de la naissance, de l'enfant, de la place et du rôle de la douleur, tous ces éléments ne sont pas de pures données naturelles; ils sont au contraire si fortement modelés par la société qu'on les croirait codifiés. »

Pourtant de nos jours, l'accouchement « naturel » est souvent opposé à l'accouchement « médicalisé ». E. Badinter (15) constate que pour certaines femmes, la péridurale va à « l'encontre universel de la naissance naturelle ». Elle évoque aussi que certaines femmes préfèrent accoucher à domicile, avec une sage-femme, « convaincues que la naissance est un phénomène naturel et non un problème médical ». Pour elles, l'accouchement naturel revient donc simplement à éliminer « le médical ».

Pour M. Odent,(16) l'expression de « naissance naturelle » est périmée, et on ne peut l'utiliser que rétrospectivement lorsque la mère a donné naissance sans médicaments et sans intervention. Selon lui, la naissance culturellement contrôlée est en fait une naissance médicalement contrôlée dans nos sociétés.

B. Jacques (14) introduit une autre notion, en soulignant que l'accouchement à domicile n'est pas une pratique démedicalisée mais plutôt détechnicisée.

Suffit-il qu'un accouchement soit « démedicalisé » pour qu'il soit « naturel » ? Un accouchement ne peut-il pas être médicalisé, mais avec peu de techniques et d'interventions. Même si nous ne

pouvons répondre entièrement à ces questions aujourd'hui, et si nous constatons que la définition du naturel varie d'une femme à l'autre, nous avons pu nous interroger sur ces différentes notions.

Nous constatons que « le naturel » d'aujourd'hui, souhaité par certaines femmes ne correspond pas au « naturel » d'autrefois retrouvé dans les récits des femmes interrogées. Pour certaines, il était juste naturel d'avoir un enfant, dans les conditions « normales » de l'époque, comme l'avait vécu leur mère et grand-mère, « sans se poser de questions ». La manière dont elles vivaient leur accouchement semblait aussi s'inscrire dans une « passivité » de la femme de l'époque ; « c'était comme ça ». De la même manière qu'elles n'avaient pas choisi leur époux, qu'elles n'avaient pas choisi d'être enceinte à ce moment là, qu'elles n'avaient pas choisi d'arrêter de travailler. Aujourd'hui, la femme choisit son conjoint, se marie ou divorce, prend et arrête sa contraception, raccourcit ou allonge son congé maternité et « décide » ! Pourquoi ne déciderait-elle pas de la manière dont elle accouche. Pour certaines, cela revient à choisir d'accoucher dans la sécurité la plus totale, pour elles et leur enfant, de préférence sans souffrir, et « se confier » presque aveuglement au corps médical. Pour d'autres, il s'agit de ne laisser personne d'autre décider à leur place, et surtout pas le personnel médical. Les femmes se seraient-elles recréé un « naturel » pour s'approprier leur accouchement et aller à l'encontre d'une société trop médicalisée ?

Le naturel est devenu « une mode » et sa définition change avec les époques. Qu'auraient pensé nos grand-mère si on leur avait proposé de se masser le périnée pendant la grossesse, de faire un projet de naissance, de se mouvoir sur un ballon pendant leur travail, d'accoucher dans l'eau ou sur le côté, de garder leur nouveau né en peau à peau pendant deux heures sur leur poitrine, ou d'allaiter « à la demande ».

Une autre notion apparaît. Le « naturel » en terme de « proche de la nature ». De la même manière que certains couples recyclent, mangent biologique, font attention à leur consommation d'eau, et utilisent des cosmétiques sans paraben, ils veulent un accouchement le plus proche de la nature, acheter des couches jetables et mettre de l'huile d'olive sur les fesses de leur bébé. Pour eux, le médical devient le « contre nature », et les empêche de s'exprimer pleinement.

Ce mémoire nous a aussi permis de connaître les bouleversements qu'a subis la profession de sage femme. La médicalisation de la naissance ayant entraîné une modification de la manière dont les femmes accouchent, la profession de sage-femme s'en trouve modifiée.

Nous pouvons lire dans un ouvrage d'Y. Knibiehler (6), le témoignage d'une sage-femme « la médicalisation de la grossesse et de l'accouchement a pu faire dire que notre métier n'a plus rien à voir avec ce qu'il était il y a quelques décennies. Le métier sans doute n'a plus rien à voir, mais ce qui perdure depuis des siècles, c'est la fonction de la sage-femme ». Pour elle, le métier relève du

« faire », du « savoir faire » avec des moyens adéquats, et la fonction relève de « l'être engagé » de la sage-femme.

Ainsi, B. Jacques (14) évoque qu'aujourd'hui, le « versant relationnel du suivi » et « l'accompagnement » de la femme, sont revendiqués par les sages-femmes comme une réelle « spécificité » de leur profession. Néanmoins, il ne s'agit pas d'exclure tous les apports de connaissances biomédicales et technologiques dans la pratique.

B. Jacques observe que l'articulation entre les deux pôles « technique » et « relationnel » est parfois difficile, ce qui amène les professionnelles sages-femmes à se présenter en deux segments opposés : les hyper techniciennes et les relationnelles. Elle constate que le premier groupe plutôt constitué de jeunes sages-femmes revendique la maîtrise d'un savoir scientifique comme fondement central de la profession alors que le deuxième groupe a fait le choix de mettre l'accent sur le versant relationnel propre à la profession. Certaines sages-femmes regrettent donc que la médicalisation intervienne directement sur la prise en charge affective propre à la sage-femme. Le deuxième danger énoncé par certaines sages-femmes est la perte de la clinique.

B. Jacques évoque que l'obligation de valider la première année de médecine (depuis 2002), et une formation plutôt centrée sur la pathologie et l'intervention, pourrait participer à cet intérêt pour la technique.

M. Odent (16) pense « que de très jeunes femmes dont la formation est standardisée deviennent plus facilement fières de leur condition de techniciennes hautement spécialisées. »

Chantal Birman (17) constate que certaines femmes considèrent la froideur du praticien à leur égard comme le gage de ses compétences, et établissent sur elles sa réputation de bon technicien.

Dans une période de forte médicalisation de la naissance, le relationnel et le technique sont-ils forcément opposés l'un à l'autre ? B. Jacques pense que l'idéal reste une harmonisation de ces « deux pôles ».

J'ose espérer que l'ensemble des sages-femmes diplômées possèdent ces deux qualités relationnelles et techniques, et il me semble avoir été formée dans ce but. La proportion selon laquelle ces deux pôles s'expriment dépend effectivement de la sage-femme qui reste humaine donc unique, mais aussi du temps que l'on peut accorder à chaque femme (en fonction de nos conditions de travail), et du degré de pathologie de chaque patiente. Il me paraît difficile de ne pas utiliser la technique lorsque celle-ci s'avère nécessaire pour prendre en charge une pathologie, par contre il peut arriver de ne pas pouvoir s'investir dans la relation lorsque le temps manque.

Je pense n'avoir jamais autant entendu la phrase « la clinique avant la paraclinique ! », qu'au cours de mes quatre années d'études, de la part des sages-femmes formatrices comme de celle des

médecins. Cependant, je pense qu'il faut du temps et de l'expérience dans le domaine de l'obstétrique pour faire confiance à son sens clinique et n'utiliser que les examens paracliniques nécessaires. La « technique » est aussi sûrement un moyen pour les jeunes sages-femmes de se rassurer et de développer puis confirmer leur sens clinique.

Enfin, la réalisation des entretiens nous a permis de constater à quel point les femmes revivent et se souviennent de leurs accouchements avec la même intensité et la même émotion le lendemain de la naissance, ou de nombreuses années plus tard. La naissance d'un enfant reste dans la vie d'une femme un moment clé, dont la sage-femme a le privilège d'être le témoin.

# ANNEXES

## Entretien de Paulette, 98 ans.

*En quelle année êtes vous née ?*

Je suis née en 1912, c'était un vendredi 13 décembre! La sage-femme avait pourtant bien dit « ah non pas aujourd'hui »... mais c'était quand même un vendredi ...

*OK ... (petit rire). Alors je vous écoute. Vous commencez là où vous voulez.*

Oui, alors par ma jeunesse ; et bien ma jeunesse, j'ai appris à travailler très jeune parce que mes parents travaillaient beaucoup. Ils étaient maraîchers, alors vous savez le métier c'est assez... excessivement dur. C'est ce qui leur plaisait à tous les deux, mon père et ma mère. Bon, et puis je suis venue trois ans après. Je crois qu'ils étaient mariés depuis... Ils désespéraient d'avoir des enfants, ils n'en ont eu qu'une! (rire) Et bon, je tombe. Ils auraient voulu un garçon pour leur succéder, bah oui, malheureusement c'était une fille, je n'aimais pas le métier. Ah, moi c'était le commerce qui me plaisait enfin bon, alors quand j'étais en âge de me marier... Ah! Ça ne manquait pas parce que forcément les gens disaient « oh fille unique... ». Et puis à ce moment là, les maraichers, c'est vrai que ça rapportait. Enfin il fallait travailler beaucoup mais ça rapportait. Alors pensez que les jeunes hommes, c'était pas la fille qu'ils aimaient, c'était ... Mais moi j'aimais pas ça... alors j'aurais dû aller doucement ... Et puis mes parents forcément qui me disaient « oui, tu serais heureuse avec celui-ci et celui là », bon j'ai fait ma vie, j'ai pas bien choisi enfin tant pis pour moi. Et puis alors heu, après j'ai du être deux ans je crois, un peu plus de deux ans mariée, j'avais peur moi aussi de ne pas avoir d'enfant parce que la sœur aînée à mon père n'a jamais pu avoir d'enfants. Elle était toujours dans ses règles. C'était exactement pareil moi, j'avais mes règles tous les... même pas trois semaines, alors elle m'avait emmené chez le docteur B. Elle avait été bonne chez eux pendant plusieurs années. Il a peut être des petits-enfants maintenant. Alors le docteur m'a dit « vous n'aurez pas plus de chance que votre marraine » parce qu'il dit « je crois que comme vous êtes là, vous n'aurez pas d'enfant ». Aaaahhh ! Catastrophe ! Pas d'enfants ! Et puis, on parlait pas d'adoption à ce moment là, ça m'encourageait pas. Et puis ma fois bon, me voila enceinte, heureuse comme tout. Deux mois et demi après, voilà une petite perte. Je suis venue voir le docteur, il me dit « j'aime pas ça, j'aime pas ça, j'aime pas ça ». Et puis c'était un homme, très bon docteur et très bon accoucheur, mais il buvait alors quand il avait bu un petit coup, il prenait de l'ammoniac pour se dessouler. Alors ça m'avait fait peur. Je demeurais au Pouliguen quand je me suis mariée, quand je suis partie de la maison. Et il y avait une sage femme, elle était enceinte et elle accouchait trois jours avant

moi, alors elle ne pouvait pas me prendre. Et c'était tout ce qu'il y avait au Pouliguen à ce moment. Et puis ma foi, j'ai quand même mené; mais alors pas de vélo, marche à pied tout doucement, fallait prendre une vie au ralenti, j'ai mené à terme. Et alors il a... il va avoir 60... il est né en 33. Je me suis mariée en 1932 et il est né au mois de juin. Et je me suis mariée un 13 juin, parce que mes parents voulaient faire un grand repas quand même ; et c'était, je sais pas si vous connaissez, « Au croissant, restaurant »... Peut être vos parents... vous êtes de Nantes ? Vos parents ont du connaître ça. Et alors, il y avait déjà quatre mariages. Ils ne voulaient pas en prendre un cinquième, c'était trop, alors on a été obligé de mettre ça un lundi.

Et alors voila le début ! Et puis ma foi, bah je disais, j'aurais voulu rester avec un seul enfant, je me disais que c'était un garçon, ça me plaisait bien, j'étais contente. Oh ! J'ai dit « un deuxième si seulement j'avais une fille ». Manque de pots, trois fils! Et une fille. Enfin je peux pas dire, ils sont très bons pour moi. Malheureusement, ma fille est à Paris, mon dernier fils est dans la banlieue parisienne, j'en ai quand même deux à Nantes et qui viennent deux ou trois fois la semaine me voir, ils m'épaulent bien. Demain matin, le deuxième il s'en va lui presque au Mont Blanc, voir une de ses filles qui est mariée; et qui a deux grands enfants maintenant, alors moi je vais pas le voir jusqu'au 2 mai. Et puis celui là, c'est presque une fille pour moi, tout ce que j'ai besoin, c'est lui qui me range mes affaires quand je peux pas. Comme là, je lui ai fait sortir mes affaires d'été un peu pour les mettre dans le placard parce que je ne peux pas arriver à lever les bras. Alors c'est quand même un garçon, alors lui il a trois enfants. Il a eu trois enfants, malheureusement il y en a un qui est décédé d'accident, il avait trois enfants. Qui a laissé, à la veille de se marier une petite femme enceinte. Alors sa petite fille, elle doit avoir maintenant 16 ans. Alors la famille s'est agrandie, rien que l'année dernière j'ai eu 4 arrières petits enfants. Alors il y a toutes les générations.

*Donc vous avez eu quatre enfants ?*

Oui quatre enfants.

*Et c'était en quelles années ?*

Le premier c'était en 1930... que je ne dise pas de bêtises... 1933. L'autre en 1935, heu... et ma fille en 1938. Et le dernier en 1953.

*D'accord.*

A l'école, il était déjà dans une grande école à ce moment là. Et alors le professeur demande « est ce que quelqu'un dans la salle connaît le jour du couronnement de la reine Elizabeth d'Angleterre ? », alors « moi je sais » qu'il dit, alors tous les autres regardent en se disant « il est fou lui ». Alors il dit « bon, alors racontez nous ça », il y croyait pas. « Et bien c'était un mardi monsieur, le 2 juin 1953 », alors il dit « et bien comment savez vous ça ? », « bah, je m'en rappelle bien, c'est le jour de ma naissance », tout le monde riait. Alors lui il a deux grandes filles, alors il y en a une qui va avoir 23 ans, le 30 mai, et la deuxième va avoir ... 22 au mois d'octobre. Alors elles sont comme vous, elles sont en études. Alors il y en a une qui... Enfin je sais pas si ça vous intéresse ce qu'elles font maintenant ?

*Allez-y.*

Oui alors celle qui est à Dijon, elle a passé des grands examens à Paris, et alors fallait choisir un endroit où il y avait une école pour ce qu'elle voulait faire, et elle a choisit Dijon. Alors ça marchait bien et elle devait partir en Allemagne au mois de Mars, mais ça l'embêtait bien parce qu'elle avait un petit copain, alors elle était triste. Et alors un jour vient un monsieur à l'école, commandé sans doute par quelqu'un. Et alors il cherchait une jeune fille, qui aurait voulu l'accompagner, pour, enfin, pour avoir plus tard une belle situation. Alors elle dit « oui mais j'ai promis... », il voyait qu'elle était hésitante, mais elle dit « oui, mais moi je suis désignée pour aller en Allemagne et tout ça ». Bah ! Il dit, c'est regrettable parce que vous m'auriez bien plu. Alors elle en parle à son professeur, enfin c'est une femme, à sa professeur. Alors elle lui dit « ah Nadège vous avez peut être manqué un bon coup, oh moi je serais vous, je retournerais le voir ». Alors ce qui fût dit fût fait. Et alors maintenant, bah elle a, c'est lui qui la commande. Elle fait trois semaines de travail et une semaine d'étude, parce qu'elle a des licences mais il lui faut encore quelque chose en plus. Et ça fait déjà plus d'un an et demi qu'elle travaille, et je crois qu'il lui reste une autre année parce qu'il voudrait lui, plus tard, en faire une chef de rayon. Et même, elle va dans les grand magasins, parce qu'il a plusieurs magasins, mais c'est sous l'état, c'est pas des magasins à lui hein. Il lui a fait commencer par faire l'accueil des clients qui viennent, alors elle a fait ça pendant deux semaines. Bon alors il dit « bah maintenant on va aller plus loin », alors elle fait...heu... caissière, alors il faut qu'elle fasse tout quoi. Alors elle est contente comme tout. Alors là bas avec son petit copain, il n'a pas été aussi courageux qu'elle mais enfin il travaille, il a commencé des études dans... Pour être avocat, et puis il a laissé, enfin il a pris quelque chose de plus simple enfin...

*C'est bien tout ça... Alors on va revenir à vos grossesses ?*

Oui, alors ma première grossesse évidemment, j'étais très contente, très heureuse et ça s'est pour ainsi dire bien passé. Si vous voulez, j'étais malade quand même, je supportais plus la nourriture, j'avais maigri et mon bébé était pas enflé, il était maigrichon. Tout ce que je prenais, c'était mauvais. Et mon mari avait une cousine qui demeurait au Pouliguen là, pas loin de chez nous. Et le petit gars avait cinq ans et la petite neuf mois. Alors elle leur faisait à goûter, et tout ce que je prenais chez elle c'était bon et je le gardais, vous vous rendez compte! J'ai travaillé quand même pendant ce temps là. Là où on demeurait, il y avait un petit hôtel en face et le propriétaire était venu me demander si je voulais faire un peu de ménage. Ca me faisait un petit peu de sous quand même parce que forcément quand on débute, on est tous pareils, pas très riches et puis voilà... Alors après, j'ai gardé une boulangerie pendant deux mois, la dame était un peu malade, sa fille pas courageuse.

*Toujours pendant la grossesse ?*

Oui pendant la grossesse. J'ai arrêté, j'étais enceinte de huit mois, j'avais peur parce que, figurez vous, il y avait eu un défilé de chevaux dans la rue... Alors il y a eu un cheval qui s'est emballé, alors je l'ai vu devant la boulangerie, ouuuuuuh ! J'ai eu peur mais enfin bon, ça n'avait pas porté sur mon bébé. Il était tout petit alors moi qui n'avais jamais eu d'enfants parce que j'étais fille unique... J'avais suivi des cours mais avec un baigneur. C'est facile à emmailloter un baigneur.

*Et qui vous faisait les cours ?*

Et puis j'ai été obligé d'aller à la maternité à st Nazaire parce qu'il n'y avait rien au Pouliguen. Alors me voila rendu là bas, enfin bon l'accouchement s'est passé normalement. J'ai pas eu de problèmes, je suis restée neuf jours parce que c'était comme ça à ce moment là. Alors, quand je suis arrivée chez moi, je n'étais pas trop fatiguée mais enfin bon, j'ai mis deux chaises comme la sage femme m'avait fait voir; parce qu'il y avait pas les tables à langer, il y avait pas tout ça et comme en début de ménage on n'est pas trop aisé... Alors quand il a été bien, parce qu'on faisait des maillots, je sais pas si vous connaissez. On leur séparait les jambes comme ça et puis on relevait le tout et on attachait ça derrière (elle mime). J'ai dit « bah ! J'ai quand même réussi à bien l'emmailloter ». Alors... quand je l'ai pris sous les épaules, v'là le maillot par terre ! Oh ! Alors je pleurais « comment je vais faire, j'arriverai pas, j'arriverai pas ! »

*Et votre mari ne vous aidait pas ?*

Il n'était pas là; il travaillait et puis tu sais, malheureusement je suis tombée sur un sale caractère. J'ai pas eu beaucoup de plaisir avec lui, enfin bon je suis restée 20 ans ... enfin on a vécu longtemps ensemble.

*Et donc vous avez accouché dans un hôpital ?*

Oui oui oui, bah oui parce que je vous dis, il y avait un docteur alors j'avais peur, je me dis « s'il a bu...Et puis quand il était venu me voir pour les petites pertes de sang, et qu'il me dit « une fausse couche, une fausse couche ! ». Ah quand il m'a parlé de fausse couche, alors j'avais peur et il me disait « mais ça va peut être s'arranger ». Mais il m'a fait peur, alors j'ai dit « non je ne veux pas être accouchée par lui ». Et puis ma foi, c'est tout ce que j'avais comme ressource de venir à st Nazaire. C'était le plus près. Alors le deuxième, je l'ai eu à Nantes à domicile chez moi, j'ai accouché de mes trois autres chez moi. Ca s'est bien passé : des accouchements normaux, des enfants normaux.

*Et qui faisait l'accouchement ?*

Une sage femme, les trois c'était la même sage femme, oui. Je l'ai connu par une amie qui avait déjà eu affaire à elle, et puis ma foi, elle était excessivement gentille et complaisante et tout. Alors voilà, ça s'est bien passé.

*Et la sage femme vous suivait pendant la grossesse ou que pour l'accouchement ?*

A non, pour la grossesse. Non, j'étais enceinte quand je suis revenue à Nantes, et là j'ai pris un commerce; je devais être enceinte de trois mois, sans réfléchir... Enfin je n'ai pas eu de problèmes, j'aurais pu... j'ai tellement travaillé, j'aurais pu le perdre quand même. Et quand on est jeune, on voit pas tout. Et puis ma foi, c'est celui là mon deuxième qui n'a pas loin à venir... Vous savez où il est le magasin Leclerc ? Ben il demeure par là, alors d'un coup de vélo, il est vite arrivé. C'est celui là qui s'en va. Autrement, l'autre maintenant il est à Ste Luce. Alors l'autre gars, il est dans la banlieue parisienne, et ma fille est à Paris. Alors elle vient pas tous les jours me voir, le train est cher, elle vient là, le 27 avril. Elle prend un billet longtemps à l'avance, si elle peut, c'est moins cher quoi. Ma fille, elle a été... heu... Infirmière, et alors elle a fait un jour une hépatite virale, le virus C. Et elle fréquentait, elle était pas mariée à ce moment là. Et quand les docteurs, elle travaillait dans une clinique où on faisait de la dialyse. Et il y avait cinq docteurs là dedans, c'était un truc très important. Et

quand les docteurs, qui l'ont bien soignée, c'était un truc cogné, parce que, quand ils l'ont vue comme ça, ils l'ont mise trois mois sans travailler et puis, une fois par semaine, elle venait en visite pour pas qu'elle attrape le SIDA. Et alors voilà comment que ça lui est arrivé, elle arrivait de vacances, au mois d'août. Et alors ses camarades, elles étaient quatre ou cinq infirmières, c'était très important, ça existe toujours. Et alors elles lui disent : «ce matin, tu vas avoir un père blanc-noir à piquer», alors elle revenait de piquer un type qui avait le SIDA mais très très important. Alors elles lui avaient dit avant « bah tu vas voir ton sidéen », c'est comme ça qu'on dit ? Enfin qui avait le SIDA très très important, oh elle dit « vous me l'avez gardé au chaud », « oh tu l'aimes bien », et elle dit « bah oui », enfin fallait bien le soigner, alors elle prenait toutes les précautions. Et puis alors elle revient avec sa seringue pour aller la mettre dans un container et puis les filles lui disent «ce matin, tu vas avoir un père blanc-noir à piquer, tu va t'amuser », alors elle dit « qu'est ce que vous racontez un père blanc-noir ? ». Et tout en rigolant, tout en chahutant, elle s'est piquée le dessus de la main. Alors elle est allée voir un des docteurs... Alors quand ils l'ont vu, ils lui ont fait des soins, mais ça durait quand même plusieurs mois hein. Et puis elle venait d'apprendre la mort d'une petite élève infirmière qui avait attrapé le SIDA à 19 ans. Alors ça l'arrangeait pas hein. Heureusement que mon fils, il était à Paris à ce moment là et sa femme aussi, ils s'occupaient bien d'elle. Et alors ce truc de père blanc-noir, c'était un père noir mais qui était avec les pères blancs. Voilà l'histoire. Enfin elle est en retraite maintenant.

Et alors, j'aurais bien voulu mon quatrième avoir une fille... Mais enfin bon, j'ai pas à me plaindre il n'a pas été dur à élever. Et alors j'en ai eu trois comme ça à élever pendant la guerre, ça vous dit rien ?

*Ah si.*

Avec un commerce, le père prisonnier, ce que j'avais peur, j'ai dit « si moi je me fais tuer à Nantes et puis lui en Allemagne et puis trois enfants orphelins »... oh là là ! On passe de drôles de moments hein ! Enfin on s'en est sorti. Non mais, ils savent bien, ils reconnaissent bien la misère que j'ai eu dans ces moments.

Alors qu'est ce que vous voulez être vous exactement ? Qu'est ce que vous voulez faire?

*Ah, comme travail ? Et bien je pense qu'au début, je ferai les accouchements dans les hôpitaux.*

Ah oui ! C'est ça qui vous intéresse.

*Mais j'aime bien aussi suivre les grossesses, maintenant il n'y a plus beaucoup d'accouchements à domicile, c'est surtout à l'hôpital... Et entre l'accouchement que vous avez fait à l'hôpital et chez vous c'était différent ? C'était très différent ?*

Heu ... Oui c'est plus familier quand même, parce que la sage femme... je crois que j'étais peut-être à deux mois et demi, trois mois, je ne me rappelle plus exactement, que je suis allée prendre rendez vous avec cette sage femme et c'était... elle était très familière et alors énergique hein !! De la sorte qu'elle expliquait bien comment il fallait faire et tout, et alors j'allais quoi... Je sais pas peut être... J'ai bien été au moins quatre cinq fois pendant la grossesse, en visite... Peut être même plus. Quand elle disait « Bah ! C'est très bien, il y a rien à signaler, vous revenez me voir dans tant de temps », et alors bah ! J'y allais. Et alors la dernière fois, non c'était pour ma fille. J'étais pas bien; elle demeurait peut être à un kilomètre de chez moi à peine, j'étais pas bien mais je croyais quand même pas que c'était ça. Alors je suis allée la voir et puis elle me dit : « non, c'est peut être avant la fin de la semaine ». Et puis, j'avais une de mes petites cousines qui était avec moi, qui était venue pour tenir un peu mon commerce, et puis on avait fait tout un tour par le rond point de Paris, parce que je voulais aller voir ma marraine, y a longtemps que je l'avais pas vu. Ah j'ai eu de la peine à rentrer à la maison et puis, dans la soirée, ça a commencé. Alors mon premier est né à minuit un 15 août et à l'hôpital de st Nazaire, à la maternité, il y avait des religieuses. Alors il y avait une religieuse qui avait appris le métier de sage-femme aussi, et une autre sage-femme supérieure. Alors j'avais vu là comment ça se passait. Alors la sage femme à domicile s'appelait madame « L » qui n'avait aucun rapport avec le général Leclerc mais enfin bon. Elle n'a jamais pu avoir d'enfant, vous vous rendez compte. Elle me dit « j'aurais tant voulu quand je vois mes patientes souffrir, prendre un peu de leur mal pour me dire, je vais avoir un enfant moi aussi » c'est dur hein! C'est sûr. Alors ma fille n'a jamais pu avoir d'enfant, parce qu'ils lui avaient complètement interdit, elle aurait eu que des mongoliens, que des mongoliens avec ce qu'elle avait eu là; son hépatite virale. Alors elle fréquentait son mari à ce moment là. Et elle lui avait dit «il est encore temps de me laisser, je suis plus emballée de me marier pour pas avoir d'enfant ». Et puis, ce qu'elle a fait, elle s'est dit « si on adoptait un enfant ? ». Et là maintenant la petite, elle va avoir 35 ans au mois d'août. Une petite indienne. Et alors cette petite indienne, elle est arrivée... Ils ont fait des recherches, ma fille à fait des recherches et ils n'ont jamais rien trouvé. Alors cette petite, ma fille l'a eu à cinq mois, et ils l'ont trouvé le 14 août. Alors d'après le docteur, il dit « oh elle doit avoir dans les 4 mois, quelque chose comme ça. ». Alors elle a été mise dans un

orphelinat et ma fille a fait des demandes et a adopté cette petite fille là. Alors ma petite fille, elle a été malheureuse en Inde, ils n'avaient pas assez à manger, c'était lamentable quoi. Et alors elle n'a pas été dure à élever. Ma fille demeurait à Paris à ce moment là. Elle a suivi l'école comme il faut, elle a passé son bac. Elle se destinait un peu dans l'enseignement, et puis pendant les vacances, une association quelconque qui cherchait des enfants adoptés, ils faisaient un voyage aux Indes, elle avait 18 ans. Et là bas, elle a trouvé des jeunes filles qui s'occupaient d'elle, qui l'ont prise chez elle. Mais les parents, ils avaient été tués quoi. Et mes enfants sont allés avec elle une fois aux Indes et ils n'ont rien trouvé d'autre. Et puis il y avait une conférence sur les enfants adoptés, et alors il y avait un jeune homme qui devait finir son régiment, il est allé à cette conférence. Et puis comme il avait entendu qu'elle était de Paris, et lui il était de Paris aussi. Je ris parce que c'est quand même drôle. Il l'a attendu à la sortie et il dit « mademoiselle, vous vivez à Paris, et bien on pourrait peut être se revoir » ! Et ils se sont mariés et ils ont une petite fille qui vient d'avoir 3 ans le 5 avril et ils viennent d'avoir une petite fille, le 11 janvier. La petite qui est en gros là, (elle montre des photos sur le mur) on voit bien, elle est typée hein. Alors ma fille, elle est heureuse, elle est ravie. Alors qu'est ce que je pourrais vous raconter encore d'autre qui vous intéresserait ?

*Écoutez, vous m'avez déjà raconté beaucoup de choses, c'est déjà très bien.*

Je sais pas si tout vous intéresse.

*Ah si, c'est très bien tout ce que vous m'avez raconté sur vos grossesses, vos accouchements et vos petits-enfants, c'est très bien. Et avant d'accoucher pour la première fois, vous n'appréhendiez pas? Vous n'aviez pas peur ?*

Non.

*Non?*

Parce que j'avais été à un accouchement, deux même, à une amie et à une cousine germaine. C'était le docteur de Thouaré, ma foi ! qui était venu l'accoucher; ce n'était pas une sage-femme, c'était un homme. Et je savais qu'on souffrait, mais on souffre, on sait pourquoi. Ce n'est pas comme une maladie qu'on dit « mais où ça va t-il aller ? ». Tandis que moi, c'est comme ça que je prenais ça; il y aura une fin et la fin, elle sera belle ! Et puis quand on ne sait pas, enfin on sait bien que la personne souffre, mais on sait pourquoi on souffre, c'est ce qui me donnait du courage. Ah non! J'ai pas eu peur, jamais. Enfin j'ai jamais été endormie ni rien, j'ai eu des accouchements tout à fait normaux. Mais je

recommanderais à quelqu'un qui veut vraiment avoir un enfant normal, de faire attention quand même. Moi, il m'avait dit le docteur, faudra pas faire de vélo, bah j'ai pas fait de vélo, même pas de voiture autant que possible. Faut prendre des précautions. Et pas fumer et pas d'alcool ! C'est vrai ! Et quand... Y a quand même un an maintenant une petite-fille et son mari m'avait emmené au parc : une femme jeune, elle avait trois enfants, dans son landau, il y avait un tout petit qui avait quelques mois, l'autre qui était assis sur un petit siège et un autre qui marchait... Et (elle imite le geste de la cigarette). Ah ça me rendait malade. Ooohhhh! Parce que, ils se rendent pas compte mais un enfant, c'est pour la vie s'il n'est pas en bonne santé. Déjà ce que j'avais peur moi, pendant mes grossesses, c'est d'avoir des enfants anormaux ou alors un petit peu... je sais pas, estropiés, quelque chose d'anormal. Enfin, j'ai pris toutes les précautions qu'il fallait prendre mais je recommanderais moi, à quelqu'un, de faire très attention quand même. On veut ou on veut pas. Malheureusement, il y en a bien qui prennent des précautions et puis que ça vient ... ça donne à réfléchir hein ! Ce n'est pas une petite affaire, mais enfin c'est beau ... c'est beau ! Et ça vous effraie pas, vous ?

*Ah moi, je n'ai pas encore d'enfants mais pour l'instant, j'ai vu beaucoup de femmes accoucher. Et ça se passe bien, en général.*

Oui ! Ça vous fait pas peur, faut pas, faut pas avoir peur. Et puis on est plus autant... Ma mère avait une amie quelle aimait beaucoup ma foi, et elle a eu des fièvres puerpérales et elle est morte. Et le bébé, il n'a pas survécu bien longtemps, on voit plus ça maintenant. Mais faut beaucoup d'hygiène, on peut pas se confier à n'importe qui. Mais maintenant, forcément ça n'existe plus les accouchements à domicile et c'est peut être aussi bien parce qu'il y a tout dans la maternité. Et oui, et puis enfin, y a un âge à respecter parce que heu, ma fille quand elle était aux études, elle a fait ses études à St Jacques et puis après elle a fait des stages au CHU, c'était l'Hôtel Dieu à ce moment. Elle a vu une gamine, elle avait treize ans, et qui était heu... idiote quoi. Et elle avait été violée par un homme en allant garder les vaches dans un champ. Alors elle est arrivée chez ses parents, alors elle saignait bien sûr, il l'avait démolie. Les parents très très catholiques; ils n'ont pas voulu... Heu... faire un avortement, n'en parlez pas, c'était anormal à ce moment là. Et elle était de la Vendée. Quand elle est venue accoucher à Nantes parce qu'ils connaissaient un docteur au CHU... Oh là là, la gamine... Ils l'ont eu par morceaux le bébé mais il était mort... Heureusement ! Alors elle comprenait pas ma fille, mais elle dit « ça fait quand même pitié »... Faut avoir au moins 18 ans et encore, et encore. Moi je dirais 20 ans, c'est bien. Jusqu'à 30 et quelques années.

C'est bien. Parce qu'après, faut penser qu'on est vieux. Et oui, et on vieillit. Et puis faut penser avec les longues études des enfants maintenant, le bon âge, je trouve c'est entre 22, 23 ans jusqu'à 37,38 ans quelque chose comme ça, c'est bien. Parce qu'après faut regarder les longues études, les miens ont pas fait des longues études comme ça mais... Quand je vois mes petites filles, elles en ont encore pour un moment ; enfin la grande, elle est payée... Mais la première, si je vous disais ce qu'elle fait...Elle nous en rend tous malades, elle a passé tous ses diplômes, elle a tout ce qui lui faut pour faire une bonne situation. Et bien elle travaille avec les... les reptiles! Les parents en sont malades. Elle est en Afrique. Alors elle est payée un petit peu, mais pas beaucoup. Mais en Afrique, elle s'est fait plein de relations, vous avez un petit peu sa stature, un peu plus grande qu'elle. Alors là bas, tout le monde la connaissait. Enfin je peux pas comprendre quelle idée elle a eu. Mais toute jeune, elle en parlait. C'est deux petites anglaises, elles sont nées en Angleterre. Mais la première, si sa mère l'avait pas nourrie, hein elle aurait pas vécu... Oh c'était un tout petit bébé de rien du tout, elle est née à à peine 7 mois, on se demandait si elle allait vivre. Si bien qu'ils m'avaient envoyé une photo. Elle s'était levé la mère, et elle l'avait sur les genoux, le papa était à côté puis, assise sur un canapé, je la voyais même pas...Je me disais « ils auraient pu m'envoyer une photo du bébé »... et puis en regardant... Aaaahhhhhh. Heureusement qu'elle l'a nourri. Et mes petites filles, la grande, elle l'a nourrie jusqu'à 7 mois, enfin entre temps, elle lui donnait des petites choses quand même; et la petite, qui a trois mois le 11... elle la nourrit. Ils sont bien plus avancés les enfants, ça, faut recommander aux mamans. Moi je n'ai pas eu une goutte de lait, pas une goutte !

*Vous n'avez pas pu les nourrir ?*

Et j'ai dit aux autres « nourrissez-les ».

*Donc vous donniez les biberons ?*

Ben il a bien fallu, tous au biberon et à ce moment là, il y avait même pas de lait en poudre. C'est du lait de vache, heureusement dans mon commerce, j'avais des fermiers qui venaient de je ne sais pas où, qui m'apportaient du lait à vendre quoi. Je pense que c'était du bon lait pas trafiqué, mais vous savez, ils sont bien plus débrouillés, les enfants. Et c'est curieux parce que pendant ma grossesse, j'ai jamais entendu quelqu'un dire que ça lui était arrivé, mais enfin, je n'ai pas vu des centaines de gens. Je perdais comme de l'eau teintée si vous voulez, et puis, ça, j'ai été obligée de me garnir, et c'était rugueux. Vous savez, fallait plusieurs fois par jour, que je me lave, on m'avait dit avec un peu d'alcool, de l'eau chaude et

du savon et un petit peu d'alcool après. De l'alcool à 70 dénaturé, je sais pas comment qu'ils appelaient ça. Et alors je remettais des petits mouchoirs ou quelque chose, c'est curieux; dès 6 mois de grossesse, ça m'a fait ça. Et puis quand est arrivé l'accouchement, à la maternité, j'ai dit « oh oui je voudrais bien le nourrir » et à ce moment là, ils les laissaient longtemps, on les laissait longtemps pour qu'ils... alors ils avaient faim forcément, ils pleuraient les bébés, maintenant on leur donne tout de suite le sein ou les biberons. Alors la religieuse qui était là, elle dit « ah c'est quand même malheureux ». Alors ils le pesaient, le petit pleurait beaucoup et elle me dit « mais enfin, il a faim cet enfant, il a faim. » Mais il en voulait pas hein, il n'en voulait pas ! C'était que de l'eau qui sortait, je voyais bien c'était pas du lait, on voyait bien. Et encore et encore ! Qu'est ce qui sortait, j'ai jamais eu de montée de lait... C'était comme heu, de l'eau teintée comme s'il y avait quelque chose dedans...J'ai rien fait pourtant pour que ça arrive comme ça. C'était mon grand chagrin...Si c'était maintenant, ce serait pire parce que quand je vois là des jeunes mamans qui les nourrissent, là... c'est beau quand on peut... oui c'est beau enfin. Vous fréquentez ?

*(Je ne répons rien car je ne suis pas sûre d'avoir bien compris la question...)*

Un petit copain ?

*Ah... bah oui...*

Ben oui c'est la mode! Mais enfin essayez de finir vos études avant si c'est possible.

*Ah bah oui oui c'est sûr... Bon vous m'avez raconté beaucoup de choses !*

Oui, je sais pas si tout est utile.

*Si, tout est utile... c'est gentil d'avoir pris du temps.*

C'est ça, alors vous allez être obligée de me payer, écoutez on va mettre cinq millions de ... de l'heure !!

*(Je ris.)*

Vous les avez ?

*Bien sûr, en liquide dans mon sac.*

A bon ben ça va, ben laissez moi le sac.

*Et alors comment vous pensez que les femmes accouchent aujourd'hui, vous pensez que c'est différent ?*

Oui, heu, parce qu'on fait plus ça à domicile maintenant, alors elles vont à la maternité mais il y a pas... Remarquez, il y a le pour et le contre parce qu'autrefois, on n'avait pas le droit de se lever avant le 9<sup>ème</sup> jour, fallait que le bébé, même juste pour aller aux toilettes et encore si on pouvait arriver à avoir un bassin dans le lit... ça c'était trop long, trop long quand même. Alors, « oui mais vous aurez des descentes d'organes et ci et ça ». Dieu merci, j'ai fait comme on m'a dit, je n'ai pas eu de descentes d'organes, j'ai pas eu d'ennuis, jamais eu de problèmes. Mais maintenant, c'est peut être un peu quand même trop tôt. Parce que je trouve qu'enfin, c'est à chacun de voir son tempérament, mais quand on est jeune, on ne réfléchit pas toujours quand même. Il faudrait peut être pas non plus soulever des charges et tout ça, y a peut être des précautions à prendre quand même. Maintenant évidemment, c'est plus la même vie comme autrefois.

*Et oui.*

Bon enfin, et puis y avait, y a tout ce qu'il faut, y a des appareils maintenant... Tandis qu'autrefois, qu'est ce qu'on avait comme... Si moi j'ai une de mes cousines, elle était toute petite, ça n'avait peut être pas de rapport mais elle était en dessous de la normale. Et donc elle a eu une petite fille et avec les fers, ils lui on fait quelque chose, et cette petite fille là, elle était idiote complètement, et elle est devenue méchante, la maman est morte, la petite avait peut être quatre cinq ans, c'est des religieuses, pas tellement loin d'ici qui l'ont élevée. Elle est morte à treize ans mais elle était devenue méchante et c'est par les fers, mais maintenant, ils font plus ça, je crois pas, y a d'autres choses probablement qui remplacent ça. Enfin... Non et puis à domicile, quand y a personne pour aider, hein... J'en ai eu deux dans mon commerce, ça n'a pas été drôle. On a moins le temps de s'occuper du bébé aussi, et puis d'un autre coté, on reprend, le moment de reprendre des forces, faudrait aller tout doucement mais pas rester quand même inactive, ils nous obligeaient vraiment neuf jour pleins. Mais les deux aînés, c'était comme ça, enfin quand il est né à la maison, c'était avec la sage femme, mais enfin.

Alors vous trouverez du travail hein ! Mais vous en êtes à combien d'années ?

*Il me reste encore l'année prochaine.*

L'année prochaine...

*C'est cinq ans en tout.*

Cinq ans! Oh là là ! Pendant un moment c'était trois ans. Et ma fille là, qui est infirmière, elle a fait trois ans. Et après direction Paris. Par contre, elle voulait pas être comment... Sage femme, elle dit j'aurai bien aimé, mais avoir quelqu'un pour s'occuper du bébé et de la femme, elle avait peur. Elle avait vu cette gamine là à treize ans... Et elle criait pauvre petite bonne femme. Remarquez c'est beau. Mais des enfants, enfin y a quelque chose qui ne va pas. C'est trop facile à faire. C'est vrai parce que vous voulez, bon, on sait bien comment que ça vient, un enfant. Mais bon ça vient pas de l'opération du Saint esprit. Alors on y pense pas, mais tout d'un coup, et alors on le désire pas, alors y en a qui les abandonne qui... Qui les tuent, je voyais encore sur les journaux, chaque instant, on voit ça, l'autre jour une femme mariée, pourtant elle en avait deux, c'était son troisième, elle l'a laissé mourir de faim, elle l'a mis dans une petite cage, un petit placard, elle s'en est pas occupé. Alors je sais pas ce qu'il y avait eu des plaintes portées, alors elle a été trouver cette petite fille complètement toute heu... complètement comment heu.... Parce qu'il y avait trop longtemps... Jamais été nourrie, jamais changée, jamais rien. Je sais pas si ça existe encore parce que moi je me rappelle autrefois, on n'avait pas ça, on parlait pas d'adoption mais on parlait de... d'abandon d'enfants, et on m'avait dit, je sais plus trop à Nantes, il y avait un endroit je sais pas si c'était vrai, il y avait une trappe sur... je sais plus où on mettait le bébé... Je sais pas si tout était vrai ce qu'on m'a dit, c'était mieux... C'est si beau, maintenant quand je vois un papa qui promène son bébé ça me fait plaisir.

*C'est vrai.*

Bah j'avais pas fini l'histoire de ma petite fille, bah ils se sont revus et ils se sont fréquentés pendant trois ans quand même après...

Parce que c'est ça, pour un peu, on se marie ou on se marie pas, et puis pour un peu y a un enfant qui arrive, alors on va leur tourner le dos... Ah quelle charge...

*Bah oui... Mais maintenant il y a des moyens pour ...il y a la contraception maintenant...*

Bah je sais pas si, enfin c'est pas ici que ça c'est passé, une femme... Six enfants qu'elle a tué quoi. Alors son mari disait qu'il ne savait pas qu'elle était enceinte ! Mais! Dans un congélateur qu'ils l'ont trouvé, elle en avait brulé trois ils ont trouvé les cadavres, y a pas tellement longtemps. Allons allons, il savait pas qu'elle était enceinte... Elle ne voulait pas le perdre alors elle l'a pas accusé. Mais enfin, quand même une femme enceinte ça se voit. Je

ne dis pas, il y en a qui arrivent à dissimuler quelques mois... Moi j'étais très forte de ventre, tout de suite ça s'est vu hein... Je m'en fichais pas mal. J'ai une de mes petites filles, là c'est son premier, arrière petite fille, qui avait son bébé fin janvier. Et ben elle était heureuse, elle était heureuse de le montrer ! Oh là là. Et pis là maintenant bah ils sont pas mariés encore, enfin ils vont se marier là, dans l'année. Non parce que je dis, c'est très beau la maternité mais faut le vouloir, quand même. Parce que c'est des responsabilités, le bébé qui vient au monde, il a pas demandé lui, c'est ça que je reproche à la nature, c'est trop facile. Et puis d'autres qui en voudraient et qui ne peuvent pas... Enfin y en a pas beaucoup, surtout maintenant y en a quand même pas beaucoup. Mais enfin il y en a encore. Et c'est bien triste. Alors ma fille quand elle avait su qu'elle pouvait pas avoir d'enfant, elle a dit, « je passerais pas ma vie comme ça, c'est pas possible ». Elle dit « non j'aime pas les enfants ». La première fois ça a duré longtemps, et ça lui avait coûté plusieurs millions. Alors la première fois c'était une petite fille, elle avait trois ans et puis la maman a changé d'avis.

J'en vois souvent passer, le samedi matin surtout, maman est à faire son ménage alors papa promène son petit bébé, alors y'en a un dans la poussette, l'autre qui marche... j'aime bien ça. Nan c'est ça moi je trouve qu'on devrait avoir des enfants quand on en veut, qu'on est capable de s'en occuper et capable de les élever. C'est un sacrifice, parce que bien sûr, on peut pas aller courir les bars, aller se promener et voyager si on a un bébé de quelques mois même de quelques années. Et puis après, c'est les études maintenant. Autrefois c'est vrai les femmes avaient pas besoin d'apprendre un métier parce qu'elles pouvaient faire n'importe quoi hein, et maintenant. Même avec un bagage... Je comprends pas qu'il y ait du chômage, ah ça c'est. Je connais un petit ménage, ils ont une petite fille du mois de juillet. Et puis lui bah ça fait je sais pas combien de boîtes qu'il fait et il reste pas longtemps. Nan c'est beau à condition d'en prendre la responsabilité. Pour moi, un enfant qui vient au monde, c'est un être humain, on doit s'en occuper et comme on ne peut pas leur tourner le dos ni rien. Et depuis quelques mois, dans les journaux, c'est pas croyable, les annonces d'enfants, les naissances d'enfants, mais il y en a, toutes les cliniques, toutes les maternités, je comprends pas qu'il y ait tant d'enfants, ils se rendent pas compte, ces gens là, qu'il faut les élever et leur donner un métier. La vie est pas agréable hein. Enfin c'est comme ça, moi je ne regrette pas ma vie parce que je suis bien récompensée quand même.

*Vous avez la famille qui prend soin de vous.*

Ah oui si vous aviez le temps, je vous montrerais tout un tas de photos...

## Entretien de Thérèse 96 ans.

*Voilà, donc juste pour commencer je voulais savoir en quelle année vous êtes née ?*

En 1914, le 21 août, c'est à dire que je vais avoir 96 ans.

*Et bien, et en pleine forme !*

Oh là là...A peu près !

*Et bien écoutez, je vous laisse me raconter ce que vous avez envie de me dire sur vos grossesses, vos accouchements.*

C'est-à-dire que je me suis mariée en 36, et mon premier enfant est né en 37. Le 27 mars 37. Oui et ça a été dur, j'ai été trois jours à gémir, mais dans ce temps là, vous savez il n'y avait rien qui vous aidait. J'ai accouché chez maman, avec le docteur qui m'avait mise au monde ! A Dinan. Dans les côtes d'Armor, et voilà. Ma foi, finalement il m'a fichu un machin de coton avec de l'éther sans doute, je sais pas, sous le nez pour que je dorme, et il m'a mis les fers. Il m'avait un peu écorchée mais il s'en était pas aperçu alors je suis restée comme ça. Ça m'a jamais gêné ! (rires). Voilà. J'ai eu bien mal hein, bien mal aux reins, sans avoir à pousser, et puis je savais pas ! Vous savez j'avais juste ce vieux docteur avec moi et ma mère qui n'en savait pas beaucoup plus. Dans ce temps là, on n'était pas très au courant. Et puis voilà pour le premier. J'en ai eu un deuxième, le 27 juin, juste 15 mois après, j'ai eu une fille ce coup là. Alors ça m'a pris... Je jouais aux cartes jusqu'à dix heures, je me suis couchée, je commençais à avoir un peu mal. A minuit je me suis réveillée alors là, c'était plus mal, alors mon mari est parti chercher le médecin ; le même toujours. Et alors il a dit à maman quand il est arrivé : « ça fait combien de temps qu'elle souffre ? ». Moi je dis : « ça fait à peu près deux heures, deux trois heures »... « Et vous venez déjà me chercher ! », il se rappelait de moi. Bah elle dit « écoutez si ça vous va pas, vous repartez », puis il m'a regardé et il s'est assis au pied du lit. « Ah ! » qu'elle dit « vous restez là ! ». Et puis la petite fille est née, voilà. Et puis j'en ai eu quatre. Le troisième est né en 43, mais j'en ai deux qui sont morts. J'en ai un qui est mort, celui qui est né en 43, il est mort à 50 ans, mais c'était un malade de l'alcool. Et puis par contre, il s'est marié avec une américaine, il avait un bon métier, il était technicien supérieur, et finalement et bien ils ont divorcé. Parce que moi, je l'ai obligée, je lui ai conseillé, parce que j'avais subi à peu près la même chose, alors je ne voulais pas qu'elle soit malheureuse. Et puis elle est restée longtemps même après sa mort et puis un jour elle est repartie aux Etats-Unis ; et ma petite fille qui a trente quatre ans me téléphone toutes les

semaines. Mais elle est toute seule, elle a eu trois expériences mauvaises, mais c'est comme ça maintenant. Alors le troisième est donc né en 43 et c'était la guerre. Et alors la sage-femme m'avait dit : « vous savez c'est un siège ». Moi j'ai dit « un siège ! ». Et alors je passe la visite de la Sécurité Sociale et le docteur me dit « mais il est pas bien placé votre gamin », je dis « bah oui, la sage femme m'a dit que c'était un siège ». Il dit « pas du tout, c'est un placenta praevia ». Alors il me dit « faut aller voir votre médecin parce que faudra que vous soyez à L'hôpital ». Alors j'habitais St Cloud à l'époque, je suis allée voir le médecin qui m'a fait rentrer 10 jours avant l'accouchement prévu. Parce que comme c'était la guerre, il avait peur de pas avoir d'ambulances et on n'avait pas de voiture à l'époque. Alors j'ai donc été à l'hôpital de St Cloud où on m'a fait une césarienne, j'étais vexée! Vexée d'avoir mon pauvre ventre ouvert. Vous savez, quand j'ai été bien, je pouvais coucher mon doigt dans la coupure, alors regardez les jeunes femmes de maintenant que ça se voit à peine. Et enfin j'étais malheureuse parce que à chaque instant les infirmières descendaient à l'abri parce que ça sonnait, alors ... C'est comme ça. Le quatrième est né beaucoup plus tard par inadvertance, c'est « inadvertance » qui l'a fait, ce n'est pas moi ! (elle rigole). Et puis alors, j'ai eu donc trois garçons et une fille. Alors le quatrième. J'ai une amie chez qui j'étais à l'époque, qui m'a dit « j'aimerais bien que tu en fasses un cinquième pour voir, comment ça serait parce que t'en a pas fait un pareil ». Celui là, ça s'est passé à peu près bien mais moins bien que la fille quand même. Ah les garçons c'est plus embêtant que les filles et puis ils sont plus gros ! Bah 4 kilos le premier, la petite elle faisait je crois 3,5 et bah, Alain le petit qui est né en césarienne, c'était un petit machin. Il avait dix jours de moins qu'il aurait dû et puis il a eu la jaunisse, pas bien quoi. Et puis voilà, et puis le dernier qui est bien venu vit encore lui, il a 59 ans. Bah voilà tout ce que je peux vous dire, il y en a donc deux qui sont morts ; l'ainé, qui est mort à 64 ans qui a fait polytechnique.

*Et bien quelle fierté!*

Oui ! Ah oui. Bah oui, il a passé le bac à Evreux, et il écrivait mal, si bien qu'il a pas eu le bac sur le coup ! Parce qu'il y a un professeur qui lui a mis zéro, parce que c'était mal écrit. Maintenant ils sont bien plus gentils mais... Comme il avait un très bon livret, il a eu plein de prix parce qu'ils donnent encore des prix. Et bien il a eu son bac, quoi ! J'ai d'ailleurs un petit fils qui a passé le brevet, mais alors il passe le bac cette année, je sais pas ce que ça va être. Mais le brevet il l'a passé avec la mention très bien. Mais il veut faire polytechnique comme son grand père. Et c'est un petit qui est de race Indienne, mi-indien mi-français. Voilà ce que je peux vous dire, c'est peut être pas grand-chose.

*Bah si, et les grossesses, ça s'était bien passé dans l'ensemble ?*

Bah non, pour l'ainé j'ai vomi ! Oh j'ai été malade, oh là là, un mois, tout le mois d'août, finalement il m'a donné... Oh je savais encore le nom il y a pas longtemps... Qu'est ce qu'il m'avait donné ?... Du sérum de jument grvide! Vous, vous pouvez savoir ce que ça veut dire...

*Et bien écoutez, pas vraiment...*

Je m'en souviens. Pour les autres, j'ai peut être été malade mais ça ne m'a pas tant marqué que l'ainé. L'ainé marque plus, vous savez !

*C'est sûr, si vous ne saviez pas comment ça se passait...*

Ben non, enfin j'étais pas idiote quand même, pas tout à fait. Mais enfin, quand je vois les jeunes maintenant ça change. Quoique j'ai une petite fille, la dernière, elle va avoir 20 ans et elle est pas... Elle dit « moi les filles qui ont des copains, ça me dit rien ». Et l'autre qui veut pas être mal accompagnée, elle a pourtant fréquenté un avocat de la NASA pendant un moment; il est même venu deux fois ici, mais elle s'ennuyait avec lui, alors faut pas se marier avec quelqu'un avec qui on s'ennuie. Voilà ! Puis ma fille, elle a eu un cancer, oui elle a eu trois chimio qui lui ont provoqué une leucémie aigüe. Et elle en est sortie, elle a été 7 mois en chambre stérile. Ah ben, vous savez, j'en ai passé hein ! Mais j'arrive là, quand même.

*Et alors du coup le premier accouchement, vous n'appréhendiez pas trop ?*

Ben non, j'appréhendais pas, mais j'ai eu mal, alors j'étais pas contente. Vous savez, quand on a mal, quand ça prend dans les reins, ça n'avance pas. J'étais trois jours.

*Trois jours avec des douleurs ?*

Oui, des fortes douleurs, mais c'était pas des douleurs à pousser... Je sais pas si c'est ça qui vous intéresse.

*Si si, c'est très bien tout ce que vous m'avez dit, c'est très intéressant. Et donc le quatrième accouchement c'était encore à l'hôpital ou chez vous ?*

Nan, c'était chez une sage femme. Oui, parce qu'avec tous les ennuis que j'ai eu, j'ai habité Cherbourg, Dinan, le Havre, Evreux, St Cloud, et St Cloud avant le Havre, et Nantes ! Et à Nantes, mon mari s'est fait soigner, il s'était fait soigner à Evreux. Et il n'a jamais retouché à l'alcool après. Enfin j'ai pu acheter une maison parce que je peux dire que j'étais économe.

Mais vous savez, ma grand-mère était veuve avec trois enfants, et la dernière, elle était à la campagne sur la terre battue, et elle a eu, si ça peut vous intéresser, elle a eu son dernier bébé toute seule! Toute seule ! Son mari, je sais pas où il était, à boire un coup sans doute, à la campagne c'est comme ça, il n'allait pas rester là à l'écouter gémir, je pense ! J'en sais rien, je l'ai pas connu ! Et elle avait le bébé et elle attendait la matrone, pour couper le cordon. Et trois jours après, comme elle dit, elle était au doué, le doué c'était le lavoir. Trois ou quatre jours après, elle était au lavoir, elle lavait le linge des deux aînés. Elle a eu trois filles, ma grand-mère, et elle a vécu jusqu'à 92 ans malgré toute la misère qu'elle a eu. Et elle m'a élevée pendant 9 ans, parce que maman était... Oh un genre de gouvernante, mais elle n'était pas technicienne de surface... Elle était bonne à tout faire, c'est pas pareil. Moi, je ne suis pas orgueilleuse vous savez, je suis bien contente d'être comme je suis.

*Et vous aviez un métier, vous ?*

Oui, moi j'étais secrétaire, mais alors j'ai travaillé à Paris d'abord, parce que j'étais en pension sept ans chez les religieuses. Les sœurs st Vincent de Paul, et puis à seize ans, j'aurais bien aimé être institutrice. Et j'ai été dans les bureaux, quoi ! Et puis jusqu'à ce que je me marie... je n'ai pas travaillé longtemps parce que mon mari était dans la marine et il ne voulait pas que je travaille. Et puis j'ai eu donc mon bébé à peu près tout de suite et puis je n'ai pas travaillé pour les trois aînés.

*Ça occupe bien des enfants à élever, hein !*

Oh oui ! Et puis vous savez dans ce temps là, fallait laver les couches et puis il y avait plein de choses qu'on n'avait pas. Et puis moi je ne pouvais pas les... J'ai nourri l'aîné jusqu'à trois mois et demi et les autres...Heu...Un mois. J'avais pas de lait moi alors... Alors, fallait faire les biberons et... Fallait faire de son mieux ! Et fallait les laver, les couches... Mais enfin... On s'en sort. J'étais pas plus malheureuse que d'autres.

*Et pendant vos grossesses, vous avez été un petit peu suivie ou juste pour vos accouchements.*

Bah c'est-à-dire que je suis allée chez le docteur parce que j'avais mal pour le premier et puis autrement non.

*C'était juste pour l'accouchement.*

Oui et puis autrement les visites pour la sécu. Ah j'ai travaillé un mois à l'assurance sociale !  
Le début de la sécu.

*Ah, oui parce que la sécurité sociale c'était 1945.*

Ah oui ! mais moi, c'était en 30, les tout débuts, ça s'appelait l'Assurance Sociale et j'y ai travaillé boulevard Richard Lenoir à Paris.

*D'accord.*

Et alors j'ai voulu retravailler, quand je suis venue à Nantes. Parce qu'on avait acheté une maison, alors fallait bien deux salaires. Et bien j'avais 46 ans, j'avais répondu à une annonce, enfin plusieurs mais il y en a une qui m'a répondu non quand j'ai appelé... J'ai dit « pourquoi ? C'est à cause de mon âge ? ». « Mais oui madame, nous ne prenons que des jeunes ». « Bien merci ! ». Alors ma voisine a vu une annonce dans le journal pour être caissière aux Halles à poisson. Ben j'y suis allée et j'ai travaillé. A quatre heures du matin. Alors au début, c'était mon voisin qui m'emmenait parce que lui il travaillait aux légumes. Comme caissière, mais vous savez, c'était caissière manutentionnaire, je faisais tout. On portait les caisses et tout ça. Et puis pour l'après midi, parce que là on finissait quand même vers 11h. Et alors j'ai trouvé un emploi, j'ai travaillé quatre après midi par semaine après. Mais fallait bien, parce qu'il fallait payer la maison. C'est que les remboursements au début, ça coûte cher. Après non, c'était comme un petit loyer quoi. Voilà ! J'ai été heureuse en retraite, et mes enfants sont très gentils et des belles-filles qui sont charmantes. Mais je ne leur ai jamais rien demandé, et je ne me suis jamais occupée de leurs affaires... Non non ! Elles ne peuvent pas dire que je leur ai dit « faites ceci, faites cela ! ». Et vous, vous avez quel âge ?

*Moi j'ai 22 ans, et donc il me reste encore un an d'étude.*

Et où ça se tient, les études.

*C'est au CHU, tout près de l'Hôtel Dieu.*

Ah oui.

*A Nantes.*

Et ça vous plait ?

*Oui beaucoup.*

Ah moi, ça ne m'aurait pas plus. Les bébés oui, mais voir les femmes souffrir, ah non... Enfin elles souffrent moins maintenant.

*Oui un petit peu moins, il y a des solutions maintenant.*

Oh oui ne serait ce que la péridurale, oh oui. Il y en a qui ne veulent pas en avoir parce que faut souffrir, c'est vrai j'ai entendu ça déjà ! Sauf qu'on souffre assez après ! Quand il faut les perdre, quand il faut les mettre dans la terre, je vous assure que ce n'est pas drôle.

*Non, c'est sûr... Et alors vous pensez que les accouchements sont très différents aujourd'hui ou pas ?*

Oh ben oui, c'est pas comparable, enfin de ce que je lis, de ce que j'entends. La belle-fille dont je vous parle là, elle a eu quatre enfants, quatre garçons et il y en a un qui est autiste, malheureusement, enfin elle s'en occupe bien... C'est ce qui a tué mon fils d'ailleurs... Vous savez c'est dur hein ! C'est même dur pour les frères, ils se sont mariés quand même et ont des enfants, j'ai dix petits-enfants et dix arrière-petits enfants.

*Et bien, une grande famille !*

## Entretien de Louise, 75 ans.

*Voilà, c'est parti.*

Ca y est c'est bon ! (rires). Et bien oui j'ai eu trois enfants, j'avais l'ainée qui est une fille, euh 23 ans. J'ai eu la deuxième qui a euh... elles ont 14 mois d'écart c'est deux filles, et j'ai eu un fils après, 5 ans de différence avec les deux ainées, avec la grande. Et ma fois les trois c'est bien... La première s'est bien passée, bon j'ai eu des vomissements comme tout le monde; et puis qu'est ce que... Faut que je revive en même temps ! Et puis j'ai accouché, parce que je ne suis pas de la région. J'ai accouché à maison Laffitte en seine et Oise. Et il y avait une doctoresse qui s'appelait docteur V, je m'en rappelle toujours. Et j'étais enceinte de ma première fille en même temps que, (rires) Grace Kelly de Monaco ! Et quand on nous faisait les réunions pour, vous savez apprendre à respirer tout ça. On nous disait « ne vous inquiétez pas, vous accoucherez pareil que Grace Kelly, elle sera exactement comme vous » ! Alors bon effectivement, ma fille était prévue pour le 10 mars et effectivement elle est née le jour même, le 10 mars. Ca s'est très très bien passé mais je l'ai pas allaitée parce que j'étais assez malade du foie et tout ça, donc... Et j'avais pas de, comment dirais-je, j'avais pas tellement de mamelons pour allaiter, tout ça. Mais enfin ça s'est très très bien passé, et puis bon, je l'ai surnommé Astrid. Et puis au bout de cinq mois, bah je me suis retrouvée, elle avait cinq mois, quand je me suis retrouvée enceinte de la deuxième. Alors là, à la deuxième, pareil, vomissements mais vraiment très très forts; qu'ils m'ont fait des piqûres. Mais là, je pourrais pas vous dire le nom, intraveineuses. Et puis elle était prévue pour le 15 mai, et elle est née que le 29 mai. Alors je faisais... retournée plusieurs fois voir la doctoresse. Et puis elle dit, « non faut attendre, faut que ça se fasse normalement », et tout. Et quand les douleurs m'ont prises pour accoucher, et tout ça, je suis partie à la clinique. Il était quand même neuf heures du matin. Je vous dis, je revis ça ! Elle me dit, oh vous savez ils vous auscultent et alors « oh bah nan, l'ouverture c'est pas encore comme une pièce de 2 francs », à ce moment là, c'était comme ça ! (rires). Et puis elle remonte vers midi et demi une heure, oh elle me dit « votre col s'est élargi » tout ça, mais je la voyais assez réticente. Je me dis « oh il y a l'air d'avoir quelque chose ». Après elle est revenue, elle me dit « bon bah là cette fois le travail se fait, mais maintenant vous allez bien nous écouter, et faire tout ce qu'on vous dit ». Vraiment, c'est que quand je l'ai vu passer tout son bras à l'alcool 90, oh là là, je me suis dit « ça y est, il y a quelque chose ». Et effectivement, comment je pourrais vous dire ça. C'est que la gamine elle avait deux cordons autour du cou. Et elle me dit « je vous le demande, de faire bien attention de nous écouter, parce que si vous l'expulsez

normalement comme je vous ai vu la première, vous l'étranglez au passage ». Alors bah vous savez, j'ai eu du mal parce que, elle m'a enfilé son bras, mais c'était une doctoresse extraordinaire, elle m'a enfilé son bras de façon à ôter les cordons du cou de la gamine. Mais elle me disait « surtout vous nous écoutez, ne bougez pas vous faites tout ce qu'on vous dit ». Et puis au bout d'un certain temps quand même, elle dit « ça y est c'est fait », elle a du sentir que les cordons étaient passés tout ça. Elle me dit « maintenant vous allez l'expulser comme vous pouvez le faire ». Mais quand elle est née, elle était vraiment cyanosée, elle était asphyxiée. Elle l'a suspendu comme un lapin, et elle a mis des ciseaux froids, glacés pour la faire réagir et crier. Mais elle avait les ongles noirs, tous cyanosés, la peau je vous dis, elle était comme asphyxiée, comme morte quoi. Et quand elle l'a entendu crier, elle a dit, « ça y est, elle est sauvée », mais elle te l'a, comme un lapin, et tout, puis elle dit « bon bah ça y est maintenant, c'est fini ». Puis après, bon bah elle a coupé le cordon ombilical et tout. Alors, oh, avec elle, oui la deuxième, oui c'est mes deux filles qui sont là, (elle montre des photos au mur), c'est la petite brune là. Oh j'ai dit, ce n'est pas possible, est ce qu'elle va vivre ? Tellement je voyais les ongles noirs et tout. Elle dit « si si si, elle respire ». Et ils l'ont emmené tout de suite, tellement elle avait des cheveux, ils lui ont fait un shampoing. Et puis je suis restée, comme maintenant, on reste plus trop longtemps en clinique, moi je suis restée quand même dix jours. Et puis je suis repartie avec ma gamine et ma première qui commençait à marcher. Oh ! Mais enfin bon, ça allait, elle vivait, elle était quand même noire, mais c'est bien rester 8, 10 jours... Elle était comme asphyxiée quoi. Alors je disais « mais comment ce fait il qu'elle avait ces deux cordons ? » Parce que pendant la grossesse et bien, elle me dit, est ce que ça vient que vous avez eu une grossesse tout de suite derrière qu'elle s'est enroulée dans le cordon, et puis au fur et à mesure qu'elle grossissait le cordon se resserrait. Et c'est pour ça que d'être né que le 15 mai, elle est née simplement le 29 mai. Et puis après ça a été, elle était très belle et tout, très brune, je vous dis, ils lui ont fait un shampoing tout de suite. Et puis ça allait, elle faisait trois kilos... Le poids normal, trois kilos... quatre cent cinquante. Voilà alors je repartais avec mes deux gamines, une qui commençait à marcher et puis l'autre qui venait de naître. Et puis je me suis retrouvée enceinte heu, de mon fils, oui, cinq ans après. Et comme chez moi, il y a eu beaucoup de filles, ma mère me traumatisait. « Oh tu vas encore nous faire une fille, ça va être une fille ». J'ai attendu quatre mois avant de dire à mes parents que j'étais enceinte à nouveau. « Tu vas encore nous faire une fille », vous savez bien, on n'avait pas le droit à la parole dans le temps. Enfin bref, par contre là, j'ai jamais été malade, ni vomissements, très peu. Et puis je me suis dit « bon, c'est peut être un garçon ma foi ». Et effectivement c'était un garçon. Mais quand elle

m'auscultait la doctoresse elle me disait « ça c'est un cœur de fille qui bat », oh ! Je me disais, elle dit « c'est un cœur de fille, il bat lentement, c'est un cœur de fille ». Je dis « tant pis, on l'acceptera comme ça ». Et puis, je suis venue de Maison Laffitte, je suis venue habiter à Angers, d'ailleurs c'est le seul qui est né à Angers à la clinique, et mon mari travaillait ici. Il me dit « bon, on va », vous savez les hommes ça s'occupent pas trop. On va aller à Ancenis dans sa famille. Bon, alors la voiture, et puis je pensais pas, et puis d'un seul coup, on dinait chez ses parents, et je lui dis d'un seul coup, « écoute on ferait bien de rentrer ». Parce que je commençais, il y avait des petits quelques choses qui m'alertaient un petit peu. Bon on s'en va, on retourne donc à Angers. Ah, un accident sur le boulevard du roi René. Bon bah, il s'arrête et il va voir l'accident ! Oh j'ai dit « c'est pas possible ! » Au bout d'un moment, il dit « mais je reviens tout de suite ». Oh bout d'un moment, je me suis dit, « c'est pas possible je vais accoucher sur le trottoir ». Et puis je suis allée le chercher « écoute maintenant c'est pas de la rigolade, il faut que tu m'emmène, faut que je prenne ma valise, il faut qu'on aille à la clinique ». Bon il me dit « d'accord ». Et puis on est rentré à l'appartement, ma valise était prête et tout ça. J'ai encore repassé ses pantalons, vous savez bien, c'était l'époque où la femme était soumise un peu. Et nous voila partis... Et d'un seul coup ma pauvre, dans la cuisine, je perds les eaux ! Ah une mare. Alors lui affolé, affolé, je lui dis « mais j'ai plus le temps, je vais le faire dans la cuisine, je vais le faire dans la cuisine ! ». J'ai dit « mais mets moi une serviette », il fallait descendre deux étages, je lui dis « mais mets moi une serviette entre les jambes, je vais le faire dans les escaliers ». Oh il était affolé, plus que moi ! Il dit « pourvu que la voiture elle parte » ! Oh j'ai dit « c'est complet » ! J'ai dit « cette foi appelle l'ambulance ». Ma foi la voiture est partie, et puis il disait « serre les cuisses, serre les cuisses » ! Mais vous savez une fois qu'on a perdu les eaux, ça vient vite. On arrive à la clinique, j'ai pas eu le temps, elle m'a dit, tout de suite, « aller hop, tout de suite la salle d'opération ». Elle nous a séparé par un paravent, il y avait une autre dame qui venait accoucher, elle a mis un paravent, et aussitôt, le docteur n'a même pas eu le temps de venir, c'est avec les sages-femmes, que j'ai accouché. Ah ! Alors j'ai dit « pour un peu il serait né sur le boulevard ». Je lui dis, d'ailleurs maintenant il me dit, il a 47 ans, « pourquoi je ne suis pas né à Maison Laffitte ? ». Alors je lui dis « les événements ont changé, mais tu as failli naitre sur le boulevard du roi René ». Mais enfin ça c'est très bien passé, il faisait, oh il était très très fort. Même quand heu, on est enceinte, quand ils sont gros comme ça, j'avais l'impression d'avoir la peau tendue, brûlée, comme une brûlure. Oui il était assez fort, mais enfin ça c'est bien passé puis voilà. Mais vous savez je garde toujours un bon souvenir, et combien de fois je le dis, j'étais très contente quand j'étais enceinte. Mais maintenant je

vois mes filles, là, mes deux filles qui ont accouché. Et je leur dis souvent « mais c'est pas des accouchements, vous avez pas connus comme moi ». « Oh bah évidemment tu nous répètes encore... ». Et j'ai dit, nous ça n'existait pas la péridurale, on accouchait, moi je disais j'avais un chien qui me rongeaient les reins tellement j'avais mal. « Ah mais tu nous rappelles toujours ». Et ben je dis, « oui mais vous savez pas ce que c'est vraiment accoucher ». Et puis il n'y avait pas d'échographie, ça n'existait pas, alors. Et puis voilà j'ai trois beaux enfants qui sont mariés, je suis grand mère de trois petits enfants aussi. Mais pour moi, je dis toujours que quand elles ont accouché, je vous dis, c'est pas les douleurs que nous, on nous laissait jusqu'à temps... Ah lala, il y avait pas de péridurale, il y avait pas de piqûres pour nous... J'avais une armée de chiens qui me mangeaient les reins. Enfin c'est un beau souvenir, un très très beau souvenir. Mais ce que je regrette maintenant c'est que, c'est ça, c'est que, ils font trop les choses. Je vous dis, nous l'échographie, on ne savait pas ce que ça allait être. Alors quand la docteur avait dit « c'est un cœur de fille, et c'était un garçon... ». Mais je regrette pas et accoucher c'est toujours pour moi de très bons moments. Et d'être enceinte, on a une respectabilité, on est, je sais pas, on est fière. Maintenant ça change, et c'est vrai qu'ils nous gardent plus longtemps maintenant, à l'hôpital et à la clinique. Et je pense que moi du temps de ma mère quand elle a accouché de moi c'était encore à la maison. Il n'y avait pas d'hôpital ou de clinique. Et je pense que j'ai accouché dans la maison ou je suis maintenant.

*Donc vous avez accouché les trois fois dans des cliniques ?*

Heu dans une clinique à Maison Laffitte et le dernier était à Angers.

*Et le médecin qui suivait la grossesse, c'était le même qui suivait l'accouchement ?*

Quand je suis partie de Maison Laffitte que j'étais enceinte de la deuxième, heu non du troisième, il a fait une lettre à ... Ici c'était le docteur, je sais plus, je me souviens plus son nom. Mais il avait fait, oui il avait fait une lettre enfin ça c'est bien passé quoi. Et maintenant je suis très fière d'avoir mes trois enfants et mes petits enfants. Et vous, vous voulez faire sage-femme ?

*Oui, oui il me reste encore l'année prochaine et puis après je vais travailler.*

Ah bah c'est un très beau métier quand même.

*Oui, et quand vous avez accouché, c'est les sages-femmes qui vous suivaient pendant le travail et le médecin qui faisait l'accouchement ? Comment ça se passait.*

Heu, les sages femmes venaient, regardaient tout ça. Et au moment où j'étais prête à accoucher, le médecin venait. Ah oui oui. Ça existe toujours quand même, mais enfin maintenant on entend plus parler je vous dis comme... Moi je dis à mes filles c'était rien vos accouchements à côté de moi. Surtout la deuxième quand elle m'a enfilé son bras pour m'ôter les deux tours de cordon qu'elle avait autour du cou. Parce que si je l'expulsais, je l'étranglais en même temps. C'est pour ça qu'elles m'ont dit, « faites bien attention vous nous suivez, tout ce qu'on vous dit, vous nous suivez ». Je dis « bah ça va pas être drôle. Mais enfin après pourvu qu'elle vive ». Mais elle était noire. Je vous dis, d'ailleurs c'est marqué sur mon livret, je vous dis, cyanosée quoi. Asphyxiée complètement, mais je me rappellerai toujours qu'ils l'ont suspendu comme un lapin, et puis qu'ils la gigotaient, qu'ils lui ont mis des couteaux, mais froids, glacés pour qu'elle ait une réaction. Quand elle a poussé le cri, ils ont dit « tant mieux, ça y est ! » embarquée, embarquée pour nettoyer.

*Et votre mari était là pour les accouchements ou pas ?*

Nan ah nan, moi j'ai un mari qui était dans l'hôtellerie, et la seule fois où il est venu pour la deuxième qui avait les cordons, j'étais peut être un peu parti trop tôt de chez mes parents, il s'endormait sur sa chaise et c'est moi qui le réveillait. Alors je lui dis « ça c'est la meilleure, c'est toi qui dort et moi qui souffre ». Non, je crois que maintenant les hommes sont plus présents, beaucoup plus présents que dans le temps.

*Oui mais il y a plus de demande de la part des femmes. Les choses ont changées.*

Oui mais, ça a tellement changé l'évolution et tout ça. Je vois mes gendres, ils aident et tout ça. Hugo il n'a jamais su ce que c'était que de donner un biberon à cinq heures du matin. Enfin c'était tous les trois heures quoi. Il a jamais su, jamais jamais ! Ah ça, je dis qu'il y a eu de la différence. Maintenant les hommes, c'est plus comme dans le temps. Avant c'était vraiment le maître, c'était le premier servi à table, et ça c'était la mentalité. Heureusement ça a bien changé. Et vous savez je dis toujours, je pense souvent, je dis que Simone Veil, elle a le droit le jour ou elle mourra, elle a le droit à une statue. Une rue et une statue ! Parce que je dis : que de services elle a rendu aux femmes quand même ! Avec la pilule tout ça. Ah je trouve que j'ai une admiration pour cette femme là, c'est pas croyable ! Vous allez dire que je suis bavarde hein !!

*Ah mais toutes les sages-femmes ont une admiration pour cette femme là !*

Ah oui !

*Vous imaginez bien...*

Ah je trouve elle s'est quand même démenée à l'assemblée, tout ça. Je dis : les femmes, elles peuvent la remercier. Mais faut dire que la mentalité a tellement changé maintenant. C'est plus pareil, nous de mon temps, on était femmes au foyer à élever des gosses, à faire cuire un œuf à la coque, tenir le balai et puis c'est tout, mais il était pas question de travailler, tandis que maintenant chacun s'y met. Des fois, je pense toujours à ma mère qui est décédée, si elle revenait pour... Tu verrais bien du changement. Enfin moi, ça s'est bien passé, et puis j'ai deux belles filles. Et puis, un beau garçon qui travaille à air France. Alors il m'a permis d'aller aux Seychelles, j'ai été à Dakar, au Maroc, j'ai été en Suisse. J'ai eu le droit avec lui, sa mère, j'ai eu le droit à plusieurs voyages. Et je dis bah ! Malheureusement j'ai eu cette espèce de rupture d'anévrisme qui m'a fichue en l'air. Et après quand j'ai eu le col du fémur cassé, je suis donc venue là. Parce que je peux pas faire des courses, je peux pas faire la cuisine. Ici on est nourri et tout ça.

*Vous n'êtes pas trop mal installée en plus.*

Oh bah non, j'ai pas grand chose, je leur ai tout donné, il me reste quelques verres et un peu de vaisselle... Voilà qu'est ce que vous voulez savoir d'autre ?

*Je voulais juste que vous me reparliez de ça, vous me disiez que vous appreniez à souffler, vous preniez des cours, pendant la grossesse ?*

Ah oui, il y avait des journées, il fallait apprendre à respirer, à relâcher. Oui oui.

*Et c'était souvent ? C'était une seule fois dans la grossesse ?*

Ah non, c'était une fois par semaine qu'on allait, c'était un jour où on avait des cours. Et aujourd'hui je me souviens que cette doctoresse qui s'appelait Dr V, qui était très bien, elle nous disait, je me souviens, « de toute façon ne vous inquiétez pas, Grace Kelly, elle accouchera comme vous, toute princesse qu'elle est ».

*Donc c'était le docteur qui vous faisait ces cours.*

Oui oui, c'était pas une sage femme, c'était le docteur qui accouchait.

*D'accord. C'est bien parce que, en fait c'est le même docteur qui vous voyait pendant la grossesse, qui vous faisait les cours et qui faisait l'accouchement.*

C'est ça... Et puis la clinique n'était pas très loin de chez mes parents, mais c'est vrai qu'elle nous apprenait à respirer, à relâcher, à nous dominer. Parce que, et c'est vrai que bon, après il y en a qui criaient, qui criaient, moi je me suis dit : « on arrive à se dominer quand même ». Malgré que j'avais mal aux reins et tout ça. J'ai dit : « mais c'est pas possible qu'on n'arrive pas à se dominer ». Mais il y en a, suivant le tempérament...

*Parce que vous entendiez d'autres femmes pendant votre accouchement ?*

Oh qui hurlaient !! Je vous dis, maintenant quand je vois mes filles « oh heureusement que j'ai eu la péridurale ». Oh je dis : « avec ça, vous savez même pas ce que c'est que d'accoucher. Si t'avais eu comme moi, à ta sœur avec les deux cordons, qu'il fallait que j'écoute et sans être endormie, il y avait pas de péridurale ». Et fallait, parce que sinon je l'expulsais, je l'étranglais. Non ! Maintenant tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

*Et oui, vous ne gardez que le positif maintenant.*

Oui, enfin je ne regrette pas et j'ai toujours été contente quand je me trouvais enceinte. Je vous dis, on a une espèce de respectabilité des gens. Et contente, mais on savait pas si c'était un garçon ou une fille, c'était la surprise du chef là, c'est le cas de le dire.

*Oui vous deviez être contente ! Et puis votre mari aussi du coup.*

Oui au garçon là, au troisième, mais quand c'est deux filles... Mais je vois, j'ai une petite jeune femme qui est plus âgée que moi qui mange à ma table, elle a eu quatre filles. Bah je dis : « ma pauvre Josette, c'est un pensionnat que t'as fait ». Et puis il y a des familles ou chez ma sœur, et bien elle a eu deux filles ; par contre ses filles se sont mariées, ce n'est que des gars, que des gars. Et là, mon arrière petit neveu, c'est encore un gars. On dirait qu'il y a des moments c'est... On sait pas.

*Oui c'est le hasard. Et derrière là, c'est qui sur la photo ?*

Oh là c'est un oncle, il était jockey et il est mort à la guerre de 14. Et je me suis toujours gardée cette photo là.

*Elle est belle, c'est une très belle photo.*

Oui et je vous dis, je suis de Maison Laffitte en Seine et Oise près de Paris, je suis banlieusarde quoi, à 13 km de Paris. Mais enfin, j'aime mieux Nantes qu'Angers. Je trouve pour faire des courses pour s'habiller. Et puis c'est très catholique, Angers tout ça, c'est les dames aux chapeaux ! Ben vous direz à Geneviève que je suis bien bavarde hein ! Je vous souhaite beaucoup de chance, que vous réussissiez dans le métier là. Et certainement que plus tard, vous direz : « bah, j'ai mis tant de bébés au monde ! ». Et je crois qu'être sage femme, c'est un très joli métier.

## Entretien de Bernadette 87 ans.

*Mme B est assez stressée, elle a accepté l'entretien mais souhaite que ce soit moi qui pose les questions...*

*Voilà, donc d'abord vous avez quel âge ? En quelle année vous êtes née ?*

En 23, j'ai donc 86 ans, 87 ans ou quelque chose comme ça. 87 je crois au mois de décembre.

*D'accord, et vous avez eu combien d'enfants ?*

Deux...

*Deux enfants.*

Deux, heu, assez rapprochés...

*Assez rapprochés d'accord. Donc je vous laisse commencer là où vous voulez. Et puis je vous aiderai s'il y a besoin.*

Ah, bah qu'est ce que je vais vous dire...

*Donc vous vous êtes mariée ?*

J'étais mariée, je me suis mariée oui. Et puis on était tout content, comme tout un chacun...

Je me rappelle plus, c'est tellement loin.

*Oui c'est loin.*

Mais quand on apprend qu'on va être maman, on est heureux comme tout. On est heureux comme tout.

*Et vous vous souvenez comment vous avez su que vous étiez enceinte ?*

Bah heu c'est le coup, normal, l'absence de règles. Bon alors une première fois, on doute car on ne sait pas si on est faible ou si on est... Enfin après, quand on voit le médecin, il y a confirmation. Il y a que comme ça qu'on le sait... Alors quand on est jeunes mariés, on est content.

*Très bien, et donc la grossesse ? La première grossesse, ça c'était passée comment ?*

Très très bien, ah oui ça c'est, c'était en 46. Très bien. Et la deuxième tout de suite après, pareil, elles avaient 14 mois d'écart alors c'est pas beaucoup.

*Ah oui.*

Mais un premier enfant c'est toujours, attendu disons. Le deuxième peut être moins. Un peu moins mais enfin c'est quand même une bénédiction.

*Oui, c'est vrai. Et donc pendant la grossesse vous étiez suivie par un médecin, c'est ce que vous avez dit ?*

Bah écoutez non, à cette époque là, on était en famille et puis ça se passait tout seul. On n'était pas suivies par les médecins comme maintenant. Ce n'est pas le même... En général ça se passait bien, on prenait rendez vous avec des sages-femmes. C'était des sages-femmes, enfin chez moi, j'étais à la campagne. Alors on avait une sage-femme qui était à 5 ou 6 kilomètres qui venait un peu surveiller.

*D'accord, de temps en temps... Et elle faisait quoi quand elle venait vous voir ?*

Et bah, elle nous palpait. Et puis elle nous disait si il était bien placé ou pas. Moi, je me souviens que la mienne bougeait énormément, et qu'elle avait été obligée de me rouler des serviettes de toilette, comme ça, pour l'empêcher de bouger. Et bien elle bougeait quand même. Elle est née par le siège. Mais enfin c'était... C'est vieux ça...

*Et quand vous dites que vous étiez en famille, vous habitiez chez vos parents ?*

Heu non, j'habitais pas chez mes parents mais j'étais revenue chez eux pour faire mes couches.

*D'accord ! c'est chez eux que vous avez accouché.*

Oui, voilà parce que j'habitais Strasbourg et je suis revenue dans la Meuse, chez mes parents pour avoir maman près de moi. Vous savez les filles, elles ont besoin de leur maman !

*D'accord, donc c'est votre maman qui était présente à l'accouchement ?*

Non, même pas. Nan nan, la sage-femme était là mais enfin maman était occupée ailleurs...

*Et du coup vous en aviez beaucoup parlé avec votre maman de l'accouchement, vous étiez proches ?*

Oh bah oui, dans le temps, les familles étaient beaucoup plus soudées que maintenant. Maintenant avec les voitures, c'est plus du tout la même chose. Tandis que dans le temps, les familles, elles étaient dans un pays et personne ne bougeait trop. C'était pas comme

maintenant. C'était pas comme maintenant, maintenant les familles sont plus ou moins éclatées. Vous avez les parents dans l'est et puis les enfants dans le sud. C'est plus du tout pareil.

*Et du coup vous en aviez beaucoup discuté avec les femmes de votre famille de la grossesse, tout ça ou vous gardiez ça pour vous ? Est-ce que c'est quelque chose dont on parlait facilement.*

Oui et non, parce que c'était pas un sujet tabou, on savait qu'on allait avoir un enfant, et puis on l'attendait.

*Et donc vous n'étiez pas très inquiète.*

Bah nan.

*Et vous saviez un peu comment ça allait se passer ?*

Ah nan, on savait pas. On savait pas parce que avec les parents, c'était un peu des sujets tabous, on n'osait pas parler. C'est plus du tout comme maintenant.

*Donc ça vous faisait un peu peur ?*

Ah bah là je ne m'en rappelle plus. Mais il est certain que pour un première enfant, on a dû appréhender un peu. C'est sûr.

*Donc vous êtes revenue chez vos parents un peu avant l'accouchement ? En fin de grossesse ?*

Oui.

*Et vous vous souvenez comment vous avez su que vous étiez en travail ?*

Bah j'ai perdu les eaux. Alors ma mère m'a dit « attends, ça va venir ». Et puis à partir de ce moment là, elle a téléphoné à la sage-femme, qui était dans un pays voisin.

*Et donc la sage-femme est arrivée rapidement ?*

Ah non, parce que je me rappelle qu'elle a dit à ma mère « Jeanne, fais nous un café, parce qu'elle est pas prête encore, c'est pas encore pour maintenant, fais nous un café Jeanne ». Et ma fois, Jeanne ma maman, elle s'est exécutée. Et nous avons bu le café, avant...

*Et donc la sage-femme pendant le travail elle faisait quoi ? Quel rôle elle avait ?*

Je m'en rappelle plus très bien. Enfin elle surveillait... Enfin les sages-femmes étaient très compétentes à cette époque là. Maintenant je ne sais pas si c'est pas la même chose, mais à cette époque là...

*Vous faisiez confiance...*

Oh oui !

*Et du coup, au niveau de la douleur vous vous souvenez, ça vous a marqué ou... ?*

Pas tellement, ça ne m'a pas marqué. Je savais que ça ne passerait pas comme une lettre à la poste, alors on attendait.

*Et donc l'accouchement, c'est une petite fille c'est ça ?*

Oui.

*Et elle est sortie par le siège ?*

Par le siège oui.

*Et ça c'est bien passé ?*

Oui, tout bien.

*Et à la naissance, cette petite fille on vous l'a donné tout de suite ?*

Non, la sage-femme l'a nettoyée d'abord. Elle l'a pesée, je m'en souviens, elle l'a pesée dans une boîte à chaussures. A cette époque là, c'était les balances ROBERVAL, elle l'a mise dans une boîte à chaussures. Et seulement après quand elle était propre et tout ça, elle me l'a donnée.

*Elle vous l'a donnée.*

Elle était toute emmaillottée... Mais ça c'est vieux ma pauvre, je ne me souviens plus.

*Ah bah, vous avez l'air de vous souvenir de pas mal de choses quand même...*

Bah ce sont des choses qui vous marquent hein.

*Et votre mari n'était pas présent pour l'accouchement ?*

Ah nan, il attendait dans la cuisine ! (rires). Je ne sais même pas si il était dans la cuisine, ou si la sage-femme ne l'avait pas mis dehors ! Je ne m'en rappelle plus très bien.

*C'était une affaire de femmes !*

Oui, bah on était à la campagne hein, c'était pas du tout comme en ville.

*Parce que, en ville à cette époque là, c'était différent ?*

Je ne sais pas, parce que nous on était à la campagne, mais je ne sais pas en ville comment ça se passait.

*C'était peu être le tout début des accouchements à l'hôpital.*

Même pas, parce que, ça se passait en famille ou alors il fallait que quelque chose aille mal pour qu'on emmène à l'hôpital. Nous dans notre petite commune, tout le monde accouchait chez soi.

*Oui. Et donc après l'accouchement vous êtes restée longtemps allongée ou tout de suite après vous avez repris vos activités ?*

La sage-femme a voulu qu'on reste huit jours allongée. Oui oui ah ça c'était impératif.

*Et la sage-femme venait vous surveiller pendant ces huit jours ?*

Ah oui tous les jours.

*Elle venait tous les jours ?*

Tous les jours elle venait. Elle nous faisait notre toilette et celle du bébé.

*Et elle vous aidait un petit peu pour vous occuper du bébé.*

Bah on savait quand même plus ou moins, on n'était pas des innocentes à cette époque là. Maintenant je sais pas comment que ça se passe, mais enfin on savait un peu ce qu'il fallait faire, parce que dans les campagnes, on avait vu les oncles, les tantes, vous savez c'était pas pareil. Alors on savait que quand il y avait un bébé, il fallait s'en occuper. Il fallait faire telle ou telle chose. C'était plus du tout comme maintenant. Maintenant je sais pas.

*Et donc après vous êtes retombée enceinte, vous m'avez dit 14 mois après. Et donc là... Un petit peu la même chose ? Ca s'est bien passé ?*

C'était encore plus vite, c'était encore plus vite, parce que je me souviens que ma mère m'avait dit « écoute, tu arrives à ton terme, ce serait peut être pas mal de penser à préparer les layettes ». Alors je dis, bon bah j'y vais. J'étais en train de faire justement, de laver la layette. Et voilà, elle s'est présentée, c'était huit heures du soir. Très rapide.

*La sage-femme avait eu le temps de venir ?*

Je me rappelle plus. Ça, je ne me souviens plus si on avait eu le temps de la prévenir ou pas. Enfin je sais que j'étais devant les auges en train de laver la layette et puis ça s'est présenté. Oui certainement qu'elle a du avoir le temps de venir. Certainement parce que... Je ne me rappelle plus très bien comment que ça s'est passé...

*Donc très rapide.*

Certainement encore plus vite que pour la première.

*Et du coup, où est ce qu'on vous faisait accoucher dans la maison ?*

Ah bah dans le lit, dans le lit de milieu. Dans le lit de milieu, je me rappelle que mes parents avaient déménagé de leur chambre pour me céder la leur. Et ils étaient allés dans nos chambres de gamines. Parce que nos chambres de gamines, elles étaient pas loin. Alors pour l'occasion. C'était des trucs comme ça.

*Oui c'est comme ça que ça se faisait quoi !*

Bah oui, mais à la campagne hein, mais en ville je ne sais pas comment que ça se faisait. Mais enfin nous autres à la campagne c'est comme ça que....

*D'accord, et donc une deuxième petite fille.*

Oui, une deuxième petite fille...

*D'accord.*

Et ça on le savait pas avant, maintenant on sait. Maintenant on sait ce qui vous attend. Dans le temps on ne savait pas. Dans le temps on ne savait pas. C'était la surprise. Et donc d'autant plus surprise que deux grossesses, deux grossesses différentes.

*Ah oui ?*

Oui.

*Pourquoi différentes ?*

Parce que pour la première, j'étais assez forte, et pour la deuxième ça se voyait à peine.

*Les mystères... Et pourtant elles faisaient à peu près le même poids...*

La deuxième était plus grosse que la première...

*Ah oui.*

Oui, la deuxième était plus grosse que la première.

*D'accord.*

Je ne sais pas pourquoi...

*Et pendant vos grossesses, est ce que vous avez travaillé ou pas ?*

Ah non à cette époque on ne travaillait pas. C'est plus comme maintenant.

*C'est votre mari qui travaillait... Enfin « travaillait pas », vous aviez quand même beaucoup de choses à faire je pense à la maison !*

Ah bah oui c'est certain ! Parce que c'était pas du tout la vie qu'on a maintenant hein. On peut pas comparer. C'est impossible. Et puis on ne peut même pas comparer la vie dans les campagnes et la vie dans les villes. C'est pas la même chose. Aucune comparaison possible.

*Et donc vos filles, elles sont mamans maintenant ?*

Oh oui, et même grand maman !

*Ah vous êtes arrière grand-mère !*

Oui !

*Bah c'est super.*

Oh bah j'ai tout le cheptel là ! (elle montre une photo accrochée au mur).

*Ah oui derrière, je n'avais pas vu. Ça en fait du monde, effectivement.*

Il y a les petits enfants, les arrières petits enfants, et j'ai quand même 87 ans hein !

*Tous des petits blonds.*

Presque oui, oui c'est vrai il y a pas beaucoup de bruns.

*Et est ce que vos filles quand elles sont devenues maman, elles vous ont parlé des grossesses ou pas ?*

Non.

*Elles n'ont jamais...*

On n'était pas ensembles, moi j'étais à Strasbourg, elles, il y en avait une à Nantes et l'autre à Biarritz... Alors c'était pas du tout pareil hein...

*Alors... Bon bah c'est pas mal, finalement vous vous souvenez de pas mal de petits détails quand même.*

Bah c'est des choses qui marquent. Des choses qui marquent. On peut pas passer ce genre de trucs sous silence. Ce n'est pas possible, parce que c'est toute une vie en somme.

*Et du coup vous pensez que les accouchements aujourd'hui sont très différents.*

Bah déjà elles sont mieux suivies. Je trouve, les jeunes femmes ont des visites qu'elles sont obligées de passer, elles sont mieux suivies. Alors si il y a un pépin, tandis que nous dans le temps, on nous regardait pas hein...

*Vous pensez qu'il y avait plus de problèmes ?*

Je ne sais pas. Je ne sais pas si il y en avait plus dans le temps que maintenant mais... Je ne sais pas du tout. C'était pas du tout la même chose, c'était pas la même approche. C'était pas la même approche. On était heureux comme tout d'avoir un enfant, alors que maintenant, des fois elles sont pas heureuses. Hein ?

*Oui. C'est vrai.*

Remarquez que dans notre temps aussi il y a eu des grossesses, ou ma fois ce n'était pas souhaité.

*Bah c'est vrai que maintenant il y a des solutions aujourd'hui pour les femmes qui ne souhaitent pas leurs bébés.*

Oui mais dans le temps il y en avait pas de solutions. Et une femme se retrouvait enceinte, il fallait qu'elle aille jusqu'au bout. Qu'elle le veuille ou non. Il y en a qui essayaient de... Mais ça réussissait ou ça réussissait pas...

*Et puis c'était dangereux...*

C'était dangereux aussi oui.

*Et c'est les sages-femmes qui faisaient ça ?*

Ah nan, nan, c'était les individus elles-mêmes. J'ai eu une tante qui ne voulait pas en avoir, alors elle sautait sur les haies. Elle faisait tout ce qu'il fallait pour le faire tomber. Et puis ça ne s'est jamais décroché. On croyait au père Noël !

*Oui.*

Ca serait maintenant bah, ce ne serait pas pareil hein. Enfin c'est vieux tout ça.

*Bah oui... c'est des bons souvenirs...*

Des bons et des moins bons, parce que, il y avait la souffrance que maintenant les sages-femmes et les médecins empêchent.

*La souffrance... Les contractions tout ça ?*

Oui ça se passe plus pareil tandis que dans le temps...

*Et du coup vous vous souvenez avoir beaucoup souffert ?*

Pour la première assez oui, pour la deuxième non. C'était comme une lettre à la poste la deuxième. C'était rapide... Je m'en suis à peine aperçue. Mais pour la première...

*Oui. Et la sage-femme n'avait pas de solutions à vous proposer du coup, pour la douleur...*

Mais les sages-femmes n'avaient rien, à cette époque là, elles n'avaient rien.

*D'accord.*

Et puis en plus dans les campagnes c'était pas comme en ville hein. Alors bon...C'était pas du tout le même genre d'accouchements. Maintenant on essaie que personne ne souffre. Ni la mère ni l'enfant. Tandis que dans le temps. C'était aléatoire hein. Il y avait des fois où, enfin pas mon cas, ça n'a pas été mon cas, mais j'ai connu des personnes où la maman à souffert

le martyr et l'enfant aussi. L'enfant aussi. Les accouchements n'étaient pas comme dans le temps, comme maintenant. Maintenant il y a toujours un médecin ou une sage-femme qui vous empêche d'avoir mal. Tandis que dans le temps, c'était pas pareil hein.

*Et la sage-femme elle écoutait le cœur du bébé avec un stéthoscope ?*

Nan.

*Elle n'écoutait pas...*

Nan nan.

*Et vous pensez que si ça se passait mal il y avait un médecin qui pouvait venir.*

Bah ça dépendait, nous comme on était à la campagne, va savoir quand il aurait pu venir. Le bébé ou la maman aurait pu mourir avant que le.... Enfin je ne peux pas vous dire parce que moi, j'étais à la campagne. Mais d'autres ne le sont pas hein. Enfin je sais pas, aucun médecin n'aurait pu arriver à temps si ça c'était mal passé. Parce que déjà il fallait aller dans le pays même, pour téléphoner. Et puis pour que le médecin vienne, il fallait une voiture, il fallait qu'il soit là. C'était un problème dans la campagne dans le temps. C'était un problème.

*Et en sachant tout ça, vous n'aviez pas peur ?*

On n'y pense pas, on n'y pense pas. On est tout à la joie d'avoir un bébé, on ne pense pas que ça puisse mal se passer. Enfin moi personnellement.

*Oui vous n'aviez pas du tout...*

Nan je pensais pas que ça pouvait mal se passer. Je pensais pas que...

*Parce que dans les villages... C'est vrai que tout le monde sait un peu ce qui se passe... Vous n'aviez pas entendu des histoires un peu difficiles de certains accouchements ?*

Ecoutez c'était un peu des sujets tabous. Dans le temps on ne parlait pas de ça comme on parle maintenant. C'était... Et on n'envisageait pas de, je vous dis c'était tabou. Et je vous dirais même que souvent, les personnes enceintes se cachaient, elles mettaient de grands trucs pour que ça ne se voit pas.

*D'accord, dans le village pour que ça ne se voit pas...*

On le savait, ça se savait... Mais c'était pas comme maintenant. Maintenant une dame enceinte elle n'a pas peur de montrer son ventre. C'est normal. Mais dans le temps, fallait faire attention. C'était pas la même vision.

*C'est vrai que maintenant elles le montrent souvent quand elles sont enceintes ! Elles mettent des choses très moulantes !*

Oui c'est vrai, alors que nous c'était le contraire. On aurait eu peur de montrer notre ventre. Et pourtant c'est des choses normales...

*Oui et puis c'est joli une femme enceinte.*

Oui c'est vrai, c'est vrai. Alors on s'habillait avec des robes bien larges ! Je me rappelle j'avais un empiècement, avec plein de plis, tout plein de plis. (Elle mime en riant). Je ne vais pas dire qu'on cachait. On ne cachait pas mais on en faisait pas étalage disons. Pas du tout comme maintenant.

*Et par contre à votre mari vous l'avez dit tout de suite, dès que vous l'avez su ?*

Oui parce que on était jeunes mariés, on était tous les deux, on avait envie d'un enfant tous les deux. Ca a été aussitôt que... (Elle sourit).

*D'accord. Et vous avez eu des sœurs.*

Une sœur.

*Qui a eu des enfants.*

Oh elle en a eu neuf.

*Neuf.*

Moi, je n'en ai eu que deux...

*Parce que vous n'en vouliez pas plus...*

Nan ça c'est passé comme ça.

*C'est la vie qui a fait que...*

C'est la vie qui a fait que... Bah c'est déjà assez deux enfants !

*Oui, c'est déjà pas mal de travail !*

On aurait aimé avoir un petit garçon, mais on a été obligé de se contenter de deux filles. Et mes filles, pareil, elles n'ont pas de... Elles en ont deux aussi.

*Ah oui deux filles aussi. Et votre sœur, c'est pareil, elle a accouché chez vos parents ?*

Nan je ne crois pas, bah ma sœur n'habitait pas. Moi j'étais revenue près de chez mes parents. Mais elle, elle habitait près de Paris, elle n'est pas revenue chez mes parents. Elle a accouché près de Paris.

*Les neuf fois !*

Bah dans le temps dans les familles il y avait... Je vais pas dire des clans, mais c'était plus marqué que maintenant.

*D'accord.*

Oh c'est vieux tout ça.

*Bah oui mais c'est très intéressant parce que c'est vrai que les choses ont tellement changé maintenant.*

Ca a tellement changé c'est pas croyable !

*Oui très vite, et c'est pour ça en étant un peu dans le métier je me suis posée des questions sur ce qui se passait...*

Mais enfin ceci... Mon aventure se passait dans la campagne, alors que en ville c'était peut être pas pareil... Je ne sais pas. Je sais pas comment que ça pouvait se passer en ville. Alors que moi j'étais à la campagne et puis pas de médecins autour. Pas de ... A cette époque là, c'était pas pareil. Tandis que la, maintenant les jeunes femmes enceintes sont suivies. Elles passent des visites tous les deux ou trois mois ou quelque chose comme ça. Nous non. On était enceinte et puis on attendait la délivrance, en bien ou mal. On avait des sages femmes qui venaient voir quand même si tout se passait bien. Mais elles ne faisaient rien, elles n'avaient pas de gros pouvoirs. Je pense que dans le temps, il y avait beaucoup plus de décès aussi que maintenant. Je pense. Ou de malformations de trucs comme ça. Alors que maintenant vous êtes suivies, s'il y en a un qui est malformé, bah on le sait tout de suite. Et que dans le temps, bien formé ou malformé, on le laissait venir. Il y a eu combien d'enfants, je ne veux pas dire, heu, estropiés, mais presque. Ça c'est beaucoup passé à cette époque là. Soit boiteux, soit sourds, il y a eu beaucoup de... Je veux pas dire des déchets, c'est un

peu péjoratif, hein mais enfin, il y a eu une époque où il y en a eu vraiment. Tandis que maintenant, les jeunes femmes sont suivies, et s'il y a quelque chose qui ne va pas, on le leur dit tout de suite. Pas comme dans le temps. Dans le temps on allait jusqu'au bout. Bon ou mauvais on allait jusqu'au bout.

*Et c'est vrai que ce qui est un peu paradoxal, c'est que maintenant les femmes sont un petit peu en demande qu'il y ait moins de techniques...*

Ah bon !

*Oui. C'est pour ça aussi que je me posais toutes ces questions parce qu'il y en a certaines maintenant qui trouvent que l'accouchement et la grossesse sont trop médicalisés.*

Mais dans quel sens médicalisé ?

*Bah, elles ont l'impression de pas... Par exemple pour l'accouchement, elles ne peuvent plus accoucher chez elles, elles sont presque obligées d'aller à l'hôpital. Donc le fait d'être obligé d'aller à l'hôpital, le fait qu'elles soient surveillées en permanence, qu'on les oblige pratiquement à faire des examens, des prises de sang ou des échographies. Certaines, pas tout le monde, mais certaines sont en demande de choses un peu moins médicalisés.*

Ah, c'est possible, et je ne leur donnerais pas tort, parce que si maintenant j'étais enceinte et que je sois obligé de passer tout un tas d'examens, bah ça ne me plairait pas.

*Parce que finalement vous n'étiez pas très inquiète vous, vous étiez plutôt sereine.*

Bah oui.

*De pas savoir, ça vous dérangeait pas tant que ça.*

Non non non. On savait qu'on allait avoir un enfant mais, c'était l'aventure. On avait hâte qu'il vienne pour voir à qui il ressemblerait, comment il serait, si c'était un garçon ou si c'était une fille, parce que ça non plus on ne le savait pas.

*Mais finalement vous ne vous posiez pas trop de questions négatives...*

Pour moi non, heu, avoir un enfant on l'avait voulu. La deuxième, elle était un peu moins bien acceptée, enfin mais je ne dirais pas « acceptée ». Mais enfin on avait trouvé que c'était un petit peu trop tôt. C'était un petit peu trop tôt. Parce que, elles ont combien, quatorze mois de différence.

*C'est fatigant aussi les grossesses rapprochées....*

Bah, ça c'est passé quand même. (rires).

*Bah c'est bien de voir un peu cet état d'esprit... Parce que j'imagine qu'aujourd'hui une femme qui aurait justement la possibilité de savoir comment est son bébé, de connaître le sexe, d'être un peu « rassurée » sur l'état de son bébé, si on lui disait qu'on lui fait pas d'exams, du coup elle aurait peut être peur...*

C'était pas la même chose, on ne vivait pas dans le même contexte. Là les jeunes femmes, elles veulent peut être savoir où ça en est... Mais là, on était enceinte, on se disait bon bah il y a plus qu'à attendre neuf mois. On ne se posait pas de questions. C'était pas la même mentalité non plus. Mais là, maintenant les jeunes femmes elles ont évolué, heureusement, heureusement. Parce qu'on était assez cruches hein! dans notre temps.

*Oui c'est vrai que maintenant il y a une information quand même ...*

Oui ! Alors que nous c'est tout juste si on savait comment ça se passait. Tout juste.

*Qui est ce qui vous informait, c'est votre maman du coup qui vous expliquait un petit peu...*

Oh surtout pas ! Oh les parents non !

*Vous saviez comment ?*

Surtout pas ! A l'école, les choses se disaient comme à l'école et puis entre nous. Oui parce que les parents ne disaient rien.

*Et par exemple... les premières règles...*

Ah (elle sourit). Bah c'est vrai, les premières règles ça a été toute une histoire. Parce que j'avais une peur bleue. Je ne savais pas ce que c'était, maman ne nous avait jamais rien dit. Jamais ! Alors ça a été épouvantable, je me suis réfugiée au grenier pensant bien que j'allais mourir... Ca je l'ai cru. Et alors quand je suis descendue, maman s'est aperçue que... Elle m'a dit « t'inquiète pas c'est rien, tu auras ça tous les mois »...

*Point !*

Voilà tout ! Tu n'es plus une jeune fille, tu es une femme et tu auras ça tous les mois... » Bon bah... Mais les parents ne parlaient pas, on ne disait rien. C'était des sujets tabous avec les parents. Enfin chez nous ! Je ne sais pas chez les autres hein... Enfin chez nous, comme j'étais

l'ainée en plus. Je pense que chez mes tantes c'était peut être pas pareil. Elles ont peut être été au parfum plus vite que nous.

*Avec les grandes sœurs ?*

Je ne sais pas, enfin moi personnellement ça a été... Ou... Je me rappelle j'ai cru que j'étais morte, j'ai cru que j'allais mourir. J'étais réfugiée au grenier et puis j'attendais...J'attendais que ça se passe. Et c'est quand ma mère m'a cherché qu'elle m'a dit « oh c'est rien ça ». Et puis alors, on n'avait même pas droit au chéri, rien du tout hein. A cette époque là. Mais alors la les parents c'était pas du tout la même mentalité que maintenant.

*Et vous à vos filles, vous en avez parlé après ?*

Bah mes filles n'étaient pas près de moi, alors j'ai pas eu l'occasion d'en parler mais... Ni quoi que ce soit.

*Elles faisaient leurs études ailleurs...*

Non... Elles se sont débrouillées toutes seules... Enfin elles avaient un mari, c'était pas pareil. Enfin moi aussi mais. Mais ce n'était pas la même chose parce que dans le temps, il y avait un franc parlé qu'il y a plus maintenant. Je me souviens la sage-femme qui a fichu, elle a mis mon mari à la porte. Ah bah vous reviendrez quand ce sera fini. Alors que maintenant c'est plus pareil. Et puis maintenant on va dans les maisons, dans les hôpitaux. Je me souviens qu'elle a mis les hommes à la porte ! Elle a bien fait !

*C'était la même sage-femme pour les deux accouchements ?*

Ah bah oui quand j'avais des problèmes je revenais près de maman, comme beaucoup de jeunes femmes. A cette époque là. Enfin fallait qu'elle soit compétente hein quand même, parce qu' en général, les sages-femmes couvraient plusieurs pays à la campagne. Et puis elles étaient toutes seules, s' il y avait un problème c'était à elles de se débrouiller. Alors si ça allait mal... Elles avaient qu'une ressource, téléphoner à l'hôpital...

*Donc de toute façon vous n'aviez pas le choix de la sage-femme, il n'y en avait qu'une.*

Bah oui, il y en avait pas 36 !

*Il fallait mieux lui faire confiance !*

On était bien obligé ! Mais à cette époque là, il n'y en avait pas beaucoup. Il n'y en avait pas beaucoup des sages-femmes.

*Bon bah c'est très intéressant. Merci d'avoir pris le temps. Vous voyez du coup il y a pas mal de choses qui vous sont revenues...*

Bah je ne pense pas qu'on n'oublie ça. Ca reste marqué hein.

*Oui, et c'est intéressant, ça nous permet d'avoir plus de recul sur ce qui se passe.*

Ça change beaucoup avec ce qui se passe maintenant, c'es pas du tout pareil. Ça évolue tellement vite. Tout de suite on emmène les jeunes femmes à l'hôpital et puis... Elles n'ont pas le temps de souffrir si ?

*Ca dépend... Et puis il y en a qui veulent pas avoir de, vous savez maintenant on fait la péridurale pour pas avoir mal...*

Qu'est ce que c'est la péridurale ?

*La péridurale en fait, ça permet de pas sentir les contractions, c'est que, enfin les femmes sentent les contractions mais elles ont pas du tout mal. Elles peuvent même dormir pendant le travail !*

Mais est ce que le travail se fait normalement ?

*Oui oui. Parce qu'il y a toujours des contractions mais qui ne font plus mal...*

(Elle paraît étonnée.)

*Mais certaines femmes du coup, préfèrent quand même avoir mal... Et ressentir les choses. C'est le choix de chacune. C'est vrai qu'il y a eu beaucoup de progrès dans les douleurs de l'accouchement.*

Pas que dans les douleurs de l'accouchement, dans toutes les douleurs hun ! Ils font en sorte que !

*Maintenant on ne conçoit plus de laisser une personne humaine souffrir.*

Souffrir oui. On fait ce qu'il faut pour. Mais enfin, il y a certainement des jeunes femmes qui en ont envie d'avoir les douleurs. Parce que, moi je crois que si j'étais à cette époque là, je me laisserais... Parce qu'on a plus l'impression d'accoucher à ce moment là, hein... Enfin

chacun son optique ! Mais il me semble que si j'avais eu des enfants sans avoir mal, ça n'aurait peut être pas été pareil. Parce que vous savez, pour la première j'ai beaucoup souffert, pour la deuxième pas du tout. Ça à quand même fait une différence... A mon avis. Je ne suis pas sûre, mais je trouve que, la deuxième... Pas qu'elle a été moins aimée. Non mais, c'était pas pareil.

*Pas la même relation.*

Voilà.

*Peut être que ça joue oui.*

Moi je pense que ça doit jouer. Je ne sais pas, je ne peux pas juger. Le fait d'avoir eu la deuxième là, comme une lettre à la poste, ne m'a pas marqué comme la première. Enfin, on ne peut pas trop juger maintenant c'est tellement loin tout ça. La première a maintenant 63 ans alors. Elle a eu des enfants elle-même et elle est même grand-mère aussi. C'est des moments qu'on ne peut pas oublier ça. Même maintenant les jeunes de maintenant, elles sont obligées de penser à...

*C'est vrai qu'on a de la chance nous les femmes de vivre ça ! Je pense que c'est pas vécu pareil du côté des hommes...*

Je ne sais pas si c'est une chance, je ne sais pas. Si c'est une chance ou si c'est... Mais enfin c'est un bonheur pour les femmes quand même. Aux hommes, il leur manquera toujours quelque chose. A mon avis. Il leur manquera toujours quelque chose. Et pourtant ils ont leur rôle à remplir hein, en tant que chef de famille, il y en a qui n'ont pas la vie belle.

## Entretien de Marie, 77 ans.

*Donc je vous laisse commencer par là où vous voulez en fait.*

Oui d'accord, et puis tu m'interromps s'il y avait des choses à proposer, enfin je ne sais pas. Bon alors écoute, qu'est ce que je peux dire ? Je peux dire que je me suis mariée très jeune, hein. Puisque je suis née en 33, 1933, que je me suis mariée en 1952 et, j'ai eu mon premier enfant en 1953, tout de suite heu... Le schéma, un peu, assez classique de cette époque là, hein, où finalement heu... Bon c'est vrai que moi j'étais d'une famille assez traditionnelle, et les filles étaient plutôt..., bon on les préparait plutôt pour les marier, et qu'on les poussait pas du tout au point de vue étude. Donc je me suis mariée très jeune, et j'ai eu des enfants très rapprochés, puisque donc j'ai eu un premier en 52, heu 53, le second 54, le troisième 56, après ça a été 59, donc quatre enfants dans les années 50. Et puis après deux dans les années 60, 61 et 67. Voilà, donc heu garçon, fille, ça a été très bien pour moi, (rires), une bonne alternance... Alors bon c'est vrai que... A l'époque on était suivi par, quand j'ai vu que j'étais enceinte, on habitait Rouen, on est allé voir, heu, je suis allée voir un médecin, c'est lui qui a suivi ma grossesse... Heu les trois premières grossesses parce qu'on habitait Rouen. Alors que te dire des suivis de grossesses, j'ai l'impression que c'était beaucoup, beaucoup plus simple, beaucoup moins médicalisé que maintenant, hein. Heu quand je vois mes belles-filles maintenant qui au moment d'une grossesse font tout de suite des examens pour savoir si elles ont eu la toxoplasmose, et tout... Moi j'ai eu six enfants et je ne sais même pas encore maintenant si j'ai eu la toxoplasmose... C'est quand même très curieux hein... Par contre, j'ai eu ma fille aînée qui a eu des problèmes auditifs dont on s'est aperçu très tard, alors qu'elle était en troisième. On a attribué ça, c'était une malformation qu'elle avait à la naissance, une malformation génétique, et moi je me demande toujours, si j'ai pas eu un microbe... Ou la rubéole ou quelque chose comme ça. Mais c'était quelque chose dont on ne parlait pas du tout à l'époque. Alors mes trois aînés je les ai eu, un peu, j'allais dire le même schéma ; parce qu'on habitait Rouen, le même médecin pour les trois accouchements, dans une clinique, une clinique privée. Heu après nous avons habité d'autres villes et ça sera un petit peu différent. Qu'est ce que... Quand je repense à tous ces accouchements successifs... Je vais te dire quelque chose qui va te faire plaisir... C'est que les sages-femmes ont joué un grand rôle. Et à la limite ça m'a donné plus confiance dans les sages-femmes que dans les médecins. Parce que pour le second, mon fils Paul le second, heu, ça a été très très étonnant. Je l'ai attendu très vite parce qu'il n'y a qu'une année d'intervalle avec l'aînée. Je devais nourrir l'aînée et si bien qu'il y a dû y avoir des erreurs dans les calculs de la date du

terme, parce que quand le médecin m'a dit « vous êtes à terme, il faut provoquer la naissance puisque vous êtes à terme. » La sage-femme qui m'a reçu pour me faire l'injection de je ne sais pas quoi, m'a dit, « je suis sûre que vous n'êtes pas à terme ». Alors en effet, il a fallu que je rentre chez moi et que j'attende encore un mois pour avoir une naissance normale. Et bon c'est la sage-femme là, qui a eu du nez plutôt que le médecin. Je me suis toujours dit que les sages-femmes, elles avaient plus d'expérience que les médecins au point de vu suivi des femmes. (rires). Et alors pour l'ainée, heu j'ai, il était pas du tout question de péridurale naturellement, je n'ai pas eu sur les six accouchements, heu jamais, la péridurale n'existait pas hein. Alors pour l'ainée j'ai eu une anesthésie générale à la fin. J'ai dû rester, j'ai l'impression 8 ou 10 jours, les trois premiers accouchements.

*Et l'anesthésie générale c'était pour quoi ?*

Et ben je pense que c'était parce que, bon la dilatation avait été complète mais bon j'ai eu quand même heu... Bon on appelle ça une épisiotomie ? Et je pense que j'ai eu ça. C'était pas une histoire, bon il y a pas eu de forceps... Et je pense que c'était au point de vue... Pour avoir une épisiotomie plus... L'épisiotomie c'est la couture ou c'est l'incision ?

*Alors l'épisiotomie c'est l'incision.*

C'est l'incision... Et ben j'ai dû avoir quand même une incision... Et c'est pour ça qu'on m'a endormie...

Alors le second accouchement, donc une grossesse très classique et un accouchement très classique. Mais à la limite pas surveillée du tout parce que je te dis que l'ainée a eu ce gros problème. Donc elle se trouve quand même avec un handicap qui l'a beaucoup gênée. Alors le second. Accouchement très classique mais un mois après le terme fixé par le médecin. Et pour le troisième, ça a été une grossesse tout à fait normale et un accouchement normal, à la clinique. Donc anesthésie générale pour le premier accouchement et pas pour les autres. Heu d'excellentes grossesses, c'est vrai j'ai eu beaucoup de chance, j'ai pas eu du tout de... Mais heu... Donc après nous sommes partis vivre au Havre, et le quatrième est né au Havre. Et là j'ai été suivi toute ma grossesse par une sage-femme et j'ai accouché chez la sage-femme.

*D'accord... Chez la sage-femme !*

Chez la sage-femme. Heu parce que les trois premiers accouchements s'étaient bien passés et cette sage-femme, bon elle avait beaucoup de métier, c'était un peu la matrone qui était connue dans le quartier. Et alors cette sage-femme avait donc heu, consultait au rez de chaussée, et elle avait une chambre ou deux au premier étage. Quand j'ai eu les premières contractions je suis allée chez elle. Heu, elle m'a installée dans une chambre au premier, et j'avais une sonnette, et à chaque fois que j'avais une contraction, je sonnais ! Donc la sage-femme a pu suivre le rythme des contractions et se libérer, bah, en temps voulu. Et donc j'ai eu ce bébé chez elle. J'étais très bien soignée, très bien nourrie, grand calme. Et je suis rentrée au bout de quatre cinq jours. Et j'ai beaucoup aimé cette formule là ! Pas du tout médicalisée, et puis en confiance avec cette femme qui représentait un peu la matrone, un petit peu ronde, enfin tu vois... Qui sécurisait...

*Et alors vous étiez seule avec la sage-femme ou il y avait quelqu'un d'autre qui vous accompagnait ?*

Alors écoute... Heu à ce moment là les hommes, c'était ... Hein... Peut être que mon mari... Il faudrait que je lui demande, peut être que mon mari a assisté à cet accouchement. Après... Mais pas les trois premiers... Evidemment dans la clinique avec le médecin heu !! Non, hein les hommes n'étaient pas acceptés.

*Et donc il a peut être ...*

Ah, oui il a dû assister à cette naissance quand même. Chez la sage-femme. J'ai trouvé que c'était une solution assez familiale, comme heu... Ouais, assez familiale.

*C'est intéressant... En fait elle vous suivait en fonction de l'évolution des contractions ?*

Exactement parce que alors elle, le fait que... Enfin elle m'avait installé et au rez de chaussée, elle continuait ses consultations. Et puis bah, elle me disait « vous appuyez chaque fois que vous avez une contraction. Et puis bon bah bien sûr, elle montait mais ça lui permettait de suivre l'évolution quoi. Hein c'était, j'ai bien aimé et puis surtout j'ai pas eu du tout de problèmes de... Non j'ai bien aimé cet accouchement là, assez familial. Alors ensuite la cinquième, alors là j'ai un souvenir horrible de la sage-femme. (rires). Parce qu'alors j'étais à Paris et j'avais une tante qui était assistante sociale et qui m'avait dit, « Marie viens accoucher dans mon quartier de Belleville à Paris et puis, il y a toute une maternité. » Et alors je suis tombée sur des sages-femmes très... Sûrement très professionnelles mais très dures. Et bon j'étais, en comparaison de l'accouchement précédent, chez la sage-femme à

domicile où je me sentais bien choyée. Là j'étais, bon on m'avait mis, on m'a laissé sur le bassin pendant tout l'accouchement.

*Tout le travail et...*

Tout le travail et l'accouchement. J'ai trouvé que c'était pas du tout confortable ! Et c'était sûrement des sages-femmes très professionnelles mais que j'ai trouvées très dures très... C'était des religieuses en civil. Des religieuses en civil sûrement pas incompetentes hein, mais je trouve dures d'un point de vue humain. Je ne trouve pas que là, j'ai été très chouchoutée. Bon mais accouchement qui s'est bien passé et accouchement fait par la sage-femme. Donc pas de médecin.

*Et là il y avait quelqu'un avec vous ou non ?*

Alors là je pense que mon mari était là. Il était là pour le dernier aussi. Et puis heu... Oui donc là j'ai un souvenir du bassin pendant toutes les contractions... C'est pas confortable ! Et puis alors après pour le dernier, c'était ici à Nantes. Un suivi classique de grossesse, puisque j'ai un souvenir un peu plus médicalisé... Mais pas d'ennuis parce que ça c'est toujours bien passé, nan nan j'ai eu toujours des grossesses superbes. Heu, par contre alors là aussi, un accouchement rapide, très rapide, tellement rapide que mon mari était là, et devait suivre les conseils de la sage-femme, retenir le bébé qui arrivait pour donner le temps au médecin d'arriver.

*Ah, et c'est votre mari qui retenait le bébé !*

Pour que, alors moi on m'a dit, c'est vrai que c'était pour que le médecin puisse toucher son chèque. Alors qu'il y avait une sage-femme et que l'accouchement aurait été plus rapide, si heu... (rire), parce que c'était un accouchement facile. Donc tu vois au fond dans mes grossesses des sages-femmes très présentes.

*C'est très intéressant. Et alors qu'est ce qui faisait pour le quatrième que vous aviez choisi d'accoucher chez la sage-femme, et pas dans une clinique ? Ca c'est fait ....*

Et ben parce que j'avais une très bonne amie à Nantes, « oui tu sais moi j'ai eu mon bébé chez la sage-femme, vraiment c'est épatant. C'était tout près de la maison, nan c'était facile. Mais je pense que j'ai pas dû avoir d'accoucheur, c'était au Havre, donc je pense que ma grossesse a été suivie par la sage-femme. Pour le quatrième je n'ai pas eu affaire à un médecin. Je pense que maintenant c'est plus du tout possible ça si ?

*De pas avoir affaire à un médecin ?*

Oui.

*Si si c'est possible. Oui mais maintenant on peut difficilement faire des accouchements à domicile en dehors des structures, donc c'est difficilement la même sage-femme qui suit la grossesse et qui fait l'accouchement. Mais si tout se passe bien ce sont des sages-femmes qui peuvent suivre la grossesse.*

Et alors si j'ai choisi cette solution, oui c'est ça pour le quatrième, moi ça me plaisait assez tu vois, d'aller dans cette petite maison pas loin de chez moi. Et puis ensuite à Paris, c'était je pense l'autorité de ma tante qui m'avait dit « écoute, viens donc là bas c'est très bien ». Je crois que... Oui c'est ma tante aussi assistante sociale, très heu, un peu autoritaire, et un peu... Qui m'avait pris sous sa coupe et qui m'avait dit « viens chez moi, viens dans ma maternité ». Et... c'était pas très... Et en plus c'était à l'autre bout de Paris ! (rires). Mais ça lui a fait beaucoup de plaisir. Alors qu'est ce que je peux te dire...

*Alors, donc vous avez quitté votre famille du coup assez jeune quand vous vous êtes mariée.*

Oui j'ai quitté ma famille très jeune, et oui parce que je me suis mariée en décembre 52...

*Et vous aviez quels rapports par exemple au moment de la grossesse...*

Ecoute heu... Peut être une mère un peu présente, un peu trop présente... Un petit peu trop présente. C'est vrai que je me sentais assez démunie aussi parce que j'étais très gamine, j'étais très très gamine. Faut dire que l'éducation sexuelle qu'on avait à cette époque là, c'était très très modeste, et puis heu... Alors je sais que ma mère habitait à Rouen, parce qu'elle habitait Paris, elle était venue à Rouen pour aller avec moi chez le médecin... Et que le médecin, d'ailleurs, l'avait remis à sa place « madame votre fille est adulte »... Je me souviens très bien. Mais c'est vrai que, après les naissances, ma mère était toujours là. Elle est toujours venue. Mère ou belle mère. Et ce qu'il y a c'est qu'elles venaient plus pour tenir la maison parce que, on restait quand même plus longtemps à la maternité. Parce que... Ah non ici par contre à la clinique il y avait beaucoup de monde et on m'a poussé un peu dehors pour le 6<sup>ème</sup>. Alors j'ai dit, écoutez un 6<sup>ème</sup> enfant... J'aimerais me reposer un petit peu, et on m'a répondu « écoutez madame il vous faudrait une semaine de plus, mais on peut vraiment pas, il y a pas de place », donc on m'a poussé dehors. Et ça j'ai gardé un souvenir de fatigue, de fatigue. Par contre pour les autres accouchements, je trouve que quand on reste heu,

c'est pas très amusant d'être loin de sa famille, mais enfin ça fait du bien. Et alors les mères et belles mères elles sont venues heu, surtout pour garder la maison quoi.

*Bah oui il y avait les autres enfants en plus.*

Oui il y avait les autres enfants. Et c'est vrai que le manque de contraception ça nous a beaucoup marqué parce qu'on a entendu parler de la pilule, on avait quatre enfants. Et ça c'est, et je pense que c'est beaucoup pour ça que après, les enfants sont partis, enfin le dernier avait 14 ans. J'ai suivi une formation au planning familiale, et j'ai travaillé douze ans au planning familial et au centre de planification de l'hôpital à Nantes. Heu je pense que j'avais vraiment envie de parler de cette contraception, et l'accueil de jeunes au planning familial rue Paul Bellamy, pour essayer de parler de ce qui m'avait manqué...Diablement manqué.

*Et vous aviez entendu parler des méthodes naturelles ou...*

Ah bah écoute oui... Au début on se débrouillait comme on pouvait hein... Et les enfants sont venus très vite. Il faut dire que, aussi, j'étais quand même d'une famille de douze enfants, et heu c'était presque le schéma, dans la norme d'avoir des enfants, et le projet professionnel qui m'a diablement manqué... Et bien j'étais d'une génération et peut être d'un milieu social surtout qui fait que, heu la femme ne travaillait pas. Mais j'étais d'un milieu social assez bourgeois et assez fermé, et pas très ouvert... Milieu catholique donc les mères chrétiennes bah, fallait qu'elles aient des enfants.

*Et du coup, le fait de parler de la contraception par la suite et de s'investir... Pour vous ça signifiait quoi ?*

Et ben je trouvais que les femmes avaient de la chance. Avaient de la chance de pouvoir mieux gérer. Leur parcours, la formation professionnelle avant de ... Oui et avec ça tu vois, je suis très contente d'avoir... Enfin c'est pas très cohérent, je suis très contente d'avoir eu mes enfants jeunes, parce que du coup j'étais aussi une grand-mère très jeune. Et c'est vrai que j'ai beaucoup beaucoup apprécié cette bande de petits enfants que j'ai eu et dont j'ai pu m'occuper parce que j'étais en très bonne forme. Parce que j'étais jeune. Alors tu vois c'est pas très cohérent. Et puis, bon j'ai rattrapé un peu le fait que j'ai pas pu suivre de formation professionnelle par cette formation au planning et par ce travail au centre de planification et d'interruption de grossesse qui était à st Jacques. Et c'est vrai que là, j'ai énormément apprécié cette espèce de carrefour et de plaque tournante de toutes les femmes, tous ces

problèmes... Toute l'équipe, à ce moment là il y avait une équipe de conseillères, médecins qui était vraiment intéressante. Et puis rue Paul Bellamy avec les médecins qui venaient travailler là, on avait monté des portes ouvertes aux jeunes. Pour justement donner de l'information.

*C'était en quelle année ?*

Et bien j'ai commencé, j'ai fait ma formation en 76 je pense... Et puis après je suis allée à Saint Jacques...

Et puis j'avais monté des portes ouvertes pour les jeunes, et on avait organisé ça de telle façon que les jeunes qui voulaient une contraception... On leur demandait de venir deux mercredis de suite. Le premier mercredi c'était plus sûr, bon on formait des groupes d'information et de liberté de parole, sur toutes les méthodes de contraception. Et puis le second mercredi, on travaillait avec un médecin qui était là, ça tournait plus sur, heu, l'examen gynécologique tout ça. Et puis après toutes les jeunes avaient un contact avec le médecin, pour avoir une contraception ou pas... Oui on travaillait beaucoup sur la connaissance du corps tout ça... Je crois que ça tourne encore je ne sais pas très bien...

*Et sinon vous avez eu des filles ?*

Trois filles et trois garçons.

*Et du coup par rapport à vos enfants, vous vous sentiez un peu dans le devoir de les informer ou...*

Je sais pas si j'ai bien fait ! Alors là si tu leur demandes, ils diront que c'était pas au point encore ! (rires). Que c'était pas au point... Mais c'est vrai que c'était plus facile de parler à des jeunes qu'on ne connaît pas...

*Oui c'est sûr.*

Qu'à des jeunes qu'on connaît pas plutôt qu'à ses propres enfants.

*Mais vous leur en avez parlé à vos filles...*

Oui oui, mais je ne pense pas avec la, la liberté que j'avais au planning familiale.

*Bien sur. Vous, du coup avant de vous marier, vous saviez quoi de la grossesse, de l'accouchement et de la vie de la femme en général... Vous aviez appris...*

Bouquins !!

*Vous aviez lu des livres ?*

J'avais lu un bouquin ou deux, très classique, hein, schéma très classique, et c'est vrai que non, alors là au point de vue contact avec ma mère, sur ce plan là c'était zéro. Alors j'espère avoir fait un petit peu mieux mais j'en suis même pas sûre, j'espère que mes filles feront encore mieux !

*Vous aviez des sœurs.*

J'avais des sœurs... On est resté 10 et il y avait quatre filles et six garçons.

*Et vous n'en aviez pas parlé avec elles ?*

Non, et c'est vrai que, on parlait peu, on parlait beaucoup de nos enfants, on échangeait beaucoup de nos enfants, mais sur le côté grossesse accouchement, je trouve que ça restait des questions encore un peu taboues. Par contre le point de vue éducation des enfants, tout ça on échangeait beaucoup avec les sœurs et les belles sœurs oui.

*Et est ce que vous pensez que ce peu d'informations pendant la grossesse, ça vous a manqué ou finalement...*

Ecoute je pense pas, mais ça je pense que c'est dû à l'époque... C'est dû aussi... Enfin tout ça c'était avant Dolto... Enfin Dolto, elle a, même si on peut ne pas être d'accord avec tout et moi je suis pas d'accord avec tout ce qu'elle dit, mais je trouve qu'elle a apporté quand même une espèce de révolution, elle et puis d'autres, dans la société qui fait que... Le regard qu'on avait sur l'enfant était tout à fait autre. Et heu... Si bien que je crois que maintenant, j'en suis persuadée d'ailleurs et j'admire beaucoup les ménages, les jeunes ménages, vivent beaucoup plus intensément les attentes des grossesses et des accouchements que nous à notre époque. Je ne sais pas si c'est des choses qu'on t'a dit ?

*Si si ...*

Tout ce que je te dis recoupe un peu ce que tu ...

*Oui, bah il y a certaines choses qui reviennent souvent.*

Qui reviennent souvent, oui beaucoup de choses qui reviennent souvent... Alors c'est ça que... Et là, j'ai quelque fois un petit peu de jalousie vis-à-vis, de cette... D'abord les jeunes

femmes ont leurs enfants plus tard, il y a plus un désir d'enfant... Et heu, comme elles en ont moins aussi il y a plus... J'allais dire c'est plus intense aussi, les pères sont plus présents... Et puis même dans l'éducation après. Je suis quelques fois un peu jalouse parce que je trouve ça super. Et moi j'ai souvenir d'avoir beaucoup travaillé, avec mes enfants très rapprochés mes trois aînés, très rapprochés. C'était une époque, je n'ai eu ma première machine à laver que pour le quatrième, et je n'ai eu mon premier frigidaire, qu'au quatrième aussi. Donc matériellement parlant, c'était le lait qu'il fallait aller acheter tous les jours, les biberons qu'il fallait faire bouillir, les couches qu'il fallait laver... Oui c'est pour le quatrième enfant que j'ai trouvé ça super. Il y avait aussi tous ces petits vêtements Baby gros, un peu souples, les couches, le lave linge, le frigidaire ! C'était Byzance ! Un énorme changement, si bien que je trouve que les trois aînés j'ai beaucoup travaillé. Et je pense que le poids du travail matériel, m'a empêché de jouir des ... De jouir de mes grossesses et de mes bébés...

*Donc finalement pendant la grossesse vous ne vous posiez pas trop de questions.*

Bah nan... Bah je sais pas quand j'ai attendu le troisième là... est ce que j'en ai pas eu deux qui marchaient pas ensembles... Enfin je trouve que j'ai beaucoup travaillé. Et donc c'est pour ça que ça m'a beaucoup motivée pour après faire connaître la contraception. J'ai tout un moment beaucoup regretté de ne pas avoir de vie professionnelle. Et, mais bon après puisque j'ai pu faire cette formation au planning et travailler douze ans à l'hôpital, ça m'a donné une insertion professionnelle que je n'avais pas, parce que c'est vrai que je m'occupais avec les enfants à la maison. Mais avec ça, je trouve que les jeunes femmes actuelles avec enfants et profession, c'est des vies qui sont difficiles aussi. Je trouve que, moi je suis très contente d'être femme parce que je trouve qu'entre femmes il y a une espèce de ... J'ai l'impression que les hommes sont plus silencieux, entre eux ils ont des sujets extérieurs à eux, ils ne parlent pas beaucoup de leurs problèmes personnels, de problèmes intimes... Moi je trouve qu'entre femmes, moi j'ai toujours eu des très bonnes amies avec lesquelles on a beaucoup beaucoup bavardé et beaucoup échangé. Mais... bon...

*Et par rapport à l'accouchement vous appréhendez certaines choses ou pas ?*

Je crois pas. Nan je crois pas, parce que, pendant mes grossesses j'étais très bien et puis... Non, pas eu de frousse... Je trouvais pas ça très confortable... mais bon c'est vrai que je savais pas grand choses... Mais peut être que quand on sait pas grand-chose, on s'inquiète moins ! (rires). Peut être que j'étais naïve et... Je crois que je devais être naïve et confiante ! Et j'ai pas eu de ... Enfin faut dire que oui, je n'ai pas eu de problème du tout du tout. A part

ce problème mais qu'on n'a pas connu pour ma fille ainée. Mais qui faisait que bon on médicalisait beaucoup moins.

*Et pour vous, vous en pensez quoi de toute l'arrivée de la médicalisation.*

Bah c'est comme tout il y a du positif et du négatif hein. Moi j'ai bien aimé mes suivis de sage-femme et là, bon il n'y avait pas beaucoup de médicalisation. Hein. Par contre c'est vrai que si pour ma fille ainée j'avais pu éviter les problèmes qu'elle a eu. Mais je pense que c'était, je sais pas si par d'autres entretiens tu as la même impression... Les personnes ne parlaient pas de la rubéole, je ne sais pas à partir de quels moments ça a été...

*Oui c'est venu beaucoup plus tard. Peu être les années 70, je crois, pas avant.*

Parce que c'est une question maintenant que vous posez tout de suite ?

*Oui, sur l'immunité de la rubéole et de la toxoplasmose.*

Alors maintenant bon, c'est vrai que j'ai jamais eu de péridurale, ça n'existait pas. On parlait de l'accouchement sans douleur un peu. Mais je n'ai jamais suivi de cours d'accouchement. Je n'ai jamais... Mais tu vois, je garde pas un mauvais souvenir de mes accouchements, je trouve que c'est des moments extrêmement forts, extrêmement intenses, on a vraiment l'impression de... Oh oui, oui, oui c'est un beau moment, un moment très fort. Et j'en garde pas de... Non non, je garde pas de mauvais souvenirs, et je crois aussi que... Oh si, alors les mauvais souvenirs c'est les montées de lait ! Les montées de lait ça fait un mal de chien ! Oh oui oui (rires).

*Et là, vous étiez accompagnées pour les problèmes de montées de lait après l'accouchement.*

Oui je trouve qu'en maternité ou par ma sage-femme là, j'étais bien accompagnée. Ce que je trouve dur c'est le retour à la maison, parce que, on est fatiguée et puis on est vite... Même quand c'est un troisième ou quatrième on oublie d'une fois sur l'autre, et on est vite démunie. Mais on était quand même très cadrées, parce que bon les tétées tout ça, on nous disait c'est toutes les trois heures... Il fallait, il y avait une règle du jeu, un parcours, qu'il fallait suivre, alors il fallait réveiller le bébé quand c'était l'heure, le laisser pleurer quand c'était pas l'heure... Donc c'était pas... Maintenant quand je vois maintenant les jeunes femmes « oh faut que j'aille le chercher, parce qu'il a faim tout ça » ; elles se posent beaucoup plus de questions, parce que nous on disait c'est comme ça, et il faut laisser les bébés... Et je trouve que le regard sur l'enfant a beaucoup beaucoup changé. Et j'ai un peu

l'impression maintenant quand on voit un parent avec un enfant, qu'il cherche avant tout, à lui permettre de se développer et de développer tout son caractère, ses possibilités tout ça. Et les parents s'en occupent avec une attention extraordinaire, mais nous à notre époque, maintenant que j'y repense, j'ai l'impression qu'on avait un enfant et qu'il fallait l'élever suivant un modèle. On avait un modèle extérieur, pas des normes mais quand même... Et ça je trouve que c'était quand même heu... J'aime beaucoup mieux l'optique actuelle.

*Et ce modèle extérieur, il venait d'où ?*

Alors ce modèle extérieur, il venait heu ... Je ne sais pas... le poids de la société... heu...

*La société.*

Le poids de la société, le poids du milieu familial. Oui le milieu familial. Et ça j'ai été je pense très normalisée par ma famille au départ, très très jeune. Donc on nous donnait un savoir qu'il fallait, respecter heu... La société, les habitudes des mères...

*Et ce modèle était présent pour élever les enfants. Et pour la grossesse l'accouchement ?*

Il était présent pour la grossesse, l'accouchement... Ah oui oui... Qu'est ce que je pourrais donner comme exemple là... Oui, mais j'ai toujours eu l'impression d'être quand même très bien suivi...

*Et quand vous avez appris que vous étiez enceinte pour la première fois, à qui vous l'avez dit en premier ?*

Ah ben, je pense que c'était à mon mari ! Mais ça semblait tellement normal ! Qu'on est... Son bébé quasiment... Parce que c'est vrai que mon premier enfant est né neuf mois après le mariage... Parce qu'il y avait pas de contraception. Il n'y avait pas d'expérience... Il n'y avait pas d'expérience de couple avant... Donc tu vois milieu très traditionnel, il y avait pas d'expérience, il y avait pas la liberté sexuelle qu'il y a maintenant ! Donc heu, c'était normal ! A la limite il n'y avait pas beaucoup de choix. Mais sur le moment, je crois que ça ne m'a pas heu... Bon c'était comme ça, c'est après que je me suis dis, bah oui c'était comme ça mais c'est pas pour ça que c'était parfait. C'est plutôt après que j'ai réalisé... Que... Mais je pense aussi que c'était plus simple. Ma vie même avec six enfants elle a été plus simple je pense que les vies de jeunes femmes maintenant. Il y avait une espèce de sécurité...

Et ce sentiment de sécurité venait du fait que de toute façon c'était comme ça ? Ou...

Oui bah, c'est arrivé comme ça. Non, non et puis c'est vrai qu'à ce moment là, la vie professionnelle des femmes était moins, moins incontournable. Maintenant c'est vrai que c'est incontournable. Non c'était comme ça. Et c'est après que je me suis découverte le grand manque que j'avais de ne pas avoir de vie professionnelle. Et je me souviens que le moment de dépression que j'avais, quand les enfants revenaient déjeuner, le mari parfois mais pas toujours ; et quand à deux heures moins vingt, tout le monde repartait à l'école et dans les lycées, que je me retrouvais avec la table à ranger et...moment de déprime. Le matin, j'avais pas le moment de déprime. Mais l'après midi quand je me retrouvais, et que tout le monde était parti dans sa vie extérieure. J'ai trouvé ça pendant des années très dur. C'est pour ça que j'ai trouvé ce mi-temps ou ce tiers-temps en plus du planning à Saint Jacques.

*Et vous faisiez quoi à Saint Jacques.*

Et ben, j'étais conseillère et je recevais, la contraception, les entretiens avant une interruption de grossesse... Et puis quelque chose que j'avais lancé aussi, et qui m'a beaucoup intéressée, heu, mais là ça sort complètement du sujet, parce que c'était des groupes d'information sur la ménopause. Parce que j'avais rencontré quelqu'un qui s'occupait d'une information à l'hôpital et qui m'avait dit « on vient de faire paraître une petite brochure sur la ménopause, on a mis un petit article dans le journal, en disant si vous voulez une information sur la ménopause, envoyez une enveloppe timbrée à telle adresse etc... » et elle m'a dit « tu peux pas t'imaginer le nombre de courrier que l'on reçoit, et donc elle m'a passé la liste de toutes ces personnes. Et donc deux après midis, c'était un peu le même principe que les portes ouvertes pour les jeunes... La première ça tournait plus sur les problèmes psychologiques tout ça, et la seconde plus sur les traitements tout ça. Et c'est vrai que ça a très bien marché tout un temps. Mais là, je sors du sujet !! Mais c'est vrai qu'on s'occupe beaucoup des jeunes... et...enfin...

*Et votre conjoint faisait quoi comme métier ?*

Ingénieur, il travaillait dans l'air liquide, au chantier de Bretagne.

*Et c'est à partir de quand que vous vous êtes intéressée spécialement à la contraception.*

Mon travail de formation ? C'est parce que, bah, j'avais vraiment envie de trouver une formation, de faire quelque chose. Et j'ai essayé de chercher, parce que c'est pas facile quand tu as rien comme bagages... Alors j'ai essayé une formation de secrétaire, on m'a dit

que j'étais trop lente, pour les tests qu'on m'a fait passer. Et puis à ce moment là, on était plusieurs amies à se poser les mêmes questions, et j'avais une amie, déjà qui travaillait au planning. Alors, et j'étais allée, avant de rentrer au planning, parce que le planning me bousculait un peu d'un point de vue politique, je trouvais que le côté militant, moi ça me semblait me bousculer trop au point de vue idée... Alors j'étais allée voir d'autres associations, et heu ce qui m'a décidée pour le planning... Bon il y a une association qui m'a refusée, il y en a une autre qui ... Et puis le planning ça m'a paru accessible et réalisable avec ma vie, et puis j'aimais bien le côté éducation populaire. Au planning on a une information de partage. Il y a pas le spécialiste et la personne qui écoute, il y a un travail d'éducation populaire... Partager le savoir. Ce côté relationnel. Et qui m'a servi aussi dans un autre domaine parce que j'ai eu deux cancers du sein. Et après le cancer, j'ai eu... Et à l'hôpital Gauducheau là, on a monté tout un groupe de parole, dans la salle d'attente. Et si bien que les infirmières s'arrangeaient après pour nous mettre nos rendez-vous parce qu'on en avait 37, au même moment. Si bien que quand on est arrivé à la fin de nos rayons, bah on a bu, on a apporté une bouteille de pinard qu'on a bu avec les techniciens tout ça. On avait tellement pris l'habitude d'échanger entre nous qu'on s'est retrouvé après dans un café. Deux fois et puis après le temps a passé, je pense qu'il y en a une ou deux qui ont repiqué... Finalement dans tout ce travail c'est ça qui m'a plu, cet échange.

*Bon, bah c'est intéressant, toutes ces histoires de femmes !*

Oui des histoires de femmes... Et tu vois j'ai jamais eu de fausses couches, jamais ... J'ai eu quand même une histoire heu assez simple. A part mes montées de lait ! Et tu vois presque plus que l'accouchement, parce que t'as plus envie d'avoir mal, moi j'ai trouvé que c'est les montées de lait qui étaient pénibles douloureuses et tout ça ! Alors c'est à ce moment là que tu as vraiment envie de pleurer, parce que bon, l'accouchement tu as eu mal mais ça a débouché sur quelque chose !! Et puis après bah, tu as envie de jouir, de te laisser aller... Vlan et les montées de lait !

Et puis on nous compliquait beaucoup la vie parce que les tétées on les pesait ! Parce que t'as pas toujours du lait suffisamment, et puis là aussi c'était très normatif, le petit doit boire tant, au bout de tant. Et pour être sur de bien donner tu pesais avant et après ! T'avais un pèse bébé, et quand le bébé avait pas bu assez, tu donnais des petits compléments, et c'était bien compliqué, parce que je faisais souvent des suppléments de 30 ! C'est bien

compliqué de faire des suppléments de 30, parce qu'il faut faire bouillir et tout... Avec des normes...

*C'est vrai que maintenant l'allaitement c'est devenu beaucoup plus...*

Bah maintenant c'est à la demande. Ah ! La pesée, et faire des petits compléments...

*Oui, pour trente ml !!*

Oui ! (rires).

*Et pour vous l'allaitement c'était un choix ? Vous y aviez réfléchi...*

Je crois je vais encore t'horrorifier, avec la norme !! Mais je ne m'étais pas beaucoup posé la question. Parce que j'avais vu ça autour de moi, les belles sœurs aussi. Mais je crois que j'aimais bien. Mais c'était compliqué...

Mais le pouvoir médical est très fort encore, moi ça a été avec, j'avais des difficultés pour prendre la pilule au bout de 6 enfants, j'avais des problèmes de stérilet avec une petite dose d'incertitude. Mon mari ne voulait absolument pas que l'on se trouve devant une grossesse non désirée... Six enfants, la barque était archipleine ! Il était plus question de. Alors je me suis fait faire une section de trompes mais j'ai été reçu... J'ai quitté le médecin !

*Il ne voulait pas vous le faire.*

Si, il voulait bien le faire techniquement parlant mais il ne voulait surtout pas en parler. Et je me rappelle, bon mon mari était là, on discutait de cette démarche qui n'est pas très classique, et qui n'est pas très autorisée... Et alors mon mari disait au médecin « mais on pourrait parler un tout petit peu des effets psychologiques pour la femme »... Et médecin lui a dit du tac au tac « Mr vous raisonnez comme une casserole ». Alors on est parti. On a entendu le médecin qui dictait à sa secrétaire « Madame viendrait pour l'intervention... », Mais on est allé voir un autre médecin. Ce n'est quand même pas immédiat comme démarche, il faut en parler.

*C'était en quelle année à peu près...*

Et ben Nicolas est né en 67 le dernier... ça devait être en 72 à peu près... J'avais trouvé ça tout à fait indigne cette façon de clouer le bec comme ça...

*Et avant pour obtenir la pilule et le stérilet ?*

A bah, c'est une gynécologue qui la prescrivait parce que mon généraliste ne voulait pas en entendre parler. Des fois il faut aller voir ailleurs tu vois !

*Comme quoi on a fait des progrès hein... Les choses ont évolué...*

Forcément, il y a encore du travail à faire...

## Entretien de Madeleine, 82 ans.

*Attendez que je branche mon petit micro là. Voilà je pose ça là et on ne s'en occupe plus. Et puis voilà. Je vous laisse commencer...*

Ah bah c'est vous qui me posez les questions...

*Bon, vous aviez commencé, vous aviez 21 ans.*

J'avais 21 ans, je m'étais mariée vierge comme ça se faisait à l'époque. Et que si c'était cette époque là, je ne me serais sans doute pas mariée. Bon, j'avais, heu, mon mari était orphelin, sans frère ni sœur, et moi je me trouvais toute seule à Nantes, sans sœur, sans mère, parce que je n'en avais pas, donc il y avait une belle mère, à l'époque elle n'était pas très loin mais enfin ...

*Votre maman, vous ne l'aviez pas...*

Parce que je l'ai perdu quand j'avais cinq ans.

*D'accord.*

Alors je me souviens, c'était le 19 juillet, il faisait très chaud... Je m'étais fait faire pour la circonstance une robe en crêpe de chine, bleu marine avec des pois, ça dégoulinait dans tous les sens, c'était affreux. Donc chez le boucher qui habitait en bas de l'immeuble, j'ai eu une sensation bizarre et c'était, l'expression perdre les eaux, je me suis dit ça doit être ça. Et comme par hasard mon mari n'était pas là, il était à st Nazaire, en déplacement. Alors j'avais préparé ma petite valise, à l'époque, les couches, on prenait des vieux draps, on faisait des ourlets; j'avais fait des petites brassières avec tout ça, des vieux tissus, c'était 1949, il y avait rien. Et puis comme je suis bricoleuse et couturière, je me faisais des trucs avec, bon. Et puis c'était pas la richesse hein ! Donc elle est née à la clinique Notre Dame de Grâce, le Dr J qui nous appelait « mon petit lapin » était pas là. Alors je me souviens même plus qui c'était. Elle est née à dix heures du soir, il faisait très très chaud, tous les bébés pleuraient, on leur donnait de l'eau sucrée, il paraît que c'est exceptionnel. Et les bébés on les remettait pas à leurs mères, hein, on les mettait pas sur le ventre, etc... Et alors j'avais fait des essais d'emballage, parce qu'on emballait dans un lange, dans un lange en coton avec une épingle de sûreté. J'avais donc fait des essais sur un gros ours ; et puis quand j'ai levé ma fille, je l'avais mise sur le lit et je l'ai emballée... Et quand j'ai levé ma fille, tout est tombé... mais enfin, on a dû s'arranger quand même. Heu, je ne l'ai pas nourrie, et puis elle

avait pas faim. Alors elle a pleuré beaucoup, dès qu'elle est née, et puis après bah elle voulait pas manger. Ça a toujours été très compliqué de la nourrir. Je me souviens un jour, elle était constipée, un dimanche, je suis allée voir le médecin de service. Je disais « alors qu'est ce qui se passe ? ». Vous comprenez, quand on a 21 ans et qu'on a personne autour de soi... Moi les bébés, je n'en avais jamais vu.

Et voilà l'accouchement. Heu j'ai trouvé que c'était très douloureux. Très douloureux. Alors ils m'avaient quand même mis un petit peu de peroxyde d'azote. Je me souviens de ça. J'avais été déchirée, il a fallu qu'ils me recousent. Je m'en souviens plus trop, de ma fille.

*Et la grossesse, ça s'était passé comment ?*

Heu ça c'était bien passé, j'avais mal au cœur, au début je pense que j'avais mal au cœur, et après ça s'est passé. Rien de particulier. J'ai travaillé à l'époque et ben, il y avait un congé de maternité.

*Vous faisiez quoi comme travail ?*

Et bien, j'étais secrétaire dans une entreprise. C'était beaucoup trop long. Et puis après je pense que, comme il y avait pas les crèches, j'ai arrêté de travailler après.

*D'accord, c'est le Dr J qui avait suivi la grossesse ?*

Oui, mais après la grossesse il n'y avait pas de kiné, ni rien, il n'y avait pas de pédiatre d'ailleurs, ça n'existait pas. Ma fille avait été constipée, le médecin m'avait dit qu'il fallait pas s'inquiéter. On mettait des suppositoires de glycérine. On lavait les couches, on lavait les couches dans la cuisine, on faisait bouillir, parce que... (Texte non compréhensible)

*Et donc pendant la grossesse, vous n'étiez pas entourée...*

Non.

*Et qu'est ce que vous saviez de l'accouchement avant d'accoucher ?*

Pas grand-chose.

*Et vous vous posiez des questions ?*

Je crois que ça m'ennuyait un peu, je pense que ça m'angoissait un peu. Heu, on savait que ça faisait très mal, et ça faisait très mal, oui, oui. Mais dans mon entourage, j'avais 21 ans

donc, il n'y avait pas vraiment de bébés... Non en fait, avant ma fille, j'avais jamais eu de contact avec un bébé.

*Et qu'est ce qui vous angoissait.*

Bah, le fait d'accoucher, c'était l'inconnu... Ah et surtout surtout surtout, je me disais pourvu qu'elle soit normale, c'est ça qui m'angoissait. Vous savez quand même que, s'il y avait quelque chose qui allait pas... La deuxième fois c'était pareil hein, pourvu que le bébé soit normal, qu'il n'ait pas de tares, de maladie extraordinaire. Bah oui mais ça arrive. Enfin il y a des gens qui sont admirables, je crois qu'il y a une grâce d'état.

*Et pendant le travail, vous étiez dans quel état d'esprit ?*

Pendant l'accouchement ?

*Oui.*

Si vous croyez que je m'en souviens, ça fait 61 ans !

*D'accord, donc ce qui vous a marquée, c'était surtout... La douleur...*

La chaleur, les cris du bébé, j'étais fatiguée, tout le monde criait.

*Vous entendiez les autres femmes ?*

Oh oui, je ne me souviens même pas si j'étais toute seule dans la chambre. Enfin c'était une très forte chaleur.

*Ok.*

Et cette année là, j'étais allée à la campagne au mois de mai et je suis revenue à Nantes au mois de juillet, et au mois de mai, du 1<sup>er</sup> au 31 mai il a plu à torrent, tous les jours, tous les jours, tous les jours. Après au mois de juillet, il a fait très chaud. Ça je me souviens de ça, j'étais dans une maison isolée à la campagne.

*Deux mois avant votre grossesse en fait.*

Bah en fait heu, je me trompe peut être, c'était peut être l'année d'après. Enfin il y a eu un mois de mai, soit c'est 49 soit c'est 50 enfin il a plus souvent.

*Et vous étiez dans une maison de campagne...*

Ça appartenait à mon mari, c'était une maison du côté de Vertou, enfin elle était isolée, c'était une maison qui était entourée de terrain quoi. Il n'y avait pas de voisins directs.

*Et donc la deuxième grossesse.*

Ah bah la deuxième grossesse, c'était pas pareil, ça c'est très bien passé, j'ai fait les visites chez l'accoucheur comme la première. Et puis ça a été très rapide, parce que, à ce moment là, j'habitais dans un petit appartement rue du Calvaire, et je gardais donc ma fille qui avait près de 10 ans et deux de ses cousines, qui avaient 8 ans et puis 7 ans... C'était des petites filles qui étaient mignonnes, et puis je les gardais, c'était donc un jeudi matin sans doute. Mais alors je trouvais qu'elles faisaient du bruit, ça me fatiguait, mais ça me fatiguait, alors que c'était pas extraordinaire hein ! Et puis ben j'ai senti que ça allait venir. Et là, j'ai téléphoné à mon mari, qui en DS m'a emmenée à la clinique. Et je trouvais que sa voiture était très mal suspendue. Et quand je suis arrivée, ben on m'a dit, « allez, montez vite à l'accouchement parce qu' il est grand temps, il est grand temps », et là j'ai accouché très vite. Alors là, il y avait ma belle mère, c'était son premier petit fils, elle était... Heu son premier petit fils, et puis son unique parce que, elle n'avait qu'un fils, elle avait perdu sa fille. Le jésus qui est arrivé dans la famille ! D'abord, elle l'appelait le jésus. Ouais... Oh lui, il avait beaucoup d'appétit, ce n'était pas pareil. Il avait des couches, on les lavait mais enfin c'était pas des vieux draps, c'était des couches « absorba » c'était un tissu, heu, il y avait pas les couches jetables, hein en 1958. Donc j'avais 30 ans... Non, mes grossesses ne m'ont pas tellement marqué hein !

*Et vous aviez dit que c'était différent de la première. Qu'est ce qui était différent de la première ?*

Ben, l'ambiance, parce que j'étais quand même plus entourée. Il y avait une belle mère, j'avais un mari qui était médecin donc, ce n'était pas pareil.

*Vous vous étiez sentie plus entourée.*

Oui, oui.

*Et du coup, un peu moins stressée ?*

Oh bah, la même question, pourvu qu'il soit normal. C'était ça.

*Donc votre mari était médecin ?*

Oui, médecine générale. Ici, là.

*Dans la maison ?*

Oui. Et c'était en 1949, en même temps que la Sécurité Sociale. C'était beaucoup... beaucoup de clients. La journée la plus grosse où il y avait plus de monde, c'était le samedi. Et comme il a pris la suite d'un médecin qui avait une très grosse clientèle, qui en est mort d'ailleurs... Il y avait à ce moment là, chez le médecin, il y avait une employée de maison qui faisait tout, la secrétaire. Et donc là, c'était une personne qui avait une soixantaine d'année, et qui avait commencé à travailler à l'âge de 11 ans. Et qui était avec le médecin précédent. Et donc quand mon mari a pris la clientèle, il a pris l'employée avec. Et comme elle ne sortait pas, parce qu'elle avait les jambes un peu fatiguées, et bah, elle faisait l'accueil tous les dimanches. Toute la journée, les gens pouvaient venir le dimanche demander une visite, et puis au début, mon mari faisait des visites le dimanche. A partir de quatre heures. Ah, bah c'est pas comme maintenant hein ! Il était très très impliqué.

*Et le fait qu'il soit médecin, ça avait changé quelque chose pour votre grossesse ?*

Bah, je me sentais rassurée, je me sentais rassurée quand même. Oui, vous savez, on est très rassurée quand on vit avec un médecin. Quand on vit plus avec parce qu'il est mort en 2007, on se sent seule. Je me souviens, ça nous était arrivé de faire du bateau avec des amis, de partir en croisière, bah les gens étaient très contents d'avoir un médecin à bord. Médecin de médecine générale à bord, c'est rassurant.

*Et alors, est ce que le fait d'avoir perdu votre maman très jeune, ça a ressurgi un peu pendant les grossesses...*

Pas du tout. Je n'ai aucun souvenir de ma mère. Et faut pas dire que j'ai souffert, ma vie aurait sûrement été différente, mais... Et je crois que j'étais pas une mère extraordinaire parce que je n'avais pas, on n'a pas forcément une fibre maternelle ultra développée. D'ailleurs, quand j'étais petite fille, moi je me souviens, j'avais peu être 10 ou 11 ans, j'avais une voisine, bon ben, si un bébé passait dans un landau, elle disait « oh là là ! oh là là ! ». Moi, je disais bon c'était mignon, mais elle, ça la mettait en transe, pas moi. Il paraît que c'est pas naturel, la fibre maternelle.

*Nan, c'est vrai qu'il y a eu beaucoup de polémiques là dessus.*

Oh j'étais pas une marâtre, mais il ya sûrement des mères... Et alors dans la littérature, les mères, les mères !! Enfin moi, je ne suis pas Folcoch hein... Ah non. Mais j'ai pas eu besoin de me sacrifier pour mes enfants, ils avaient pas de maladies extraordinaires, ils n'ont pas eu d'accidents extraordinaires. Et puis enfin avec un mari médecin c'est quand même bien rassurant.

*Vous avez été élevé par votre père ?*

J'ai été élevé chez les bonnes sœurs, en pension. Vous savez, mon père, il s'est retrouvé veuf avec trois filles, dont une qui avait treize ans, qui était une tête de mule, et qui disait « papa ! Si tu te remaries... ». Moi j'aurais bien aimé qu'il se remarie avec une femme gentille, parce que je pense que ça aurait été... C'était à l'époque. Qu'est ce que la vie a pu évoluer, qu'est ce que les mœurs ont pu évoluer. Quand on prenait un bain à l'époque, c'était avec une chemise et puis c'était pas souvent. Les petites bonnes qui nous servaient le petit déjeuner le matin, elles sentaient mauvais, elles se lavaient pas... Les jeunes filles, elles ont des pertes, faut qu'elles se lavent. Pour faire la toilette, il y avait un robinet, c'était très chouette d'ailleurs, c'était un gros ballon de cuivre avec des robinets tout autour, elles versaient de l'eau dedans. Il y avait pas l'eau courante hein. On s'imagine pas. Je vous parlerais bien plus facilement de ma vie au couvent que de mes grossesses.

*Et vous avez quitté le couvent pour vous marier ?*

Je me suis mariée à 19 ans. Heu bon, j'ai passé mon brevet élémentaire à 16 ans, c'est là que j'ai quitté le couvent. Les garçons c'était un monde à part, j'avais pas de frère, et puis alors à cette époque là, l'école laïque et puis l'école privée, dans un petit pays. On ne se connaît pas !

*Et alors aujourd'hui vous pensez que les femmes accouchent comment ? C'est très différent ?*

Heu, je pense que ça va d'une extrémité à l'autre. Je pense qu'il y a trop de technique, trop de ... Et alors les accouchements programmés, parce que ça arrange l'accoucheur, ou alors que ça arrange la femme, parce qu'elle veut partir en vacances... Non non.

Et alors il y a très longtemps j'ai fait un stage de yoga, et j'en ai gardé un souvenir formidable, et il y avait un accoucheur de Lyon, qui était tout à fait pour les accouchements d'une façon douce, avec un peu de lumière. Alors attendez, mon fils avait 18 ans. Il est né en 58. Donc heu... En 1976, donc c'était quand même tout nouveau cette approche. Et une fille

médecin qui a écrit un bouquin... Bernadette... Qui a écrit, un médecin sur l'accouchement, une fille qui est accoucheuse, qui est à Paris. Heu, elle a sorti un bouquin il y a quelque temps, alors je l'ai vu à un stage de yoga. Avec ce monsieur c'était... Et alors il l'avait photographié, elle était belle cette fille, elle était blonde, elle était enceinte. Elle faisait du yoga. Elle n'a écrit que sur l'accouchement. Vous avez dû en entendre parler.

*Bernadette de Gasquet ?*

Oui voilà !! Enfin vous me demandez ce que je pense de l'accouchement et je pense que j'étais tout à fait sur leurs ... Sur la même ligne qu'eux. D'ailleurs moi, j'ai vu mon mari qui était tout le temps à tousser, qui avait de la bronchite, qui pouvait pas se soigner avec ses médicaments et moi j'ai pris le contrepied. Et puis d'ailleurs quand j'étais jeune fille, j'avais rencontré un bonhomme qui faisait du magnétisme tout ça... Oui j'ai tout de suite été, à 18 ans pour heu... Je crois trop à tout ! Les ondes, les matériaux, les colles et tout ça, quand mon fils a fait des travaux dans la maison, je lui disais attention tout ça. Bon on est bien obligé de subir... Il y en a partout. Je vous dis l'autre jour, moi j'ai voulu acheter tout simplement du Cif, je suis allée chez carrefour, j'en ai vu de toutes les façons, avec des micros particules, avec des machins, des trucs, je suis partie, j'ai rien acheté. J'ai rien acheté ! Alors je me suis dit c'est plus cher, t'en pis, je vais acheter chez Chlorophylle un produit pour nettoyer la baignoire, j'ai donc acheté un truc que j'ai eu un mal fou à ouvrir, et c'est avec une gâchette, je n'aime pas ça du tout, et c'est pas très efficace. Alors je me dis la prochaine fois je reprendrai du Cif mais j'essaierai de trouver le plus simple, avant il y avait au citron et à la menthe et puis c'était tout maintenant il y en a... Alors il y a un tas de gens qui achètent tous ces produits. Les industriels, je sais pas si vous avez vu le reportage hier soir, j'ai regardé un peu, sur une usine de voiture. Autrefois, alors heu, ils avaient un travail il faisait des choses ils voyaient ce qu'ils faisaient. Alors maintenant, ils voient plus de voiture, ils font toujours le même geste toute la journée toute la journée. C'est pas intéressant. Enfin on est bien loin des accouchements.

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES.

- (1) Leroy F. *Histoire de naître. De l'enfantement primitif à l'accouchement médicalisé.* Bruxelles : Editions De Boeck Université, 2002.
- (2) Thebaud F. *Quand nos grand-mères donnaient la vie. La maternité en France dans l'entre-deux-guerres.* Presses universitaires de Lyon, 1986.
- (3) Berche P. *Une histoire de microbes.* Editions John Libbey Eurotext, 2007.
- (4) Gaudillière J-P. *La médecine et les sciences. XIXème-XXème siècles.* Paris : Editions La Découverte, 2006.
- (5) Cesbron.P et Knibiehler Y. *La naissance en occident.* Paris : Editions Albin Michel, 2004
- (6) Knibiehler Y. *Accoucher. Femmes, Sages-femmes et médecin depuis le milieu du XXème siècle.* Rennes : Editions ENSP, 2007.
- (7) Knibiehler Y. *La révolution. Femmes, maternité, citoyenneté depuis 1945.* Librairie Académique Perrin, 1997.
- (8) Revault d'Allonnes C. *Le mal joli. Accouchements et douleur.* Paris : Union générale d'éditions, 1976.
- (9) Jaubert M-J. *Les bateleurs du mal – joli. Le mythe de l'accouchement sans douleur.* Paris : Editions Alain Moreau, 1978.
- (10) Le Breton D. *Expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance.* Paris : Editions Métailié, 2010.
- (11) Schweitzer S. *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIXème et XXème siècles.* Paris : Editions Odile Jacob, 2002.
- (12) Bouyer R-J. *Les mémoires d'un bébé. Un siècle d'éducation de l'enfant de Pasteur à Dolto.* Paris : Jean-Claude Gawsewitch Editeur, 2010.
- (13) Le Naour J-Y et Valenti C. *Histoire de l'avortement. XIXème - XXème siècle.* Editions du Seuil, 2003.
- (14) Jacques B. *Sociologie de l'accouchement.* Paris : Presses universitaires de France, 2007.
- (15) Badinter E. *Le conflit, la femme et la mère.* Paris : Editions Flammarion, 2010.
- (16) Odent M. *Le fermier et l'accoucheur.* Paris : Editions Médicis, 2004.
- (17) Birman C. *Au monde. Ce qu'accoucher veut dire. Une sage-femme raconte...* Editions de la Martinière, 2003.

## MEMOIRE

(18) Alain V. *La profession de sage-femme au XXème siècle : une évolution guidée par les mutations sociales et politiques*. Mémoire de l'école de sage-femme de Nantes, 2000.

## ARTICLE.

(19) Béthuys J. *Sage-femme en France, un métier sous contrôle*. Les dossiers de l'obstétrique N° 396, 2010, pages 2 à 5.

## AUTRE.

(20) Mesle B. *La planification familiale*. Cours PCEM1, Module science humaines, Nantes, 2006.

## **RESUME**

*« Je n'aurais jamais pu accoucher au temps de ma grand-mère », « C'était beaucoup plus naturel avant »...* Autant d'idées reçues qui renvoient à ce que vivaient les générations précédentes en terme de maternité.

Comment les femmes accouchaient-elles dans la première moitié du XXème siècle?  
Comment ont-elles vécu au cours du XXème siècle les évolutions autour de la maternité ?  
Quels bouleversements ces évolutions ont-elles amenés auprès des femmes ? Qu'en pensent-elles aujourd'hui ?

Dans un premier temps, nous avons retracé les principales évolutions et mutations qu'ont connues l'obstétrique et la maternité, principalement au cours du XXème siècle. Nous observons ainsi comment ces évolutions sont le résultat d'une intrication étroite entre science, technique et bouleversements sociaux. L'analyse des récits de maternité de six femmes âgées de 75 à 98 ans, nous ont aidé à répondre à ces différentes questions.

MOTS CLES. Obstétrique, Evolution, XXème siècle.